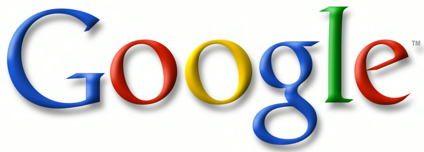
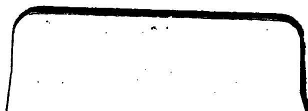



VE
RI
TAS



CONTENTS

LA VÉRITÉ

SUR

MISS DIANA VAUGHAN

LA SAINTE

ET

TAXIL LE TARTUFE

PAR

L'ABBÉ DE LA TOUR DE NOÉ

PRÊTRE TOULOUSAIN

DESCENDANT DES ANCIENS COMTES DE NOÉ ET D'UN DES HÉROS DE LA PREMIÈRE CROISADE

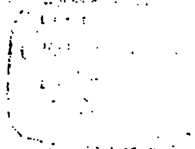
Facite justitiam, faites justice.
(JÉRÉMIE, XXII, 3.)

Prix : 30 centimes; franco, 40 centimes.

ADRESSER LES DEMANDES, A TOULOUSE

A L'AUTEUR, RUE SAINT-ROME, 29

1897



CIRCULAIRE CAMBRÉSIENNE

ÉTAT DE LA QUESTION

Le chanoine Delassus, en fin joueur qu'il se croit, cédant à sa sotte et téméraire présomption, a voulu faire sublime et coup double : il a critiqué d'une façon grotesque — comme il sera démontré en son temps — *La Fin du monde en 1921*, et puis il a grossièrement insulté son auteur. Courant au plus pressé, M. l'abbé de La Tour de Noé, pour ne point se salir, se hâta de ramasser dans les ordures de la *Semaine religieuse*, avec la pointe de sa plume de fer, ses plates injures, afin de les jeter sur la bouche — canoniale pourtant — d'où elles étaient sorties.

Ceux qui ont lu *l'attaque* dans la *Semaine très religieuse de Cambrai* du 15 décembre dernier, et ceux qui liront *la défense* dans la présente *circulaire*, jugeront en pleine connaissance de cause lequel est le plus loyal de ces deux prêtres, dont l'un — le Flamand — *en camail d'honneur*, à l'improviste, à mille kilomètres de distance, lance sournoisement sa flèche empoisonnée et s'enfuit à toutes jambes; dont l'autre — le Gascon — *en surplis de toile*, supplie le fuyard,

par la voix de son huissier, de vouloir bien s'arrêter, pour que la pointe de sa botte ferrée ne frappe pas dans le vide; lequel des deux est non pas seulement la plus *pauvre*, mais encore la plus *grosse bête* et le plus abondamment *illuminé* de M. l'abbé de La Tour de Noé ou du chanoine Delassus, chapelain de LA TREILLE!...

Toulouse, 1er mars 1889.

Un lecteur des pièces du débat.

ACHILLE DE BLAVET.

Première réplique à l'article de la SEMAINE RELIGIEUSE du diocèse de Cambrai du 15 décembre 1888.

MONSIEUR LE CHANOINE DELASSUS,

On m'a communiqué le numéro de la *Semaine religieuse* de Cambrai, où il est question de ma *Fin du monde en 1921* et de moi.

Voici les sentiments que la lecture de votre réquisitoire m'inspire :

Premièrement, je vous remercie de la réclame que vous m'avez accordée gratuitement, qui aura fait pénétrer mon opuscule et mon nom dans un milieu d'élite où jamais ils ne seraient entrés.

Secondement, je relève dans votre feuille, *quoique religieuse*, une paire d'IMPERTINENCES : dans l'une, par la bouche de La Fontaine, vous me proclamez PAUVRE BÊTE; dans l'autre, de votre propre voix capitulaire et pieuse, vous me présentez à vos lecteurs édifiés comme UN PAUVRE ILLUMINÉ.

Quand, avec une plume sacerdotale et mystique, on ose écrire de pareilles aménités, c'est qu'on a conscience de pos-

séder *a priori* le droit de se permettre publiquement des licences si distinguées.

Seulement, de ce droit inné dans votre âme privilégiée découle pour vous le devoir — et cela ne vous sera peut-être pas aussi naturel — de démolir ma thèse sur LA FIN DU MONDE, et de plus, mes raisons en faveur des NAÜNDORFF, que votre érudition, votre justice, votre charité et votre exquise politesse tiennent pour des LARRONS et des CHARLATANS.

Ne vous connaissant pas encore, je ne puis vous promettre en ce moment que d'assister à votre première grosse charge contre mon ŒUVRE chérie, avec mes lunettes les plus fines et mes deux yeux bien ouverts, qui ne sont encore nullement chassieux. Ce ne sera qu'après votre première voltige d'essai sur le champ de la discussion que je pourrai juger si pendant la seconde je devrai me placer à vos côtés, la plume, le fouet ou l'étrille à la main; vous rétorquer, à titre de légitime défense, le double injurieux argument dont m'a gratifié votre généreuse spontanéité.

Insérez cette réplique sommaire dans le prochain numéro de votre *Semaine religieuse* si vous voulez vous éviter le désagrément d'y être forcé par les voies légales.

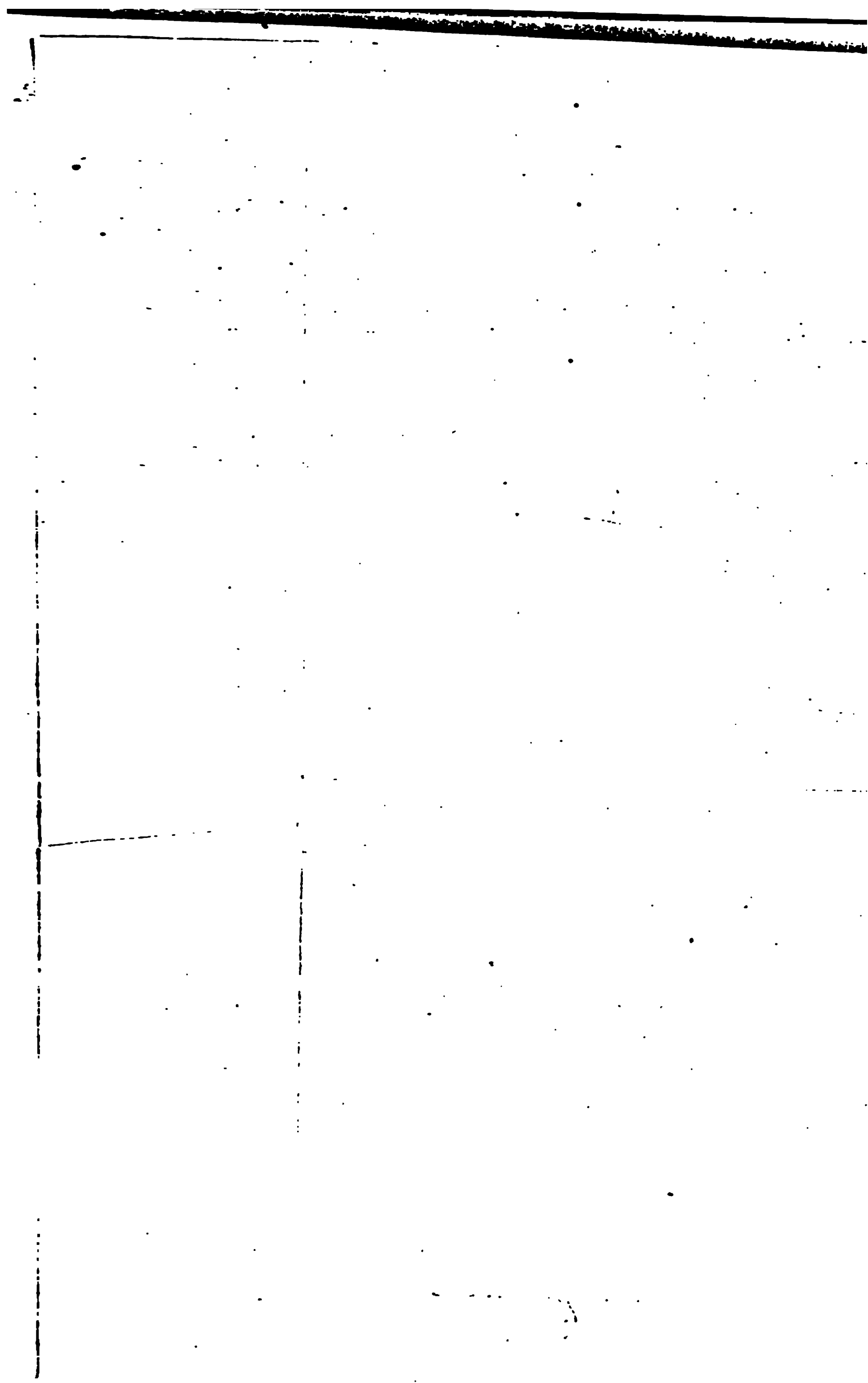
Agréez, monsieur le chanoine Delassus, l'hommage de mes civilités.

Ne varietur,

L'Abbé DE LA TOUR DE NOÉ.

Toulouse, le 17 décembre 1888.

Toulouse, imprimerie DOULADOURE-PRIVAT, rue Saint-Rome, 39. — 6185



No 14.185

AU NOM DU PAPE

LE CARDINAL RAMPOLLA

à Monsieur l'abbé

Gabriel-Marie-Eugène de La TOUR de NOÉ

N° 14,485

ILL^MO SIGNORE,

Feci tenere al Santo Padre l'opuscolo di V. S. Illma rimessomi col foglio del 23 corrente. Sua Santità ha gradito l'omaggio di amore filiale, e nel renderlene grazie degnò impartirle l'Apostolica Benedizione.

Nel portare ciò a notizia della S. V. Illma sicuro che ne sarà ben lieta, con sensi di ben distinta stima passo a dichiararmi.

De V. S. Illma.

Roma, 30 settembre 1893.

Aff^mo per servirla,

M. CARD. RAMPOLLA.

D. GABRIELE-M^A-EUGENIO
DE LA TOUR DE NOÉ.
Tolosa (Francia).

N° 14,485

ILLME SEIGNEUR,

J'ai fait parvenir au Saint-Père, l'opuscule que V. S. Ill^me m'a adressé avec sa lettre du 23 courant. Sa Sainteté a été très touchée de l'hommage d'amour filial que vous lui témoignez, et en vous en adressant tous ses remerciements, elle daigne vous donner sa Bénédiction Apostolique.

En portant cette nouvelle à la connaissance de V. S. Ill^me, je suis sûr que vous la recevrez avec joie.

Avec les sentiments d'une estime bien distinguée, je me déclare,

De V. S. Ill^me.

Rome, le 30 septembre 1893.

Affectueusement pour vous servir,
M. CARD. RAMPOLLA, *signé.*

D. GABRIEL-MARIE-EUGÈNE
DE LA TOUR DE NOÉ.

A Toulouse (France).

L'Opuscolo : LA FIN DU MONDE se vend *franco* 1 fr. 30.
Chez l'Auteur, 1 franc, rue Saint-Rome, 29.

L'ABBÉ DE

Détracteur cruel de la
inoubliable *article* dans l:
tueusement de vous étrille
tion expiatoire par votre
excitations vengeresses :
très utiles conseils.

Le curé rural commen
Civilta cattolica publiait
la soi-disant Prophétie de
pavillon qui ne couvre nu
valorem des raisons. Et p
lica. Le proverbe dit : A
pas un menteur? Voilà un
littéraire. Maître Bigou, n

PREMIER CONSEIL. —
chez à la femme, et que c
versez dans votre écritoir
malpropres et pornograp
Asmodée — vous ayez re
quoi iriez-vous vous marl
procure en un mot des jo
curé de Sonnac, les ligne
susdite Revue. Universel

Vous protestez contr
moi, je vous décore de cel
répété que la graisse d'ou
jadis l'ange au *voyant* d
remède souverain dont la

DEUXIÈME CONSEIL. -
juste milieu. — C'est pou
pour vous ils équivalent
votre incrédulité : ça m'é

La riche et généreuse
Renard. Mais si vous av
voleur de basse-cour, vo
prêtres vos étranges incr
la poche de votre culotte,
cette ouverture sont pass
les ordures. Bouchez ce t
gousset mystique est bon

TROISIÈME CONSEIL. -
farcissez votre besace de
discussion, rendu sur le
que Don Quichotte. Et
mais surtout sur l'object
envergures; vous, cheva
vous vous en servez co
enfoncer une porte ouver
chapitre de la vingtième
quoique ramassées défu

Vous avez été tellement
causait des accès de fièvre
fortune uniquement à son
volume de vos nombreux ou
nisme, les scripturistes, les
livres sous l'influence caba
cette branche *enchantée*. D'
mordez cruellement; les hu
si par hasard vous n'étiez
dieux; ne les dérangez don
de ses livres a depuis longt

Il ne faut pas oublier s
petit peu à sa grande vog
fidèles. A l'occasion, ils em
même si, vidant une nouv
ayant été, en vertu de la
publicistes malins voudrai
tour, ils seraient capables,

Nos comptes se trouv
quelconque, pour ne viser
osculo sancto. Cette décla
et unième édition de ma

Je vous donne pour c
y serez fidèle; moi aussi.

Curé de Sonnac, vous
aurez trois illustres com
bataille future, vous ne v
vous, *l'or n'est qu'une* c
vous voulez acquérir une
le couteau déjà levé sur l
terrestre sans pommes e
de ne pas échouer. Il s'a
traiter absolument comm
vous faudra acheter un
A titre de Petit-fils de G
vos trois camarades d'e
rable expédition, vous
des caravanes traversan
cette file indienne. Alors
en chœur, en vous voya

Voici le mot de la fi
phoser en chat, je souti
Mahomet fait renfort à
mourut pas sur la croix
royaume temporel où
vous serez de la partie.
lunette, afin de ne pas v
Ah! c'est là, mon ami
grises.

Toulouse, 1er av

Nota bené. — Che
dable. La *Revue mens*
règle l'usage du droit
en face de la plus lon
qui me comble, en me
France et de Navarre
feuille non de chou, m

tient toujours perchée sur les sommets : si vous êtes
bonds très allongés. Ne vous livrez pas à cette gym
de sauteur. Bénéficiez ici du sobriquet pittoresque qu
renard des *raisins* que l'abord de cette prédiction cél
sans la toucher, sans y mordre, parce qu'elle a un g
précisément faible mais délicat : vous sauverez ainsi
Vous avez été tellement frappé du succès si prod
causait des accès de fièvre bilieuse le matin, et le s
fortune uniquement à son *titre alléchant*, au chiffr
volume de vos nombreux ouvrages n'est encore desc
nisme, les scripturistes, les Burgh, les Gallois et les P
livres sous l'influence cabalistique de la date 1915!
cette branche *enchantée*. D'ailleurs, si vous êtes un
mordez cruellement : les hurlements de vos victimes
si par hasard vous n'étiez qu'un carlin du métier, n
dieux ; ne les dérangez donc pas ; ne troublez pas no
de ses livres a depuis longtemps conquis tant d'appr
Il ne faut pas oublier surtout qu'à l'origine de m
petit peu à sa grande vogue par les avalanches de
fidèles. A l'occasion, ils emboucheraient tous encore
même si, vidant une nouvelle boîte de parfums dan
ayant été, en vertu de la métempsycose, les deux
publicistes malins voudraient peut-être encore préte
tour, ils seraient capables, abusant d'une licence cal
Nos comptes se trouvant aujourd'hui dûment a
quelconque, pour ne viser, mon cher confrère, que
osculo sancto. Cette déclaration équivaut à la sign
et unième édition de ma *Fin du Monde*.
Je vous donne pour cette époque un nouveau re
y serez fidèle : moi aussi. Je vous dirai alors : Tirez
Curé de Sonnac, vous voilà donc convié à de no
aurez trois illustres compagnons d'armes ; ils se n
bataille future, vous ne vous proposerez certainemen
vous, *l'or n'est qu'une chimère*, et vous savez vous
vous voulez acquérir une immortalité encore plus lo
le couteau déjà levé sur la gorge du Monde, pour le f
terrestre sans pommes et sans serpents. La chose e
de ne pas échouer. Il s'agira alors de livrer à la Pr
traiter absolument comme si vous vouliez faire un t
vous faudra acheter un certain nombre d'instrument

lomnie fit verser d'abondantes larmes à la plus chaste des palladistes!

— Elle existait, quand le Comité permanent de la Fédération Palladiste Indépendante la désavoua, en 1895, pour avoir publié trois numéros d'une revue mensuelle, qu'elle avait fondée à Paris sous le titre : *le Palladium régénéré et libre*, s'appuyant sur un des votes du Convent de Londres de 1894. Le Comité lui reprochait d'avoir abusé de la confiance qu'il lui avait accordée.

— Elle existait, quand, en 1893, elle envoyait sa carte et sa photographie à M. de la Rive; qu'elle lui écrivait de Londres, de l'hôtel Mirabeau, de Paris, où elle est enregistrée; plus tard, de Berlin et autres lieux; quand M. de la Rive lui répondait de Reims à Hambourg, Genève et ailleurs.

— Elle existait, quand, le 19 octobre 1896, Mgr Villard, prélat de la Maison de Sa Sainteté, lui écrivait de Rome : « J'avais des preuves *matérielles* et psychologiques non seulement *de votre existence*, mais encore de votre conversion. »

— Elle existait, lorsque Mgr Fava, évêque de Grenoble, écrivait, le 7 janvier 1897, à un religieux d'Italie : « Miss Diana Vaughan vit, écrit, a fait sa première communion, et les catholiques ont été mystifiés par Nathan, Findel, etc. Attendez patiemment et vous verrez la vérité triompher. »

— Elle existait, quand un Évêque suffragant de Toulouse affirmait, pendant une retraite ecclésiastique, devant trois cents prêtres, « qu'il avait vu et causé dans un couvent avec Miss Diana Vaughan. » Il est vrai qu'on m'a dit que ce prélat exprimait la crainte d'avoir été trompé sur l'identité de la personne qu'on lui présenta avec la vraie Vaughan. Je ne partage pas la frayeur de Sa Grandeur.

— Elle existait, lorsque, le 30 septembre 1895, elle m'annonce par une lettre que j'ai gagné à sa loterie le cordon rituel de sœur du Palladium Indépendant, qui équivaut à l'insigne de Maîtresse souveraine Templière. C'est un baudrier superbe, cadeau précieux que je prétends tenir de la main la plus pure des Palladistes et non de l'abatis malpropre de Taxil, dont la main s'ouvre toujours pour recevoir et jamais pour donner. Il présente même quelquefois les deux : l'une pour recevoir après avoir bafoué le saint pape Pie IX, l'autre afin de percevoir sa solde lorsqu'il a encensé le grand Léon XIII. O le monstre ! Quand on a commis de pareilles infamies, viveur endurci, on va se cacher à *la Trappe*. Là, si l'on y entre *converti*, on y creuse sa tombe pour y descendre repentant.

— Elle existait, quand le juif, ex-rabin, franc-maçon et tartufe, Moïse Lid-Nazareth, se faisant nommer Rosen, se présenta chez son éditeur et lui offrit *dix mille francs* pour qu'il le conduisît auprès d'elle. Ce traître espérait pouvoir découvrir ainsi son secret domicile et vendre avec bénéfice cette connaissance tant souhaitée au Grand-Orient de France.

— Elle existait, lorsqu'elle dénonça la condamnation d'Adriano Lemmi, grand-maître de la franc-maçonnerie italienne, par le tribunal de Marseille pour cause d'escroquerie. A la suite de son élection frauduleuse du 20 septembre 1893, elle créa le schisme de la maçonnerie italienne. Plusieurs de ses membres se séparèrent de lui et fondèrent des Conseils suprêmes dissidents. Elle l'accusa de puiser à pleines mains dans la caisse de la Société qu'alimentait alors seulement le troupeau des moutons galeux de la péninsule appauvrie. L'agitation créée par elle fut énorme. Les revues spéciales, les journaux des deux hémisphères élevèrent tous ces faits à la hauteur d'une notoriété

universelle. Quel est l'insensé qui osera soutenir que tout ce bruit n'eût pas pour auteur la vaillante Vaughan ?

— Elle existait, quand elle révélait au monde que lorsque le descendant des anciens propriétaires du palais Borghèse put et voulut rentrer dans le splendide immeuble de ses illustres aïeux, qu'habitait Lemmi pour braver le Vatican, il découvrit dans une pièce obscure un sanctuaire consacré à Satan.

Telles sont les raisons indiscutables qui prouvent l'existence de Diana Vaughan. Mais voilà que par un mot magique, proféré par un jovial polichinelle, un soir sur un tréteau parisien, ces vérités palpables sont métamorphosées en un bloc incroyable de mensonges. Que ceux qui n'ont pas suivi attentivement la vie si tourmentée de notre intrépide héroïne le croient ; pour moi, je ne le croirai jamais. Je me tais, et du haut du mépris que m'inspire ce grotesque bouffon, j'entends le son argentin des écus que le chef suprême des noctambules de France lui compte pour mentir.

*
* *

La Vaughan est un mythe. — Oui, un mythe, comme le fut le divin Jésus pour Voltaire, et l'est encore pour les rationalistes de la nuageuse Allemagne. Depuis longues années déjà, elle est entrée en possession de la célébrité, la presse enregistre chacune de ses démarches. Nul ne proteste et ne s'inscrit en faux contre une seule. Le silence universel, en présence de ces fraudes solennelles, demeure inadmissible. Quiconque, en ce temps-là, aurait osé nier qu'elle fût l'auteur de toutes les choses que l'opinion publique lui attribuait, eût été traité de fou.

Ici, nous sommes forcé de quitter le terrain du

vrai et du sérieux pour entrer dans le pays des chimères, du ridicule et du comique. La Vaughan, en juin 1895, se convertit. Diana est riche, jeune et courageuse, ex-palladiste et luciférienne. Parvenue aux plus hauts grades des triangles, elle en connait tous les secrets. Sa ferveur de néophyte lui impose l'obligation de révéler au monde les pratiques ridicules, obscènes, sanglantes, les crimes, en un mot, antisociaux et autres de la bande mystérieuse. Les coups de massue de cet Hercule féminin écrasent les nez des Juifs et des Maçons de la terre; ils démolissent les synagogues et les temples qui vont ensevelir sous leurs ruines les nombreux sectaires qui les remplissent. Pour panser les blessures et empêcher l'effondrement, on doit nier l'existence de la main puissante qui tient le terrible instrument contondant. Pour aboutir, il faut créer un canard de sauvetage, à l'envergure si étendue qu'on puisse le voir de partout, et au nasillement si formidable qu'il s'entende de tous les points du globe. Le fameux docteur Bataille s'engage, moyennant finances, à procurer l'œuf qui renferme le volatile sauveur. Ce praticien est un médecin de la marine marchande. Il veut lancer son filet dans l'eau trouble, espérant ainsi faire une pêche miraculeuse. D'ailleurs, il sait qu'une certaine denrée a grandement renchéri dans les foirails contemporains. Il se met en vente au prix de trois cent mille francs. L'acheteur marchande et obtient un rabais de deux tiers sur la somme demandée. Il perce alors non la veine mais la bourse du Grand-Orient de France, et cent mille francs coulent dans sa trousse vénale. Sous l'influence néfaste de Findel, il partit pour Cologne, s'aboucha avec son beau-frère, employé, je ne sais à quel titre, au journal *Volkszeitung*, acheta à son hall l'œuf allemand promis

et donna sa parole au docteur Cardauns, rédacteur en chef de cette feuille, de publier une lettre, où il traiterait de mensonges ses propres écrits. Or, il a menti quand il a dit qu'il avait menti; car le canevas de son *Diable au XIXe siècle* est vrai, seule la broderie est fantaisiste. Après les dénégations de Findel dans sa *Germania* concernant Diana, on nous fait assister à la IVe section du Congrès de Trente, où un délégué du Grand-Orient de France et quelques francs-maçons allemands demandèrent et obtinrent une séance consacrée à examiner si oui ou non Miss Vaughan existait. La haine contre elle était d'autant plus violente qu'elle venait de publier son beau volume contre Crispi le 33e.·.; livre documenté comme une œuvre bénédictine, dans lequel sont livrées à la publicité les infamies de ce hideux gallophobe.

Il s'agit maintenant de couver, de faire éclore, d'allaiter, de mener, en un mot, ce canard d'Outre-Rhin au point. Ici, nous n'aurons que l'embarras du choix parmi les zélés initiés qui veulent tous se charger de cette délicate besogne.

Les libres-penseurs sont les premiers qui se présentent pour la remplir. Ces orateurs de guinguette, ces fanfarons d'impiété nient *à priori* la réalité de la Vaughan, parce que son existence se trouve hérissée de surnaturel. Et pourtant, dans la pratique, ils sont les plus superstitieux des mortels. Nul ne regrettera un écu de cent sous pour avoir le bonheur, dans une séance de spiritisme, de tenir l'échelle à une âme chérie qui va escalader les sphères de purification. Le naïf ne se troublera pas quand il la verra dégringoler du dernier barreau, sûr qu'il est qu'elle ne se cassera pas le cou, mais bien qu'elle tombera sur une couette remplie d'un divin duvet, sur laquelle elle pourra ronfler pendant l'éternité tout

entière. Il sacrifiera même une seconde pièce, afin de solliciter une audience des âmes de Cartouche, Mandrin, Jeanne d'Arc ou Germaine. Il pleurera aussi de tendresse en causant avec ces esprits, neuf fois réincarnés, par l'intermédiaire d'un *medium* ayant sa patente de lucidité parfaite. Et ces intelligences, s'exhibant comme supérieures, acceptent ces balivernes sur la parole, nullement autorisée, d'un certain Allan-Cardec, Crétois, Normand ou Gascon. Ces jobards sont vraiment dignes de couver l'œuf du canard maçonnique.

La présence de l'*Univers* et du *Monde* ne me surprend pas; ils font bon accueil aux négateurs de l'existence de Diana. Tous les mots proférés par eux sont parole d'Évangile. Quand ils disent qu'ils ont menti pour affirmer qu'elle a vécu, ils croient à la sincérité de leur confession; dans leur enthousiasme, ils s'écrient : *Habemus confitentem reum*. Partout cependant celui qui ment une fois est jugé capable de mentir cent. Pour ces deux feuilles prévenues, tout adversaire de Miss ne saurait récidiver. Ce parti-pris ne peut m'étonner.

Naturellement, la *Vérité* opine dans ce sens.

La Libre Parole elle-même annonce *la fin de la fumisterie Vaughan*. Ce qui pour cette gazette incomparable est la *fin* de la fumisterie Vaughan n'est pour moi que le *commencement* de la hideuse fumisterie Taxil.

Mais la *Bête* prussienne est depuis longtemps sevrée. Aujourd'hui, il s'agit de la nourrir et de la gorger. Les Juifs et les Francs-Maçons, ces tyrans, ces exploiteurs du globe, ces conducteurs néfastes des peuples et des rois qu'ils conduisent aux pâtu-

rages amers, aux sources empoisonnées, et la France à sa fin (*finis Galliæ*) se chargent de tous les frais. Pour ces fléaux de Dieu contemporains, l'heure a sonné de frapper un coup décisif ou de mourir. Pour cela, ils ont besoin du plus triste homme de la terre; ils l'ont : Taxil est là!!! Pour imprimer un certain air de vraisemblance à la plus incroyable des manœuvres, ils annoncent bruyamment que leur Mannequin est l'esprit le plus inventif du siècle, le plus habile mystificateur que les âges aient produit. Les chenapans d'Israël disaient : « Qu'il descende de la croix le divin supplicié, et nous croirons en lui »; ceux de la patrie vocifèrent : « Que Vaughan se montre et nous croirons en elle. » Hélas! la malheureuse va tomber dans le piège! le monstrueux défi est publié au son des innombrables grosses caisses que recèlent les loges sur tous les points du pays.

*
* *

Tout est prêt pour la grande manifestation théâtrale. Il va maintenant paraître sur la scène Gabriel Jogand-Pagès dit Léo Taxil, auquel le prénom de SUS conviendrait mieux que celui de *Leo*. A son côté, Bataille n'est qu'un minime Marcassin. Lui, il est un Verrat vigoureux, un sanglier de basse-cour, ladre, au crin long et dru, au lard assez épais pour demeurer impénétrable aux dards de la honte et de la moquerie, à la défense fortement rivée à sa féroce mâchoire, à la hure gloutonne, à l'œil lubrique. Capable de tout, digne copie de son indigne modèle, il ne dira pas, ainsi que Judas aux bourreaux du Sauveur : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai? » Supérieur à son maître en Israël, il dit audacieusement au Grand-Orient

conque. En présence d'une pareille assemblée l'impudent conférencier ne risque pas d'entendre une voix lui crier : « Tais-toi; ce n'est pas toi que nous voulons, mais Diana Vaughan; ignoble blagueur, tu mens quand tu nous dis que tu as menti; » qu'un bras vigoureux vienne lui cingler de coups de cravache sa figure patibulaire, lui arracher sa barbe de bouc puant, et un poltron révolté lui démolir avec sa canne, qu'on lui a fait laisser à la porte, sa face d'arlequin, que tous les auditeurs furieux choisissent ses joues velues pour socle d'un monticule de crachats.

— Le voilà Taxil! Paillasse ordurier, debout sur son tréteau, comiquement campé sur ses courtes jambes. De la voix étrange du plus sans gêne fumiste de son époque, il va, non débiter, car il perdrait le fil, mais lire son boniment sacrilège, blasphématoire, cynique, qu'il a écrit sur son bureau à tête reposée; oui, sur son bureau farci de billets de mille, gagnés par des mensonges payés d'avance. Je me figure le dégoût et l'indignation contenue avec lesquels les journalistes entendent ces impures balivernes. L'assistance écoute ahurie ces farces immondes, dignes d'un pochard d'estaminet. Bientôt l'auditoire se ressaisit, et la salle devenue houleuse allait lui faire un mauvais parti. Alors le Leo, — en français le Lion, — saute en bas des planches. Peureux comme un lièvre, honteux comme un renard auquel on aurait coupé la queue, il se sauve par la porte d'un kiosque aux parfums. Mais un ouragan de huées, qui fait rage dans la rue, l'emporte et le dépose demi-mort sur une pile d'avoine dans un grenier voisin. Mais quelle est donc la situation de Taxil? la voici. La France est en ce

moment la dupe d'un immense complot organisé par les Juifs et les Francs-Maçons. Taxil est le pantin acheté par ces malins pour faire rire la galerie, afin qu'absorbée par ses contorsions et ses grimaces, elle ne s'occupe pas des mauvais garnements, des sournois malfaisants qui tirent la ficelle.

Taxil, quoique fin, ne pense pas à tout; car il va sottement éventer sa ruse par cette phrase écrite dans sa conférence, que je cite : « L'on ne saurait être un bon acteur si l'on ne se met pas dans la peau du personnage que l'on représente, si l'on ne croit pas, du moins momentanément, que c'est arrivé. » J'ai connu des conspirateurs plus roués que celui-ci : car là, il se trahit lui-même. Il n'était jamais entré dans une enveloppe aussi propre que celle que Miss lui fournit; mais elle ne lui appartient pas : il ne l'a même pas louée; il l'a volée. En y pénétrant, il brise ce justaucorps trop étroit; l'homme est velu, par la fente on voit sa peau, et au poil on reconnaît la *bête*. L'âne de La Fontaine est vêtu de la peau du lion. Mazette! il montre le bout de l'oreille. Il en pend autant à celle de Taxil. Il s'affuble de la peau de la lionne du jour. Malgré cette superbe fourrure, il ne peut s'imposer à la crédulité de ses auditeurs; pas un n'avalera les *crapauds* volumineux qu'il leur sert dans de vastes gobelets, mais qui sentent la muscade d'un escamoteur hardi. Tous l'acceptent comme un éminent arracheur de dents, dont la main habile est mal servie par son instrument, qu'en Amérique on n'a pas fabriqué pour elle. Partout on le prend pour un mauvais drôle, un polisson de la pire espèce, un roublard sans pareil, pour le type accompli du blagueur fin de siècle. La juiverie et la maçonnerie se trompaient moins que personne sur son compte quand elles lui confièrent le rôle ignoble qu'il devait jouer le 19 avril.

Après avoir étudié sa leçon pendant plusieurs années, qu'il sait par cœur mieux que le *Pater*, et qu'il pourrait réciter sans souffleur, mais qu'il aimera mieux lire pour ne rien oublier, il entre en scène. Alors, comme en carnaval, habillé en femme avec le riche costume de Diana, perché, droit comme un I, sur son escabeau de bois blanc, ce gamin de la Cannebière crie à l'assemblée : « Je suis la femme à barbe, je suis mademoiselle Vaughan ! »

Voici maintenant le cas exact de Taxil, rusé matois. Dès qu'il vit un coup à faire, quand la Vaughan se leva à l'horizon de l'histoire, et que l'on pouvait mentir puisqu'elle venait de loin, au fur et à mesure de leur accomplissement, il s'assimila les faits, les gestes et les écrits de la grande américaine. Bien équipé, il pourra dire, en temps et lieu propices, avec un aplomb formidable : « C'est moi qui ai fait tout cela. » Je prie mes lecteurs de noter cet alinéa, car il renferme le nœud de la question.

Si donc on place le héros de la comédie d'avril dans l'alambic, on obtiendra un geai dans son cabinet, un paon dans la rue; un plagiaire fidèle chez lui, un menteur chez les autres.

Je prouve ma thèse. N'a-t-on pas dit qu'en 1891, une jeune institutrice allait se faire recevoir Grande-Maîtresse Templière? Quand il lui fallut poignarder la sainte hostie, elle recula d'épouvante, et dit aux membres du Triangle : « Je ne veux plus être des vôtres. » Comme la malheureuse connaissait tous les secrets, craignant qu'elle les révélât, on l'étendit baillonnée, attachée et nue dans un humide souterrain, pour y mourir petit à petit mangée par de gros rats d'égout. Taxil, au contraire, fait siennes toutes les divulgations des crimes maçonniques, divulgations cependant jusqu'à lui attribuées à Miss Vaughan; et pourtant,

on le laisse dormir fort tranquille dans son lit nuptial et rire de bon cœur avec son enjouée copiste dactylographe. Qui donc voudra m'expliquer ce contraste? Ah! c'est que le compère est le mouchard appointé de la bande.

Autre preuve. L'opinion publique le considère comme un vrai marchand d'orviétan, ne débitant que des mensonges. En faveur de cette infâme réputation militent deux autorités indiscutables : celles de l'Éminence de Paris et d'un de ses distingués vicaires généraux. Elles n'hésitent pas à imprimer sur son front de Turc cette phrase flétrissante : « Taxil, qui peut-être, ment encore dans les détails de sa prétendue conversion. »

Troisième preuve, celle-ci est péremptoire. L'ivrogne, sous l'empire de sa débilitante habitude, meurt le verre à la main. Taxil a menti pendant sa vie entière, donc il vivra et mourra le mensonge à la bouche. Ici, je le prends en flagrant délit de mensonge. Ennemi de Pierret, qui connaît *la vraie* Vaughan, il insiste, pour que l'on confie à Delhomme la publication des *Mémoires d'une ex-palladiste*, dont il se proclame l'auteur. Il fallait, dans ce cas, lui donner rendez-vous par billet doux, du coût de 90 centimes, chez le juge de paix de son canton, pour le faire condamner à lui restituer le manuscrit de *son œuvre*. Il n'ose, car il sait qu'il ne peut prendre son bien là où se trouve celui d'un autre et non le sien. Voilà pourtant l'*être* que les malandrins, ses compères, nous donnent pour le roi des *clowns* de l'univers, tandis qu'il n'en est que le plus impudent des histrions.

Enfin, ce viveur marseillais, *blagueur* de profession, nie gratuitement l'existence de Vaughan. Pour moi, par conviction, je l'affirme; oui, moi qui jamais n'ai fait ce sot métier et en fournis, ce me semble,

quelques bonnes raisons. J'ai la douce espérance qu'entre les deux les esprits de mes lecteurs ne balanceront pas.

*
* *

Et maintenant, misérable Taxil, dis-moi : « Qu'as-tu fait de Diana Vaughan, que ta feinte amitié, qu'elle croyait sincère, a perdue ? » Il est certain qu'on l'aura pour le moins sequestrée, afin d'épargner à ce traître l'atroce rencontre nez à nez avec sa noble victime. Comme aussi elle avait des amis fidèles qu'effrayaient cette clameur universelle de tous ses adversaires : « Qu'elle se montre et nous croirons en elle. » Flairant dans ce tumulte un guet-apens pour la saisir et s'en débarrasser, ils ont pu lui conseiller de se réfugier dans un asile impénétrable pour y attendre sans nul danger des temps meilleurs. Ses irréconciliables ennemis l'ont-ils supprimée et envoyée en paradis rejoindre sa bienheureuse patronne? Ils en sont capables. Sont-ils coupables de ce fait monstrueux? Je l'ignore! Dans cette dernière hypothèse, le sort des deux héroïnes serait divers : Jeanne partit pour les cieux du milieu des lueurs brillantes du bûcher, Diana s'élance du sein des ténèbres épaisses d'un obscur cachot. Or, tous ces secrets d'aujourd'hui, l'avenir pourra les dire comme aussi les garder.

Après avoir écrit ce que j'ai osé écrire, dois-je craindre que du haut des gouttières d'un toit de synagogue ou de temple, un Parthe mystérieux me perce lâchement par derrière de sa flèche vengeresse? Oh! certes non! Forgé dans les ateliers d'une Commission de l'Inquisition romaine, ce dard n'a pas de pointe; il peut me meurtrir mais non pas me trouer. L'auguste assemblée n'a prononcé que le prudent NON CONSTAT, ce qui signifie qu'il ne conste de rien. Elle

n'a dit ni oui, ni non; elle a renvoyé bredouilles les plaideurs pour et les plaideurs contre.

Pour conclure, j'affirme que je crois à l'existence de Diana Vaughan; je proclame ici ma foi envers et contre le minois frondeur de Léo Taxil, envers et contre les Juifs et les Francs-Maçons de France et autres lieux, et, pour si peu qu'on y tienne, envers et contre tous. Et puisque Paillasse nous convie à rire d'une question néanmoins si sérieuse, rions; seulement, je ne crains pas de dire : Que rira bien celui qui rira le dernier, et qu'il est probable que ce dernier sera *moi!*

Toulouse, 8 mai 1897, jour de la fête de Jeanne d'Arc.

L'Abbé de la Tour de Noé,

Descendant des anciens comtes de Noé et d'un des héros de la première croisade.

Toulouse, Imp. Douladoure-Privat, rue S'-Rome, 39. — 5955


SI FORTUNE ME TOURMENTE
L'ESPERANCE ME CONSOLE

LE ÇAS

DE

Miss DIANA VAUGHAN

PAR

UN HOMME DE BONNE FOI

Mentita est iniquitas sibi.

Prix : 30 Centimes

PARIS
LIBRAIRIE A. PIERRET, ÉDITEUR
37, RUE ÉTIENNE-MARCEL, 37

Juillet 1897

Le calme n'est pas revenu.

Les adversaires de la cause antimaçonnique se sont tus momentanément, mais les partisans de la lutte contre les lucifériens veulent continuer. Ils continuent et continueront longtemps, Dieu merci !

J'avais été avisé qu'un écrivain catholique, fort en vue, avait fait un petit travail sur Léo Taxil et Miss Vaughan.

Demander le manuscrit, l'obtenir et le faire paraître, cela n'a demandé que quelques jours.

J'aurais bien voulu que l'auteur ne me brûlât pas tant de parfums sous le nez. Que les lecteurs, je les en prie, n'attachent aucune importance à l'appréciation personnelle de l'auteur sur l'éditeur.

Il y a mieux à faire.

Qu'ils prennent au contraire en sérieuse considération les affirmations et les conclusions que cet opuscule contient.

J'ai déclaré que, tout ce qui a trait à Miss Vaughan serait de ma part l'objet d'une attention spéciale.

Le Cas de Miss Diana Vaughan me paraît, non pas éclairer tout à fait ce que M. l'abbé Montet appelait une ténébreuse affaire, mais au moins projeter déjà des lueurs heureuses. Puissent-elles guider les partisans de Miss Vaughan.

Choqué des allégations de M. l'abbé de la Tour de Noé, Léo Taxil a, tenté d'égarer les uns et les autres en les déclarant fausses.

Les vives et promptes dénégations de l'anticlérical Taxil me paraissent être la preuve qu'il s'était senti touché par le coup droit que lui avait porté M. de la Tour de Noé.

Que va-t-il répondre à la nouvelle attaque directe d'aujourd'hui?

L'ÉDITEUR

LE CAS

DE

MISS DIANA VAUGHAN

I

Une question se pose, très claire et très nette.

Miss Vaughan est-elle — comme il l'affirme — une création de Léo Taxil ?

Ou Miss Vaughan existe-t-elle et A-T-ELLE ÉTÉ LIVRÉE par Léo Taxil ?

Je crois qu'elle existe — ou a existé — et qu'elle a été livrée entre le 15 et le 19 avril 1897. Probablement le 19 avril 1897.

Léo Taxil a confessé publiquement qu'il était un menteur. Il est menteur, au premier chef, incontestablement.

Mais, s'il est menteur, pourquoi croirait-on à ce qu'il a dit le 19 avril 1897 ?

Où sont ses titres de créance ?

Où est son autorité ?

Quelles sont ses preuves ?

Il a menti.

Rien de plus certain.

Mais quand a-t-il menti ?

Est-ce avant ?

Est-ce pendant ?

Est-ce après ?

Il a contre lui un préjugé légitime.

Il ne doit pas être cru.

Je dénie toute valeur au témoignage de Léo Taxil.

II

La question de l'existence de Miss Diana Vaughan dépend-elle de Léo Taxil ?

Nullement.

Et je le prouve.

Quoiqu'il dise, Léo Taxil a été sincère, au moins jusqu'après le Congrès de Trente.

Il ment, quand il se vante d'avoir joué, pendant onze années, la longue comédie dont le dernier acte a été mimé par lui, le 19 avril 1897.

Nous en possédons mille preuves intrinsèques.

Mais qu'il ait été sincère, ou non, cela importe peu à la chose.

Ce n'est pas Léo Taxil qui a créé Diana Vaughan.

Pourquoi ?

Parce que Diana Vaughan existait AVANT qu'elle ne se fût laissée connaître par Léo Taxil.

La preuve ?

La voici.

Léo Taxil ne prétend pas avoir connu Miss Diana Vaughan, avant 1893, AU PLUS TÔT.

Or, avant 1893 — de 1890 à 1892 — Miss Diana Vaughan a assisté — moi présent, — à une soirée d'occultisme chez une grande dame de Paris.

Miss Vaughan — ou, en tout cas, — une jeune femme RESSEMBLANT TRAIT POUR TRAIT à la photographie de Miss Vaughan, distribuée par Léo Taxil lui-même, a pris part à cette réunion.

III

Cette jeune femme était-elle miss Diana Vaughan ?

Je ne l'ai pas connue, alors, sous ce nom. Mais ce que j'affirme, c'est que cette jeune femme ressemblait à la photographie de Miss Vaughan.

Je ne l'ai pas connue, sous ce nom. Je ne l'ai connue sous aucun nom. Je n'ai échangé, avec elle, aucune parole.

Il y avait, ce jour-là, chez la grande dame, une

assemblée relativement nombreuse. On fit une lecture occultiste en anglais. J'étais aussi à côté de la comtesse X..... et du baron de X..... Miss Vaughan était en face de moi.

Etait-ce la Dactylographe ?

C'est bien peu probable.

La dame qui nous recevait ignorait l'existence de cette obscure et douteuse comparse, *créée plus tard,* pour les besoins de la cause.

La personne que je vis, que j'entendis, avait une façon de s'exprimer, un aspect et une distinction hors pair. Elle était grande, svelte, souverainement imposante. Elle n'avait pas le moindre accent étranger. Elle parlait le français, très purement.

Elle parla peu, d'ailleurs. Mais ce qu'elle dit était marqué au coin de la plus suprême élégance.

Elle parla peu. Mais ce qu'elle dit — sur la Gnose — il m'en souvient — dénotait une nature très haute et une science très accentuée.

Elle me causa une profonde impression. Je demandai à ma voisine qui elle était. Ma voisine me répondit simplement : c'est une Américaine, fille de pasteur et recommandée à Sa Grâce par Madame Blavatski.

Voilà tout ce que je puis dire.

J'assistai à d'autres réunions et ne la revis pas.

IV

Admettons, maintenant, que je me sois trompé. C'est-à-dire, admettons qu'une fortuite ressemblance m'ait égaré, quand, plus tard, ayant reçu le portrait de Miss Diana, je fus frappé par cette identité de traits.

J'évoque un autre souvenir.

Quand l'excellent abbé de B..., en 1896, me donna la photographie triangulaire où Miss Vaughan, habillée en homme, porte le cordon de grande maîtresse Luciférienne, je me rappelle très nettement avoir dit à ce digne ecclésiastique — et cela spontanément : J'AI VU CETTE FIGURE QUELQUE PART !

Je fais appel aux souvenirs de M. de B... J'ai la mémoire très précise de ce fait, de cette exclamation.

Léo Taxil n'était pour rien dans tout cela.

— Peut-être l'aurai-je rencontrée dans les rues d'O....., ajoutai-je.

Le souvenir de la séance chez lady X... ne me revint que longtemps après.

Je ne parle pas du rêve étrange que j'ai raconté ailleurs.

Je ne veux ici apporter que des faits d'ordre naturel.

Ce n'est pas dans les rues d'O....., c'était chez lady X... que j'avais vu l'original de ce portrait, AVANT 1893.

Donc — pour moi du moins — Diana Vaughan existait, AVANT QUE TAXIL NE L'EUT INVENTÉE.

Donc — pour moi du moins — Taxil n'a pas pu l'inventer.

Cependant, j'avoue que j'ai douté de l'existence de Miss Vaughan justement parce que Taxil affirmait cette existence et en était le répondant, — MAIS CELA, AVANT D'AVOIR VU LA PHOTOGRAPHIE TRIANGULAIRE.

La lumière s'est faite dans mon esprit, rue d'Aboukir, en juin 1896, le jour où M. de B... me donna cette image.

V

Je ne connus Léo Taxil qu'en 1895, et, — je dois le dire — à son avantage.

J'ai étudié Léo Taxil. J'ai sa psychologie très nette. Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il a été sin-

cère, quoiqu'il dise. Il a été sincère jusqu'en décembre 1896 ou janvier 1897.

Ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait dans son œuvre des vestiges très apparents et très marqués du vieil homme.

D'autre part, il y a dans les publications de Miss Vaughan une part personnelle, spontanée, touchante, vibrante et vivante, que jamais Taxil n'aurait pu imiter.

C'est un point de psychologie incontestable.

Je ferai quelque jour le portrait psychologique du malheureux que je plains de tout mon cœur, parce qu'il a commis le péché qui ne se remet ni dans ce monde ni dans l'autre, le péché contre le Saint-Esprit.

Il m'inspire une pitié profonde. Mais si je n'excuse pas son crime, je me l'explique. Quiconque a suivi les journaux catholiques dans leur polemique se l'expliquera comme moi.

Certaines circonstances, trop intimes pour être rappelées ici, m'expliquent encore sa chute.

Je n'ai pas à en dire davantage pour le moment.

J'ai eu de l'affection pour lui. Sa trahison me fait horreur.

Je n'oublie pas que Jésus-Christ a appelé Judas : *Mon ami! — Amice! adquid venistis?*

Nulle créature humaine n'est, — à mon avis — plus malheureuse, plus bourrelée de remords, plus lamentable, que celui qui a livré Diana Vaughan.

VI

Quelle opinion puis-je apporter maintenant sur l'évanouissement de Diana?

Une bien simple.

J'ai dit le mot.

Elle a été livrée.

Par qui?

Par Léo Taxil.

A qui?

A la Haute-Maçonnerie.

Quand?

Entre le jeudi 15 et le lundi 19 avril 1897.

Pourquoi?

J'écarte toute question d'argent. Même si elle existe, — et je ne le pense pas — je l'écarte.

D'autres motifs expliquent assez le crime. Léo Taxil a livré miss Vaughan, parce qu'il a été ressaisi par le Diable, à l'occasion des attaques féroces dirigées contre lui.

Il n'a eu ni la fermeté, ni la grandeur d'âme nécessaires. Il n'a pu supporter l'épreuve. Il a

été repris par le Démon. Et pour se venger des catholiques, — et peut-être de miss Vaughan elle-même qui commençait à le juger sévèrement et à se méfier de lui — il a livré miss Diana Vaughan.

Comment?

Mais cela saute aux yeux.

Lui seul était son mandataire. Lui seul connaissait son adresse. Elle l'avait choisi pour confident. Elle l'avait investi de sa confiance. Elle ne se fiait malheureusement qu'à lui.

Il a dû stipuler qu'elle aurait la vie sauve. Et il l'a livrée.

Je ne dis pas *vendue*. Je dis LIVRÉE. C'est une vengeance.

IL N'ÉTAIT NI ASSEZ CONVERTI, NI ASSEZ CHRÉTIEN, pour n'avoir pas à se venger.

Il avait été traité — devant moi — traité très durement, trop durement. Le chrétien a faibli. Le converti est tombé. Il y a eu lutte. Il s'est relevé traître. Pauvre, pauvre homme!

Il a été le Nicolas Loyseleur de Miss Diana Vaughan.

Donc, il l'a livrée.

Et l'ayant livrée, il a dit qu'il l'avait inventée, fabriquée, créée de toutes pièces.

C'était indubitable.

C'était naturel.

C'était le processus psychologique de la situation.

VII

Ici, je touche à une probabilité.

Il a dû la livrer à deux médecins Lucifériens. Ces deux médecins auront signé un certificat de folie. Au moment où elle allait se rendre à la conférence, *dont le plan est bien d'elle*, incontestablement, on l'a saisie à l'adresse donnée par Léo Taxil. On l'a enfermée dans un asile d'aliénés.

Asile français, peut-être, ou étranger, je ne sais. La police secrète en sait plus long que moi là-dessus.

Le fait n'est pas nouveau.

J'ai connu une femme, Hersilie Roüy, qui a été internée dans des conditions presque semblables.

Il faut fouiller les asiles d'aliénés. On trouvera dans l'un ou dans l'autre, ici ou là, miss Diana Vaughan. On la trouvera si ON NE L'A PAS TUÉE. Il y a tant de manières de tuer.

Aucune autre séquestration ne paraît possible de nos jours.

Il faut aller d'asile en asile, la photographie de Miss à la main. On la trouvera *si elle vit encore*, c'est ma conviction.

Ou bien Dieu la rendra par un coup de sa droite. Dieu quelquefois se rit des méchants. Dieu peut tout. Ils ne peuvent que ce qu'il permet.

La puissance occulte de la secte explique le fait. Le contenu des *Mémoires d'une ex-Palladiste* a fourni le prétexte.

La *Lanterne*, au commencement, n'avait-elle pas déclaré qu'elle était folle ?

N'a-t-elle pas elle-même exprimé cette crainte qu'on la fît passer pour folle ?

N'a-t-elle pas eu ce pressentiment sinistre ?

Et Taxil n'a-t-il pas dit, récemment, c'est-à-dire quelques semaines avant le 19 avril : « Je crois que Miss est un peu folle ? »

Des témoins ont rapporté ce propos étrange.

Voilà une probabilité qui touche de bien près à la certitude.

VIII

Maintenant, nous défions Léo Taxil de produire sa fameuse Dactylographe.

Nous le défions de mettre cette Dactylographe

ex machinâ en présence des convives de l'Hôtel-Mirabeau.

Nous sommes prêts à interroger cette comparse.

Si Taxil a inventé Diana Vaughan, rien ne lui est plus facile que de faire la preuve.

IL NE LA FERA PAS.

Pourquoi?

Parce qu'il sait bien qu'il ne peut pas la faire.

S'il l'avait inventée, les choses se seraient passées tout autrement.

Non! il ne l'a pas inventée. C'EST ELLE QUI A EXIGÉ DE LUI qu'il annonçât et préparât la manifestation qui devait avoir lieu le 19 avril.

Elle l'a acculé à cette manifestation, DONT IL NE VOULAIT PAS.

Son intérêt était évidemment de prolonger la situation. Son intérêt était qu'elle ne parût pas. Il disparaissait sous son ombre. Il n'était plus rien si elle était quelque chose. Il l'a livrée.

Et quand il l'a eu livrée, il s'est montré sous son masque d'ignominie.

Ses complices étaient dans la salle.

La protection évidente dont la police l'a entouré, au sortir de cette salle fatidique, n'a-t-elle pas ouvert tous les yeux?

Mais ni la protection de cette police, ni le rictus

d'ironie de son pâle et blême visage ne l'ont empêché d'entendre la voix vengeresse qui lui criait : CAÏN, QU'AS-TU FAIT DE TON FRÈRE ?

C'est la même voix vengeresse qui poussait Loyseleur au désespoir, à l'heure ou l'on conduisait Jeanne d'Arc au supplice.

CAÏN QU'AS-TU FAIT DE TON FRÈRE ?

IX

De bonne foi, peut-on croire que Taxil ait écrit la *Neuvaine eucharistique pour réparer ?*

Comparez le style de ses livres, de ceux qui sont de lui, au style merveilleux de cette neuvaine ! Comparez l'âme trouble de Léo Taxil à l'âme limpide et cristalline de Diana Vaughan. Un monde les sépare.

Le grand tort de Diana est d'avoir cru aveuglément en lui.

Jeanne d'Arc a cru aveuglément à Nicolas Loyseleur.

Bien avant la catastrophe, un prêtre observateur et judicieux, m'écrivait. Elle se laisse CHAMBRER par Léo Taxil. Ce prêtre voyait clair.

Elle l'expie durement aujourd'hui.

A-t-on lu attentivement les explications de

M. Pierret? Elles jettent une clarté inattendue sur la situation. Elles suggèrent mille idées.

Il me reste à les examiner.

Tout d'abord, personne ne doutera de la bonté, de l'honnêteté, de la complète sincérité de l'excellent Alfred Pierret.

Rendons-lui cette justice. Sa franchise, sa loyauté l'ont livré pieds et poings liés.

S'il y a eu une victime dans cette affaire, c'est lui.

Il y a perdu santé d'abord, argent ensuite.

Sa santé, je le sais, est compromise.

Il est à découvert de PRÈS DE 60.000 FRANCS.

Voilà ce qu'il y a gagné.

Voilà L'EXPLOITATION des bourses catholiques, dont on a fait pharisaïquement tant de bruit.

Mais s'il a perdu argent et santé, il a acquis une science des personnages et une expérience des choses qu'il est bon de consulter.

C'est ce que nous allons faire.

Je sais qu'un religieux, théologien éminent, scolastique imperturbable, examine les *Mémoires* au point de vue de la science sacrée.

A chacun son œuvre.

Interrogeons, nous, les *Explications de l'Editeur.*

X

Pierret déclare, qu'à son avis, Miss Diana Vaughan existait encore le 15 avril 1897.

Il croyait et il croit fermement à son existence.

Et son opinion se fonde sur deux sortes de preuves.

Les preuves que j'appellerai *morales*.

Et les preuves *financières*.

J'aborde la question des preuves financières.

Le n° I du *Palladium* a paru le 20 mars 1895.

Il a été tiré à 1.000 exemplaires.

Qui a payé le papier, l'impression et le brochage ?

Pierret répond carrément, et il le sait mieux que personne — que ce n'est ni Léo Taxil, ni le mystérieux Daniel Velti, lequel Daniel Velti lui avait emprunté à lui Pierret, cinquante francs.

Qui donc paya les frais ?

Le second numéro du *Palladium* fut apporté à Pierret, par miss Vaughan, elle-même.

« Elle me causa, dit-il, une impression charmante ; assez grande, mince, vêtue simplement, quoique sa robe de laine noire fit un froufrou bruyant, elle s'assit avec aisance. »

Et il ajoute qu'elle parlait en français, sans aucun accent.

Absolument comme la jeune femme que j'entendis chez Lady X....., avant 1893.

Absolument comme l'étrange visiteuse de Loigny, en mars 1897.

Tous les témoins sont d'accord sur ce fait : ELLE PARLAIT FRANÇAIS, SANS AUCUN ACCENT.

XI

Entre temps Léo Taxil se produisait, non encore comme mandataire, mais comme ami de Diana.

Et Pierret voyait Léo Taxil communier à St-Jean de Dieu, et il déclare qu'il était impossible qu'on ne crût pas à sa sincérité. C'est aussi mon avis.

Reprenons l'argument financier.

Pierret avait 1.280 abonnés aux *Mémoires*.

Les libraires touchaient 40 0/0 de commission.

Les tirages se faisaient sur le pied de 3.000 exemplaires.

Tout ne s'est pas vendu. Loin de là.

Les dépenses faites par Miss Vaughan ont dépassé 10.000 francs.

Pour les détails, je renvoie aux EXPLICATIONS de Pierret.

Il en ressort très clairement que pour lui, la publication des œuvres de Diana est loin d'avoir été une affaire.

Il en ressort, non moins clairement, que Taxil n'a pu faire la dépense de 10.000 francs que Diana a tirés de sa poche.

Est-ce le Grand-Orient qui a fait ces dépenses ?

Quelle bonne plaisanterie pour ceux qui connaissent son budget.

Est-ce le Rite Ecossais ?

Son budget est encore plus pauvre.

Du rite de Misraïm, rien à dire. Il vivote.

La caisse Lucifèrienne ?

En vrais Lucifériens, les Lucifériens tirent Lucifer par la queue.

L'argent dépensé par Diana l'a été par Diana.

XII

L'argument moral.

Quand Daniel Velti, personnage en chair et en os, se présentait le 5 février 1895, chez Pierrer, au nom de la Luciférienne Diana Vaughan, se présentait-il au nom d'un mythe ?

Quand le 1er mars de la même année, Taxil se présentait au nom de la même Diana Vaughan, se présentait-il au nom d'un mythe?

Quand la copie arriva à l'imprimerie, était-ce la copie d'un mythe?

Quand des milliers de lettres adressées à Diana Vaughan pleuvaient chez Pierret, ces milliers de lettres s'adressaient-elles à un mythe?

Quand Diana Vaughan elle-même, entrait à l'imprimerie et parlait à M. Béthoux, ouvrier de confiance de Pierret, était-ce un fantôme ou un mythe qui parlait?

Quand, quelques jours après, Diana Vaughan se manifestait en *personne* à Pierret, était-ce la manifestation d'un mythe?

Quand Dorothy Lindlay venait chez Pierret, de la part de Miss Vaughan, Dorothy Lindlay était-elle un mythe?

Quand les Francs-Maçons affirmaient que Diana Vaughan était folle, affirmaient-ils la folie d'un mythe?

Etait-ce un mythe qui répondait *courrier* par *courrier* à M. de la Rive, à M. Mustel, à M. de Bessonies, à d'autres?

Non, dira-t-on, c'était la Dactylographe.

XIII

Eh bien! J'ai tout lieu de croire que la prétendue Dactylographe —car il y a eu réellement une Dactylographe pour la copie —ÉTAIT MADAME LÉO TAXIL.

Une enquête sérieuse et récente a établi que Madame Taxil *dactylographiait.*

Or, Madame Taxil ne ressemble aucunement à la Miss Vaughan de l'hôtel Mirabeau.

Madame Taxil ne ressemble aucunement à la Miss Vaughan qui a été vue chez les Ursulines de R.....

Madame Taxil ne ressemble aucunement à la Miss Vaughan, si distinguée, si souveraine, si imposante qui a parlé en mars 1897 à M. le curé de Loigny.

Et c'est à la suite d'un rapport de 15 pages qui lui a été envoyé par Léo Taxil, que Miss Diana Vaughan s'est rendue à Loigny.

La fameuse théorie de la Dactylographe ne tient pas debout.

Une femme a été Lucifèrienne et a publié le *Palladium régénéré*, c'est Miss Vaughan.

Une femme s'est convertie, et a écrit les *Mé-*

moires, la *Neuvaine*, le *33e Crispi*, c'est Miss Vaughan.

Une femme a démasqué, Lemmi, c'est Miss Vaughan.

Une femme a été trahie, livrée, tuée peut-être, c'est encore Miss Vaughan.

MISS DIANA VAUGHAN, LA MARTYRE.

XIV

Un dernier mot. Un mot rétrospectif.

Léo Taxil se vante d'avoir inventé le Palladisme, c'est-à-dire le CULTE DE LUCIFER.

Voici une réponse. Voici une réfutation historique.

On lit dans la vie de M. Olier, par M. Faillon, tome II, édition de 1873, Poussielgue et Watelier, Paris. Page 5 : « Peu après que M. Olier eut pris possession de la cure de Saint-Sulpice, le bailli du faubourg, étant un jour à la recherche de trois gentilshommes, accusés de magie, et ayant pris, par erreur, une maison pour une autre, il y TROUVA UN AUTEL DÉDIÉ AU DÉMON, avec ces mots : *Grâces à toi, Lucifer ! Grâces à toi, Béelzébub ! Grâces à toi, Azaréel !* Il y avait sur l'autel des chandelles noires ; et

sur les gradins, quelques ornements analogues à ce culte infernal, AVEC UN LIVRE REMPLI DE PRIÈRES ET D'INVOCATIONS DIABOLIQUES. Le bailli se saisit du livre, mais n'osa donner suite à cette affaire à *cause du grand nombre de personnes qui s'y seraient trouvées inculpées* ».

M. Faillon a tiré ce fait des *Journaux de Des Lions*, page 606.

Voilà le culte Lucifèrien en pleine première moitié du XVIIe siècle, fonctionnant dans le faubourg St-Germain, ayant des lieux de prières et des adeptes *si nombreux* qu'on n'ose poursuivre. Et cela, sous le règne finissant de Louis XIII.

A qui fera-t-on croire que ce culte maudit qui existait dans un âge de foi, ne peut pas exister aujourd'hui, dans un âge d'impiété.

Le mot de *Palladisme* importe peu. C'est la *chose* qui importe.

Léo Taxil n'a pas plus inventé le culte de Satan qu'il n'a inventé Miss Vaughan.

ET NUNC INTELLIGITE ET ERUDIMINI !

Le Juif dans la Franc-Maçonnerie, par A. de la Rive, auteur de *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle.* Un vol. in-18 jésus, franco. . 3 50

Le Tiers-Ordre de Saint-François et la Franc-Maçonnerie, par un Frère mineur Capucin, franco. . . 30 cent.

Voici la lettre par laquelle l'éminentissime cardinal Parocchi a daigné informer l'auteur de cet opuscule de l'accueil fait à sa brochure:

Rome, 23 sept. 1896.

Sa Sainteté a reçu avec joie l'hommage de votre opuscule et a daigné vous accorder avec amour la Bénédiction apostolique, moyennant laquelle vous entreprendrez de nouveaux travaux pour la gloire de Dieu. LUCIDE-MARIE, cardinal-vicaire.

Jeanne d'Arc et sa Mission actuelle, par Jean-Marie Raphael, franco . . . . 80 cent.

Pour la Patrie, roman du XXe siècle, par J.-P. Tardivel. Prix 4 fr.; franco 4 50

La Rome et les Bourdes de M. Emile Zola, avec une lettre à M. Henri Lasserre, par Ch. Montet. Brochure à 50 cent., franco . . . . 60 cent.

Opinion de l'*Autorité* sur ce brillant opuscule:

L'auteur fait une critique à fond, page par page, du livre de M. Zola. et y relève les invraisemblances, les exagérations, les erreurs, les hyperboliques déclamations, les procès de tendance, etc., de l'auteur des *Rougon-Macquart*. Il secoue vertement surtout ce fantoche rêveur d'abbé Froment qui a perdu la foi et veut convertir le pape; il lui arrache son masque hypocrite et... découvre Zola lui-même, qui vaticine derrière le mannequin. Cette brochure fera du bruit, car elle est due à une plume experte, très renseignée.

Notre-Dame de Lourdes et le prochain Triomphe, par le P. Marie-Clément d'Oloron. Un volume in-8° de 265 pages. Prix franco 2 25

Le martyre de Jeanne d'Arc. — *Seule édition donnant la traduction fidèle et complète du Procès de la Pucelle*, d'après les manuscrits authentiques de Pierre Cauchon. —

Un beau volume in-12, imprimé avec le plus grand soin, en elzévirs; édition illustrée, xxxiv-528 pages. — Prix franco . . . . 4 fr.

Ce volume considérable met sous les yeux du public toutes les pièces de l'inique procès de Rouen, sans en omettre une seule ligne. Loin d'être d'une lecture ardue, comme on pourrait le craindre, il présente, au contraire, l'intérêt le plus vif; en effet, rien ne saurait être plus vivant que cette succession de scènes tragiques où l'on voit la pure et noble victime se débattre contre la cruauté et l'hypocrisie de ses bourreaux, vendus à l'ennemi envahisseur. On est d'autant plus saisi, que les auteurs dédaignant les artifices du roman, ont reproduit le procès lui-même, d'un bout à l'autre, avec sa forme dialoguée, c'est-à-dire exactement comme les faits se sont passés. Les rectifications du texte des greffiers et les éclaircissemenfs figurent en notes qui suivent le document au bas des pages et qui sont, à leur tour, d'une précision édifiante et impressionnante.

Cet ouvrage avait déjà paru en 1890. Il vient d'être mis à jour, en ce qui concerne l'introduction de la cause de Béatification de Jeanne d'Arc. Les recherches impartiales auxquelles cet ouvrage a donné lieu, ont établi la preuve irréfutable de ce fait capital : *les bourreaux de la Pucelle étaient* **schismatiques**, *au moment même où ils la jugeaient et la condamnaient au bûcher.*

Le martyre de Jeanne d'Arc est le fruit de la collaboration de deux écrivains connus. L'un, M. l'abbé Paul Fesch, a su justement conserver les sympathies du public catholique et son éloge n'est pas à faire; quant à l'autre, M. Léo Taxil, les honteuses palinodies dont il a entaché sa vie n'ont rien enlevé à la valeur historique de ce volume sur la sainte et grande française de Lorraine.

Monseigneur Fuzet. — Bellovacus. — *Premières notes d'un Témoin : la Réunion, Beauvais, les Lois d'accroissement.* — 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.; franco 3 50

La Loque Noire, par K. de Borgia. — 1 vol. in-18 jésus. — 2 fr.; franco 2 45

Dans ce volume se trouvent les portraits de Cagliostro, du comte de Saint-Germain, de la Serafina Feliciani (comtesse de Cagliostro), d'Adam Weishaupt, de la mar-

quise de Douhault. Ces portraits ont été dessinés d'après les documents du cabinet des estampes (Bibliothèque nationale).

La Stigmatisation, l'extase divine, etc. — Réponse aux libre-penseurs, par le Dr Imbert Gourbeyre. 2 forts volumes, 15 francs (colis postal). 15 85

Imp. A. MALVERGE, 171, rue Saint-Denis.

Le Serment, par P. Antonini. Il reste en dépôt une cinquantaine d'exemplaires de cet ouvrage (un peu défraîchis); ils sont laissés à 2 fr. (2 65 franco) au lieu de 6 fr.

Mariage et Célibat des Prêtres, considérés au point de vue de la religion, du droit naturel et de l'intérêt social, par P. Antonini. Franco . . . . 50 cent.

Le Frère de la duchesse d'Angoulême, par H. Desportes. 1 volume in-12 de près de 300 pages. Prix . . 3 50

Ma Vie, Scènes de la Passion. De Gethsemani au Golgotha, d'après l'Ecriture sainte et la tradition. Elégante brochure de 66 pages. Franco . . . . . 35 cent.

Après la terrible catastrophe du Bazar de la Charité, Oraisons funèbres et discours prononcés par les RR. PP. Ollivier et Boulanger, S. E. le cardinal Perraud, évêque d'Autun et le R. P. Montsabré, avec interprétation du discours du P. Ollivier, par Drumont. Franco . 1 fr.

Liste complète des inoubliables victimes de la Charité. Prix *franco* . . . . 25 cent.

La Vérité sur la conversion de Miss Diana Vaughan, par E. Viator. 1re partie 30 cent.; 2e partie 50 cent.

Les Suites de la Conversion de Miss Diana Vaughan, par E. Viator. 1re partie . . . . 50 cent.

L'Art d'apprendre et de se souvenir, par l'abbé Chavauty, missionnaire apostolique, 1 fort volume in-8° . 5 50

Pour les Etudiants anciens et nouveaux : **La Clef d'Or de l'Art d'apprendre et de se souvenir**, suivie : 1° D'une application facile et immédiate à la Carte de France (carte d'Etat-major dite d'assemblage); 2° D'une application à un voyage dans toute l'Europe, en passant par 200 stations principales, par M. l'abbé Chavauty, missionnaire apostolique.

Prix de la **Clef d'Or** et de la **Carte de France**, 3 francs.
Franco, 3 fr. 50.

Les Légendes de Notre-Dame de Paris, par Pauline de Grandpré. Livre contenant sous forme d'additions la liste des évêques et archevêques de Paris; la liste des otages de la Commune fusillés en 1871; la liste des principaux ouvrages consultés. 1 vol. in-18 de 330 pages. *Franco* 3 50

Gloria! Les Martyrs de la Charité, par la comtesse de Beaurepaire de Louvagny, 1 fort volume illustré de nombreux portraits . . . . *franco.* 5 50

Le Prêtre et le Franc-Maçon, par J. Nicolas, 2e édition in-18 . . . . 1 50

Excellent livre qui oppose les bienfaits moraux et sociaux de la religion, représentée par le clergé, aux corruptions de la franc-maçonnerie. Il fait ressortir très heureusement le caractère satanique de cette dernière.

Une introduction véhémente montre dans la franc-maçonnerie un instrument des juifs et fait écho aux livres vengeurs de Drumont.

L'ouvrage de M. Nicolas est un très bon livre de propagande et peut être utilement placé dans les bibliothèques populaires ou donné aux distributions de prix.

Questions du jour sur la Franc-Maçonnerie, par le P. E. Monniot, rédemptoriste. 1 vol. in-12 . . . 1 fr.

Sociétés (les) de charité, les francs-maçons et la circulaire du 16 octobre. In-8°. . . . . 1 fr.

Volontaires (les) **de Pie IX,** par le P. Delaporte. Brochure in-8° . . . . 1 fr.

La souveraineté temporelle étant la condition du libre et complet exercice des fonctions de la Papauté, c'est cette souveraineté qu'il faut ébranler par le mensonge, puis détruire par la force, tel est le rôle qu'a joué la franc-maçonnerie dans sa lutte contre la Papauté.

Papauté (la) **et le role politique des temps modernes,** par Sallouy. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Pour l'auteur, c'est bien cinq ou six siècles avant l'époque connue sous le nom de moyen âge qu'il faut placer le commencement des temps modernes.

Cela établi, il aborde son sujet, montre comment l'Eglise met son cachet sur la politique en représentant la cause de la liberté, et comment l'Europe et ses plus illustres nations répondent aux dispositions nouvelles.

Il traite enfin du principe de la séparation du pouvoir, des grands effets qui en résultent, de la transformation

de la politique européenne, de la part que prend la France au triomphe de la papauté, et des conditions du nouveau mouvement politique et religieux.

Œuvres d'Edouard Drumont :

La France Juive illustrée, 1 vol. 12 10

La France Juive, édition ordinaire, 2 vol . . 7 »

La France Juive devant l'opinion. 3 50

Le Testament d'un antisémite 3 50

La Dernière Bataille 3 50

La Fin d'un Monde, reliure t. rouge 3 50

Le Secret de Fourmies. . . . . 2 »

Mon vieux Paris, 100 dessins de G. Coindre, première série : 3 50

De l'or, de la boue, du sang. 3 50

Mon vieux Paris, deuxième série, illustré par Gaston Coindre. 3 50

Procès de la *Libre Parole*, 14 juin 1892. — **Burdeau contre Drumont**, trois mois de prison, 80 000 francs d'insertions. Débats complets : Protestations des jurés ; Recours en grâce. — Article d'Edouard Drumont sur le président Mariage : Comment on extorque un verdict. Une brochure de 65 pages. ***Franco*** . . . . . » 35

Père Constans. — **Les Juifs devant l'Eglise et l'Histoire**, ... 3 fr.

Fore-Fauré. — **Face aux Juifs!** préface d'Edouard Drumont 3 50

Abbé Gayraud. — **L'Antisémitisme de Saint-Thomas d'Aquin** 3 50

Kalixt de Wolski. — **Juifs et Antisémites en Europe.** Prix 3 50

A. Kannengieser. — **Juifs et Catholiques en Autriche-Hongrie**. 3 50

D. Kimon. — **La Pathologie de l'Islam**. . . 2 50

— **La Politique Israélite**. 3 50

Jean de Ligneau. — **L'Europe Juive**, in-18 jésus illustré 3 50

Docteur Martinez. — **Le Juif, voilà l'Ennemi !** 3 50

Père de Pascal. — **La Juiverie** . . . . . 1 fr.

Jules Séverin. — **Médecine antijuive et française.** Prix. . . . . 2 fr.

A. Toussenel. — **Les Juifs, rois de l'époque,** 2 vol. in-18 jésus. . . . . 7 fr.

J.-G. Findel.— **Histoire de la Franc-Maçonnerie,**depuis son origine jusqu'à nos jours, traduit de l'allemand par E. Tandel. 1 vol. . . . . 12 fr.

Saint-Auban. — **L'Histoire sociale au Palais de Justice.** 3 50

— **La Voix des Choses** (Visions sociales). . . 3 50

Paul Sébillot. — **Légendes et curiosités des métiers,** broché. . . . . 10 fr.

Relié toile, fers spéciaux . . . . 12 fr.

Théophile Cailleux. — **La Judée en Europe.** (*La Vérité sur les Juifs, leur origine et leur religion.*) Précédée d'une préface par Ch. Limousin et d'une notice biographique par E. de Reyle. 1 vol. in-18 jésus . . 3 fr.

Max Duncker. — **Histoire de l'Antiquité égyptienne et sémitique**· 1 vol. in-8° . . . . 6 fr.

L.-M. Floridian. — **Les Coulisses de Panama.** 3 50

Paul Lapeyre. — **Le Socialisme Catholique.** 1er volume. *Les Vérités mâles.* 3 50

— **Le Catholicisme social.** 2e volume. *Les Remèdes Amers* 3 50

M. J. L. Monestès. — **La Vraie Rome.** Réplique à Zola 3 50

Vicomte de Colleville. — **La Question monétaire et la frappe libre de l'argent.** Broché in-18 jésus. . » 75
Résumé clair et ingénieux de cette question complexe et importante à laquelle le regretté marquis de Morès avait consacré plusieurs articles et conférences.

Baronne de Billing. — **Le Baron de Billing.** Préface d'Edouard Drumont 3 50

Jean Drault et Jules Clermont. — **Fricotard et Chapuzot**, comédie en 3 actes . . . . 1 fr.

Jean Drault et Noël Gaulois. — **La Bête Noire de Baptistin**, comédie-bouffe en 3 actes . . . . 1 fr.

BIBLIOTHÈQUE ANTIMAÇONNIQUE

Jeanne d'Arc et la Franc-Maçonnerie, par K. de Borgia. Franco . . . . 50 cent.

Eva! la Franc-Maçonnerie et la Française, par le même auteur. Franco . . . . 50 cent.

Garcia Moreno, par le même; 1re partie franco 50 cent.
— — . 2e partie franco 50 cent.

Inter pocula! (Souvenirs d'agapes maçonniques), par le même, franco . . . . 50 cent.

Chacune des brochures de cette *Bibliothèque Antimaçonnique* est écrite dans un style vivant, clair et brillant qui en rend la lecture attrayante en même temps que profitable à la cause antimaçonnique.

Poésies patriotiques, par Mr l'abbé Demnise. Un fort volume in-8o raisin. Prix 3 50; franco. . . . 4 10

« Dans le livre de M. l'abbé Demnise les grandes questions sociales, qui sont l'objet de nos débats actuels, sont traitées d'une façon magistrale; ce sont de vigoureux morceaux qu'on dirait écrits par Juvénal et traduits par Corneille. » (*Anthologie des Poètes Contemporains.*)

Lettre du R. P. Monsabré à M. l'abbé Demnise :

« Monsieur l'abbé,

« J'ai reçu ces jours derniers votre beau livre de poésies..... Il est plein d'un souffle religieux et patriotique que je désire voir passer dans l'âme de tous vos lecteurs; c'est de la saine et haute poésie.

« Recevez mes vifs remerciments avec l'assurance de mon affection dévouée.

« F. J. Monsabré. »

La grande Nouvelle de la Mère de Dieu (apparition de la Très-Sainte Vierge sur la montagne de la Salette le 19 septembre 1846), publiée par la bergère de la Salette, avec permission de l'Ordinaire . . Franco 60 cent.

Le Juif dans la Franc-Maçonnerie, par A. de la Rive, auteur de *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie universelle.* Un vol. in-18 jésus, franco. . 3 50

Le Tiers-Ordre de Saint-François et la Franc-Maçonnerie, par un Frère mineur Capucin, franco. . . 30 cent.

Voici la lettre par laquelle l'éminentissime cardinal Parocchi a daigné informer l'auteur de cet opuscule de l'accueil fait à sa brochure :

Rome, 23 sept. 1896.

Sa Sainteté a reçu avec joie l'hommage de votre opuscule et a daigné vous accorder avec amour la Bénédiction apostolique, moyennant laquelle vous entreprendrez de nouveaux travaux pour la gloire de Dieu. LUCIDE-MARIE, cardinal-vicaire.

Jeanne d'Arc et sa Mission actuelle, par Jean-Marie Raphael, franco . . . . 80 cent.

Pour la Patrie, roman du XXe siècle, par J.-P. Tardivel. Prix 4 fr. ; franco 4 50

La Rome et les Bourdes de M. Emile Zola, avec une lettre à M. Henri Lasserre, par Ch. Montet. Brochure à 50 cent., franco . . . . 60 cent.

Opinion de l'*Autorité* sur ce brillant opuscule :

L'auteur fait une critique à fond, page par page, du livre de M. Zola, et y relève les invraisemblances, les exagérations, les erreurs, les hyperboliques déclamations, les procès de tendance, etc., de l'auteur des *Rougon-Macquart.* Il secoue vertement surtout ce fantoche rêveur d'abbé Froment qui a perdu la foi et veut convertir le pape; il lui arrache son masque hypocrite et... découvre Zola lui-même, qui vaticine derrière le mannequin. Cette brochure fera du bruit, car elle est due à une plume experte, très renseignée.

Notre-Dame de Lourdes et le prochain Triomphe, par le P. Marie-Clément d'Oloron. Un volume in-8° de 265 pages. Prix franco 2 25

Le martyre de Jeanne d'Arc. — *Seule édition donnant la traduction fidèle et complète du Procès de la Pucelle,* d'après les manuscrits authentiques de Pierre Cauchon. — Un beau volume in-12, imprimé avec le plus grand soin, en elzévirs ; édition illustrée, XXXIV-528 pages. — Prix franco . . . . 4 fr.

Ce volume considérable met sous les yeux du public toutes les pièces de l'inique procès de Rouen, sans en omettre une seule ligne. Loin d'être d'une lecture ardue, comme on pourrait le craindre, il présente, au contraire, l'intérêt le plus vif; en effet, rien ne saurait être plus vivant que cette succession de scènes tragiques où l'on voit la pure et noble victime se débattre contre la cruauté et l'hypocrisie de ses bourreaux, vendus a l'ennemi envahisseur. On est d'autant plus saisi, que les auteurs dédaignant les artifices du roman, ont reproduit le procès lui-même, d'un bout à l'autre, avec sa forme dialoguée, c'est-à-dire exactement comme les faits se sont passés. Les rectifications du texte des greffiers et les éclaircissemenfs figurent en notes qui suivent le document au bas des pages et qui sont, à leur tour, d'une précision édifiante et impressionnante.

Cet ouvrage avait déjà paru en 1890. Il vient d'être mis à jour, en ce qui concerne l'introduction de la cause de Béatification de Jeanne d'Arc. Les recherches impartiales auxquelles cet ouvrage a donné lieu, ont établi la preuve irréfutable de ce fait capital : *les bourreaux de la Pucelle etaient* **schismatiques**, *au moment même où ils la jugeaient et la condamnaient au bûcher*.

Le martyre de Jeanne d'Arc est le fruit de la collaboration de deux écrivains connus. L'un, M. l'abbé Paul Fesch, a su justement conserver les sympathies du public catholique et son éloge n'est pas à faire ; quant à l'autre, M. Léo Taxil, les honteuses palinodies dont il a entaché sa vie n'ont rien enlevé a la valeur historique de ce volume sur la sainte et grande française de Lorraine.

Monseigneur Fuzet. — Bellovacus. — *Premières notes d'un Témoin : la Réunion, Beauvais, les Lois d'accroissement.* — 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.; franco 3 50

La Loque Noire, par K. de Borgia. — 1 vol. in-18 jésus. — 2 fr. ; franco 2 45

Dans ce volume se trouvent les portraits de Cagliostro, du comte de Saint-Germain, de la Serafina Feliciani (comtesse de Cagliostro), d'Adam Weishaupt, de la marquise de Douhault. Ces portraits ont été dessinés d'après les documents du cabinet des estampes (Bibliothèque nationale).

La Stigmatisation, l'extase divine, etc. — Réponse aux libre-penseurs, par le Dr Imbert Gourbeyre. 2 forts volumes, 15 francs (colis postal). 15 85

La mystique de saint Jean de la Croix, par le P. Aug. Poulain. Franco . . . . 70 cent.

Pour la Patrie, roman du xxe siècle, par J.-P. Tardivel. Prix, 4 francs ; franco 4 50

La Confusion de Satan, par E. Surlabrèche. Prix 40 cent. ; franco . . . . : 50 cent.

Schiller. **Le Chant de la cloche et Lenore**, Burger. — Traductions équimétriques et équirythmiques, avec texte allemand en regard, par Edouard Pesch. Lettre-préface de M. Louis de Fourcaud. Prix . . . 1 25

Fleur de Lys, par Osmond, brochure très compacte de près de 100 pages, format couronne, 1 fr., franco. 1 15

Le complot maçonnique et la France chrétienne, par Gabriel Français. 15 cent. l'exemplaire, franco.

Les ouvrages suivants, dont il ne reste qu'un nombre restreint d'exemplaires sont vendus à titre de documents.

Mémoires de Miss Diana Vaughan. — Les 24 fascicules sous leur couverture 15 fr. franco 15 85

Il reste environ 600 séries de cet ouvrage retentissant. Les 24 livraisons ont leur couverture, ce qui permet à l'amateur de suivre le mouvement des brochures et des livres spéciaux auxquels a donné naissance la publication des *Mémoires* de Diana Vaughan.

Autres épaves de miss Diana Vaughan, dont il reste un nombre peu considérable d'exemplaires :

Hymne à Jeanne d'Arc, *contre la franc-maçonnerie.* — Paroles et musique de Miss Diana Vaughan. — Piano, complet, y compris le chœur. 1 fr. Petit format, sans l'accompagnement, couplets pouvant se chanter sans le chœur. 40 cent. Chœur à cinq parties, si on le désire à part . . . . 25 cent.

Le 33e.·. Crispi, un palladiste homme d'Etat démasqué, biographie documentée du héros depuis sa naissance jusqu'à sa deuxième mort, par Miss Diana Vaughan. Beau volume in-8° (plus de 500 pages), avec illustrations. Prix : 3 fr. ; franco par la poste . 3 85

La thèse, soutenue et developpée par Miss Vaughan, est celle-ci : Ayant trahi la franc-maçonnerie en 1862, Crispi a été empoisonné par les ultionnistes de la secte; il s'est trouvé à l'article de la mort. Mazzini, survenant, lui a pardonné et l'a sauvé ; mais en échange de la vie, il lui a imposé une mission qui a fait de cet homme d'Etat l'instrument secret, docile et tremblant de la haute-maçonnerie. Son existence a été constamment à la discrétion des chefs occultes. L'auteur explique, avec documents, tous les mystères de la politique si étrange de Crispi, et fait connaître ce qui a été arrêté dans les hauts Conseils de la secte, en ce qui concerne l'avenir de l'Italie, et le dernier plan d'attaque contre la Papauté.

La Neuvaine Eucharistique pour réparer, par Miss Diana Vaughan, petit in-18 jésus de 144 pages ; 3e édition, augmentée. Prix : 60 cent. ; franco, 70 cent.

La Restauration du Paganisme, transaction décrétée par le Sanctum Regnum pour préparer l'établissement du culte public de Lucifer ; **Les Hymnes liturgiques d'Albert Pike**, texte original d'Albert Picke, traduction de Diana Vaughan. L'ouvrage forme une plaquette in-octavo ; même format que le 33e.˙. Crispi. Prix : **UN fr.** (dans nos bureaux ou chez les libraires nos correspondants). Par poste 1 15

Le Palladium, par Miss Vaughan (avant sa conversion). Recueil officiel des prières lucifériennes. Prix : 4 fr. (franco), au lieu de 7 fr.

Les Prophéties modernes, recueil des principales prédictions relatives à l'avenir prochain de la France : Saint Remi, Saint Césaire, prophétie d'Orval, le P. Nectou, le P. Caliste, Marianne Galtier, Marie des Terreaux, abbé Souffrand, Marie Lataste, religieuse trappistine, vénérable curé d'Ars, le secret de la Salette. Opuscule de 65 pages 1 fr. ; franco. 1 25

Publications contre l'abus du tabac

Physiologie sociale.— Le tabac abrège-t-il l'existence ? Est-il cause de la dégénérescence morale et physique ? par le Dr Depierris . . . . 5 fr.

Etude sur les dangers inhérents à l'abus du tabac, par le Dr Seutin. Broché . . . . 2 fr.

Contribution à l'étude clinique du tabagisme, par le Dr F. Mertin . . . . 1 fr.

Influence du tabac sur la santé et sur les facultés intellectuelles et morales, par le Dr Druhen aîné. 1 fr.

Recherches chimiques et physiologiques sur la fumée du tabac, par le Dr Gustave Le Bon . . . . 1 fr.

Moyen à employer pour prémunir les enfants contre l'usage du tabac et devoirs scolaires antitabaciques, par M. Minoret. . . . . 1 fr.

Le prix des brochures suivantes est de 50 cent. l'une.

Le Tabac devant l'Hygiène, par M. Decroix.

De l'usage du tabac dans l'armée (4e édition), par M. Decroix.

Préjudices causés à la fortune publique par le tabac, par M. Decroix.

Le tabac devant l'hypnotisme et la suggestion, par M. Decroix.

Empoisonnement du Président de la société contre l'abus du tabac, par le tabac, par M. Decroix.

De l'usage du tabac dans le Clergé, par M. Decroix.

Le tabac et la dépopulation de la France, par M. Decroix.

Avantage de l'hyppophagie, par M. Decroix.

Les fumeurs d'Opium et les Morphinomanes, par M. Decroix.

La Vérité sur le Tabac et sur la Nicotine, par le Dr Depierris.

Le Tabac et la Famille. — Il cause la rareté et la stérilité des mariages, la débilité et la mortalité des enfants, par le Dr Depierris.

Effets du Tabac sur l'Ame : criminalité, suicide, folie, mort subite, par le Dr Depierris.

Cartes Cyclistes des Environs de Paris

à 40, 50, 150 et 250 kilomètres

DÉSIGNATION DES CARTES

Nouvelle Carte vélocipédique des environs de Paris, au 1/80.000e, divisée en 4 feuilles, indiquant toutes les routes cyclistes, les chemins impraticables, les montées et les descentes, etc., etc., avec des secteurs marquant les distances kilométriques, dans un rayon de 50 kilomètres, d'après la carte de l'État-major. Publiée avec le concours des Sociétés vélocipédiques et de plusieurs membres de l'U. V. F. et du T. C. F. Prix. *franco* . . . . 1 fr.

Carte Cycliste des environs de Paris, au 1/200.000, divisée en 4 feuilles, indiquant toutes les routes vélocipédiques, avec des secteurs marquant les distances kilométriques dans un rayon de 150 kilomètres, d'après la carte de l'État-major, publiée avec le concours des Sociétés vélocipédiques et de plusieurs membres de l'U. V. F. et du T. C. F. Prix. *franco* 1 25

Grande Carte cycliste des environs de Paris, à 250 kilomètres, en 4 feuilles, à l'échelle du 1/250.000e, d'après la carte de l'Etat-Major, avec indications des routes pavées, macadamisées, trottoirs cyclables, descentes et montées, descentes dangereuses, dressée avec le concours du personnel consulaire de l'U. V. F., de MM. les Agents Voyers, Ingénieurs et Conducteurs des Ponts et Chaussées et des Sociétés vélocipédiques. Chaque feuille mesure 86 × 68 et est imprimée sur papier simili Japon. Les 4 feuilles renfermées dans un étui, Prix, *franco* . . . . 2 fr.

Carte vélocipédique des environs de Paris, dans un rayon de 40 kilomètres, à l'échelle de 1/80.000e. Prix, *franco* . . . . » 50

Carte de la Forêt de Fontainebleau, à l'usage des promeneurs et des cyclistes. Prix, *franco* . . » 50

Carte de France kilométrique à l'usage des touristes. Prix, *franco*. . . . . 1 fr.

N° 1. — **Carte cycliste du Nord de la France et de la Belgique** comprenant : Arras, Boulogne, Calais, Douai, Dunkerque, Lille, Anvers, Bruxelles, Liège, etc. Sur papier avec étui . . . . » 75

La même carte en toile avec étui. 1 25

N° 2. — **Carte cycliste des environs de Paris.** Section **Nord-Est** comprenant : Châlons-sur-Marne, Compiègne, Epernay, Laon, Mézières, Rocroi, Saint-Quentin, Sedan, etc. Sur papier avec étui . . . . » 75

La même carte en toile avec étui 1 25

N° 3. — **Carte cycliste des environs de Paris.** Section **Nord-Ouest** comprenant : Abbeville, Amiens, Beauvais, Caen, Dieppe, Falaise, Le Havre, Saint-Valéry-sur-Somme, etc. Sur papier avec étui. . . . . . . » 75

La même carte en toile avec étui 1 25

N° 4. — **Carte cycliste de la Bretagne et de la Normandie.** section **Nord** comprenant : Brest, Cherbourg, Granville, Dinan, Jersey, Saint-Lô, Saint-Malo, Saint-Brieuc, etc. Sur papier avec étui. . . . . . . » 75

N° 5. — **Carte cycliste de la Bretagne et de la Normandie,** section **Sud** comprenant : Ancenis, Angers, Châteaubriant, Laval, Lorient, Loudéac, Nantes, Rennes, Saint-Nazaire, Vannes, Vitré, etc. Sur papier avec étui. Prix. . . . . » 75

Ces deux sections sur papier renfermées dans un étui 1 25

Ces deux sections en toile renfermées dans un étui. Prix. 2 50

N° 6. — **Carte cycliste des environs de Paris.** Section **Sud-Ouest** comprenant : Alençon, Argentan, Baugé, Blois, Chartres, Le Mans, Orléans, Vendôme, etc. Sur papier avec étui. . . . . » 75

La même carte en toile avec étui 1 25

N° 7. — **Carte cycliste des environs de Paris.** Section **Sud-Est** comprenant : Auxerre, Avallon, Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Châtillon-sur-Seine, Gien, Troyes, Semur, etc. Sur papier avec étui. . . . . . » 75

La même carte en toile avec étui. 1 25

N° 8. — **Carte cycliste du Centre de la France.** Section **Est** comprenant : Beaune, Bourges, Châlon-sur-Saône, Château-Chinon, Clamecy, Dijon, Mâcon, Montluçon, Moulins, Nevers, etc. Papier avec étui. . . . » 75

La même carte en toile avec étui 1 25

N° 9. — **Carte cycliste du centre de la France.** Section **Ouest** comprenant : Boussac, Châteauroux, Chinon, Civray, Châtellerault, Guéret, Parthenay, Poitiers, Tours, etc. Papier avec étui . . . . » 75

La même carte en toile avec étui 1 25

N° 10. — **Carte cycliste du Centre de la France.** Section **Sud-Ouest** comprennant : Bellac, Angoulême, Barbezieux, Bergerac, Blaye, Bordeaux, Cognac, Jonzac, Limoges, Périgueux, Rochefort, Royan, Sarlat, etc. Sur papier avec étui. . . . . » 75

La même carte en toile avec étui 1 25

N° 11. — En préparation.

N° 12. — **Carte cycliste de la Provence,** vallée du **Rhône,** vallée de l'**Isère,** etc., etc., accompagnée d'un petit guide illustré avec de nombreux itinéraires. Prix. . . . . 1 fr.

Guide-Vélo. 2.000 itinéraires pour cyclistes et automobiles (distances kilométriques, cartes graphiques, carte de France, étapes militaires, bains de mer). 1 fort volume de près de 600 pages. *Franco* 2 75

Nouvelle édition de la **Carte Vélocipédique-Routière-Kilométrique des environs de Paris,** échelle de 1/250.000, rayon 100 kilomètres. Comprenant : Beauvais, Rouen, Chartres, Fontainebleau, Provins, Château-Thierry, Soissons, Compiègne, etc. Indiquant les distances des localités et l'état des routes praticables, pavées, les montées, descentes, etc. Pliée dans couverture. 1 fr.

La même carte, dans un rayon de 60 kilomètres. Comprenant : Vernon, Creil, la Ferté-sous-Jouarre, Melun, Coulommiers, Étampes, Chartres, etc. Pliée dans couverture. Prix. . . . . » 50

Carte vélocipédique des environs de Paris, échelle de 1/100.000[e]. Comprenant : Pontoise, l'Isle-Adam, Luzarches, Esbly, Tournan, Corbeil, Rambouillet, Meulan, Juziers, etc. Indiquant les routes praticables, pavées,

les montées, descentes, les clochers, châteaux, les moulins et les fermes. Pliée dans couverture . 1 25

La même carte pour touristes (sans indications vélocipédiques). Pliée dans couverture. Prix. . . » 90

Carte Vélocipédique-Routière-Kilométrique de Paris aux plages de Normandie, échelle de 1/250.000e. Comprenant : Abbeville, Le Tréport, Dieppe, Fécamp, Le Havre, Trouville, Caen, Lisieux, Rouen, Louviers, Gaillon, etc. (Avec un carton donnant les communications avec Paris). Elle indique aussi les distances des localités et l'état des routes, les montées, descentes, etc. Pliée dans un étui. Prix 1 35

La même carte coloriée par arrondissement (sans indications vélocipédiques). Pliée dans couverture. Prix. . . . . » 90

Nouvelle Carte Vélocipédique-Routière-Kilométrique du Sud-Est de la France, échelle de 1/300.000e. Comprenant: les départements des Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Basses-Alpes, avec un carton donnant les communications avec Genève, Lyon, Nîmes et Montpellier. Indiquant l'état des routes et les distances depuis Marseille. Pliée dans couverture. 1 20

Nouvelle carte vélocipédique de la France, échelle de 1/1.800.000e, Indiquant l'état des routes ainsi que les chemins de fer et les distances de Paris aux préfectures. Pliée dans couverture. Prix 1 20

Nouvelle carte de la France coloriée par départements, échelle de 1/1.800.000e. Indiquant les chemins de fer, les stations thermales et balnéaires, ainsi que les colonies françaises. Pliée dans couverture. Prix. . » 90

Nouveau Plan de Paris, divisé en 20 arrondissements, échelle de 1/16.000e. Indiquant toutes les rues nouvelles ainsi que les *numéros des maisons* sur les grandes voies; avec un guide indicateur des rues, omnibus, tramways musées, curiosités, théâtres, etc. Plié dans couverture. Prix. 1 60

Petit Plan de Paris monumental, échelle de 1/40.000e. Avec l'indication des rues, musées, omnibus, etc. Plié dans très belle couverture. Prix . . . . » 50

Imp. A. MALVERGE. 171, rue Saint-Denis.

Die

Confessionelle Schule.

Vertrauliche Briefe an einen Drei-Punkte-Bruder.

Von

Augustin Rohling,

Doctor der Philosophie und Theologie, o. ö. Professor der hebräischen Archäologie und Bibelwissenschaft an der k. k. Carl-Ferdinands-Universität in Prag.

Dem hohen Wiener Reichsrathe gewidmet.

Linz a. d. D.

Verleger: Joh. Heindl, Herausgeber des kathol. Vereinsblattes, Wien, Stefansplatz 7.

Druck von Alexander Eurich in Linz.

1888.



3

Die

Confessionelle Schule.

Vertrauliche Briefe an einen Drei-Punkte-Bruder.

Von

August Rohling,

Doctor der Philosophie und Theologie, o. ö. Professor der hebräischen Archäologie und Bibelwissenschaft an der k. k. Carl-Ferdinands-Universität in Prag.

Dem hohen Wiener Reichsrathe gewidmet.

Linz a. d. D.

Verleger: Joh. Brindl, Herausgeber des katholischen Vereinsblattes, Wien, Stefansplatz 7, im fürsterzbischöflichen Palais.

Druck von Alexander Eurich in Linz.

1888.

1. Der Glockenberg.

Sie begehren von mir, geehrtester Freund, einen brieflichen Gedankenaustausch über die Schulfrage. Andere würden Ihnen sicherlich besser zu dienen vermögen, als ich. Da Sie aber auf Ihrem Willen bestehen, so wird Ihre Nachsicht meine Geringheit ermuthigen, Ihr Eifer meine Schwäche stärken.

Sie erinnern mich Eingangs Ihres Schreibens an unsere gemeinsame Fahrt zum Glockenberg am rothen Meer; aber Sie machen eine Anwendung von unseren Erlebnissen dort, die befremdet. Noch recht wohl ist mir im Gedächtnis, wie wir den Sandhügel ansteigend nach einer Weile schwache musikalische Töne hörten, obgleich kein Musikant zu sehen war. Ich weiß noch recht gut, wie wir uns gar verwunderlich anschauten, als die Klänge bald stiegen, bald sanken, dann plötzlich gleich einer großen Orgel mächtig einherbrausten und schließlich gar laut wie ferner Donner die Luft bewegten, so daß der Felsen unter uns zitterte und die erschreckten Kameele nur mit Mühe zu halten waren. Wir kennen ja nun freilich das Geheimnis dieses tönenden Sandes und wissen, daß jener ganze Hügel ein akustischer Körper ist; unsere Füße spielten die Rolle eines Fiedelbogens auf einer Saite. Indem Sie jedoch bemerkten, daß die Natur mit dem armseligen Sand, welche nicht zwar auf dem Gipfel des Sinai, aber nicht fern von dort die Felsen bewegte und den Donner rollen ließ, für Sie ein Symbol der Menschheit geworden sei, riefen Sie meine Neugierde wach; förmlich in Staunen aber setzten Sie mich, indem Sie beifügten, daß die Menschheit mit all' ihren Armseligkeiten und Mängeln sich selbst genüge, um auf dem Wege natürlichen Strebens die Berge zu erschüttern, unter welchen sie noch immer in Noth und Leid begraben liege, weshalb in Ihren Augen, wie Sie betheuern, eine Albernheit, ein Wahnsinn, eine Tollheit sei jene — „confessionelle" Schule, welche nach den semitischen Höhen von Sinai

und Jerusalem blicke und außerhalb dieses Gedankenkreises kein Gedeihen, kein Heil, keine Seligkeit für möglich halte.

Ich danke Ihnen für Ihre Offenheit. Denn Sie stehen im Centrum derjenigen, welche im katholischen Oesterreich den Kampf gegen die confessionelle Schule leiten, und der letzte Grund dieses Kampfes ist durch Ihr offenes Wort klar und der Wahrheit gemäß gezeichnet. Genehmigen Sie also, daß ich mit gleicher Offenheit sage, was ich Ihren Ausführungen zu entgegnen habe.

Sie bekennen sich mir als Maurer und gestehen, dies ohne Furcht zu thun, weil ich Ihr Vertrauen besitze und anderseits die Loge ja auch nach Mittheilung der Prager „Bohemia“ wie nach Csapori's Namenregister der „Brüder“ für Cisleithanien thatsächlich geduldet sei. Sie bezeichnen demgemäß als Ihr Ideal eine Schule, welche auf Glaubensbekenntnisse irgend welcher Art keine Rücksicht nehme. Zwar gestatten Sie im Hinblick auf die noch herrschenden „Vorurtheile“ der Massen und der Geistlichkeit einige Stunden für einen Unterricht religiöser Art, welcher einen Katechismus nach dem Bekenntnis der Eltern lehrt, erklären sich aber für überzeugt, daß eine weise Benutzung der übrigen Schulstunden eine Generation aufbringen werde, welche die Höhen der Aufklärung besitzen und in dem Bekenntnis der Eltern fernerhin nur mehr den symbolischen Ausdruck des rein Menschlichen erblicken werde. Das ist die Neuschule oder die „confessionslose“ Schule, das Ihr Ideal, dessen Wesen und Endzweck Sie genau bestimmt haben.

Es ist daher auch klar, daß die Katholiken im Gegensatz zu Ihnen eine Schule verlangen, in der für ihre Kinder nur Lehrer von katholischer Gesinnung wirken, welche den katholischen Katechismus lehren und die übrigen Gegenstände des Unterrichts der Ueberzeugung gemäß behandeln, daß Glaube und Wissen nur für Unverstand, Vorurtheil oder böse Leidenschaften als feindliche Gegensätze erscheinen, in Wahrheit aber zwei Gottesleuchten zur Verscheuchung der Finsternis sind.

Wenn Juden und Protestanten Schulen verlangen, in welchen Lehrer und Unterricht sich nach deren religiösen Ideen richten, so setzen wir ihnen kein Hindernis, weil wir unserseits keine Verantwortung für ihr Thun und Lassen zu tragen haben, sondern lediglich für uns die Pflicht und das Recht besitzen, für katholische Kinder katholische Schulen zu fordern. Umsomehr aber

können wir Protestanten und Juden hier nebensächlich behandeln, weil ja die Erfahrung lehrt, daß man die confessionelle Schule in nichtkatholischen Ländern nicht bekämpft. „Der alte, katholische Glaube", sagt Dr. David Friedrich Strauß, „widerspricht sich nicht"; „der neue Glaube, der von Luther und Compagnie ausging und im „Protestantenverein" seine Blüthen trieb, widerspricht sich selbst und deshalb auch der Vernunft" — er ist somit den „modernen Ideen" der Loge ebenso ungefährlich als das heutige Judenthum, welches nicht bloß 1869 auf dem Rabbinerconcil zu Leipzig und oft diese antichristlichen Ideen feierlich als die seinigen anerkannte, sondern, wie Barruel's „Geschichte des Jakobinismus" zeigt, für die Stiftung, Erhaltung und Leitung des maurerischen Freidenkerbundes im Schoße der christlichen Völker die Hauptrolle spielt. Die einzig gefürchtete Macht des Glaubens ist die katholische Kirche, deshalb gilt der Widerstand gegen die confessionelle Schule vor Allem den Katholiken, während man mit dem widerspruchsvollen Positivismus der Protestanten auf die Dauer ebenso leicht und glänzend fertig wird, wie Lessing mit seinem Pastor Goeze. Die Knechtung der Katholiken und ihrer Schulen würde das Leben des Freidenkerthumes und seiner Ideen sein, unsere Freiheit ist ihre Niederlage; deshalb sagte Br. ∴ Kardorff 1872 in Berlin, um die Unterdrückung der Katholiken zu empfehlen: „Man gebe der katholischen Kirche die Freiheit, und sie wird die Welt erobern."

---

2. Unerschütterlich.

Den Empfang Ihres kurzen Billets bestätigend, notire ich mit Vergnügen, verehrter Freund, Ihr Zeugnis, daß wir beiderseitig wissen, um was es sich in dem Kampf um die Schule eigentlich handelt. Sie stellen mir zugleich in Aussicht, daß Sie in Ihrem nächsten Schreiben unverzüglich beginnen werden, Ihren Standpunkt zu vertheidigen, und Sie geben dem Gedanken Ausdruck, daß Sie unerschütterlich sind und nicht zweifeln, meinen Beifall zu erringen.

Als Antipater, verehrtester Herr, von den Spartanern fünfzig Kinder als Geiseln begehrte, so boten sie ihm an deren statt hundert vornehme Männer an, ungleich anderen, welche das

Opfer umkehren. Die Spartaner hatten Recht. Denn die Erwachsenen besitzen schon eine bestimmte Eigenart, die, wenn gut, in der Regel, schwache Einzelstunden zuweilen abgerechnet, beharrlich der eingeschlagenen Richtung folgt, während eine schlecht gerichtete Persönlichkeit zwar unter dem Einfluß der angebornen besseren Anlage nicht selten dem Irrwahn entrissen wird, doch aber im Durchschnitt auch ihrerseits der eingewurzelten Gewohnheit treu bleibt. Darum: widerstreb' dem Beginne, zu spät wird die Heilung bereitet, wenn durch langen Verzug mächtig das Uebel schon ward! Es erklärt sich hieraus die Thatsache, daß wir Menschen finden, welche für die besten Gründe kein Verständnis mehr haben und von ihrem Standpunkt nicht lassen würden, selbst wenn Todte aus dem Grabe erständen. Es wiederholt sich da die Geschichte der Juden mit Lazarus. Statt dem Heiland zu glauben, der sich durch dieses Wunder, das sie nicht leugneten, als Gottes Sohn legitimirt hatte, suchten sie im Gegentheil den Wiederbelebten zu tödten, um nicht weiter durch den Anblick desselben in ihren Gedanken gestört zu werden. So sagte ein Ungläubiger in Straßburg, dem man das Buch über die Heilung des blinden Lasserre durch unsere liebe Frau von Lourdes zu lesen gab, er lehne diese Lectüre ab, weil er fürchte, die Sache möchte wahr sein, und — das würde ihn „beunruhigen"! So lehnte mir ein medicinischer Gelehrter des Atheismus jenseits der Leitha a priori die Bitte ab, die rein wissenschaftlichen Studien über die Heilungen von Lourdes, welche in den „Annales de N. D. de Lourdes" (Lourdes Imprimerie de la Grotte, L. Latapie, rue St. Pierre 8, H. — Pyr. France) während der letzten Jahre und auch schon früher veröffentlicht wurden, zu lesen; ich hatte ersucht, mit aller Strenge medicinischer Kritik diese „Etudes médicales" zu untersuchen und ein motivirtes Gutachten darüber abzufassen: — aber man will sich nicht „beunruhigen" lassen! So erklärte Professor Virchow, als ihm meine Schrift über Louise Lateau (Paderborn bei Schöningh 1874) zur Prüfung eingesandt wurde, auf dem Breslauer Congreß der Naturforscher und Aerzte 1874, hier liege ein großes Wunder vor, wenn wahr sei, was ich berichte. Aber er fügte bei, Wunder seien nicht möglich und deshalb werde hier ein Betrug gespielt! Als dann aber die liberalen, atheistischen Mediciner der Brüsseler Universität über Anordnung der Regierung den

Fall untersuchten und in ihrem „Rapport médical sur L. Lateau“ (Bruxelles chez Mucquardt 1878) erklärten, die Thatsachen seien wahr und wissenschaftlich unbegreiflich, da zog es Professor Virchow vor, zu — schweigen, obgleich ich ihn ersuchte, sein Wort nun einzulösen; er gab keine Antwort, obgleich doch schwerlich zu glauben ist, daß der Brief nicht an ihn gelangt sei.

Sehen wir denn, getreuer Freund, ob die Unerschütterlichkeit der Ueberzeugung, welche wir beiderseitig behaupten, bei Ihnen oder bei mir zuletzt bloß im Willen ruht oder aber durch Gründe der Vernunft gestützt wird.

---

3. Sittlich-religiös.

Sie schreiben mir, lieber Kamerad, daß Sie etwas zurückzunehmen haben, nämlich das Wort, daß ich den beiderseitigen Standpunkt klar gezeichnet habe. Sie fürchten, wie Sie sagen, ich möchte Sie mißverstanden haben, und fühlen sich daher zu der Erklärung gedrängt, daß ich Ihnen und Ihren Gesinnungsgenossen das Bekenntnis des rein Menschlichen nicht in dem Sinne beilegen dürfe, als wären Sie Christus- oder Gottesfeinde! Meine Abneigung gegen die Neuschule, bemerken Sie dann, würden Sie durch eine Thatsache, die offenkundig sei, leicht als grundlos erweisen können. Die Schule, sagen Sie, müsse auf meinem Standpunkt nämlich nicht bloß eine Lern-, sondern auch eine Erziehungsanstalt sein; und triumphirend fügen Sie bei, daß aber gerade dies Ihre eigene Ansicht, ja die Ueberzeugung aller Ihrer ∴ „Brüder“ in der Loge sei, weshalb eben diese auch dafür gewirkt hätten, daß man 1869 dem §. 1 des Volksschulgesetzes die Fassung gegeben habe: „Die Volksschule hat die Aufgabe, die Kinder sittlich-religiös zu erziehen.“ Ja, Sie gehen noch weiter und betheuern, daß Sie über Wunsch des Clerus ganz bereit sein würden, das Stichwort „sittlich-religiös“ umzuwandeln in „religiös-sittlich,“ weil Sie mit dem Apostel dafür halten, daß „der Gerechte aus dem Glauben lebe“ und die Wurzel, die Grundlage der Sittlichkeit nicht das Leere, sondern eine feste, bestimmte Ueberzeugung sein müsse. Und, um mich völlig zu vergewissern, daß Sie als ∴ „Bruder“ den wirklichen, echten Christusglauben zur Basis der Jugenderziehung nehmen

wollen, citiren Sie aus der berühmten Logenschrift „Mac-Benac“ (1817, 2. A. 1818) den Satz, daß alle ∴ „Brüder“ offen und laut bekennen müssen, „daß es außer dem großen Geheimnis der Erlösung durch Christus kein anderes gebe, daß alle sonstigen Geheimnisse, welche die Maurerei seit Christi Tagen zu besitzen vorgegeben habe, nur Einbildung, folglich Thorheit und Irrthum gewesen seien.“ Obendrein bemerken Sie, daß in den Hochgraden der Loge das Kreuz, das Zeichen der Erlösung, als ein heiliges Zeichen gelte und mit einer Rose geschmückt sei, so daß unzweifelhaft die Erziehung der christlichen Jugend auch in der Neuschule den Intentionen der Loge gemäß eine christliche sein müsse. Um so unbegreiflicher finden Sie es, daß man die ∴ „Brüder,“ diese eigentlichen Schöpfer und Väter der Neuschule, statt ihnen ihr Bemühen um Verbreitung der Bildung zu danken, vielmehr als Atheisten und Leugner der Unsterblichkeit verdächtige, eine Verdächtigung, die um so weniger zu entschuldigen sei, als ja die „Brüder“ wiederholt z. B. im Großorient von Frankreich 1849 und 1865 und seitens der deutschen Großlogen 1870 zu Hamburg die feierliche Erklärung abgaben: „Der Orden der Freimaurer hat zur Grundlage das Dasein Gottes und die Unsterblichkeit der Seele.“

Diese Ausführung begleiten Sie mit den Worten, daß Sinai und Golgotha auch ihr Panier seien, nur schauten Sie auf jene erhabenen Höhen nicht durch „gefärbte Brillengläser,“ sondern freien Blickes und im hellen Licht der Wissenschaft des neunzehnten Jahrhunderts, das in Gott und seinem Christus die Menschlichkeit zu ihrer Vollendung und Verklärung führe.

So lautet Ihr neues Manifest. Wollen Sie nun meine Antwort haben? Vielleicht bereuen Sie es schon, sich mit mir eingelassen zu haben. Aber nachdem Sie A gesagt, müssen Sie auch das B sich gefallen lassen. Und da Sie mir betheuern, meine offene Sprache habe Ihnen immer sehr gefallen, so rufe ich Ihnen das Wort des Dichters zu: Was geboren ist vom Weibe, Kugel ist es oder Kegel. Und die Anwendung, mein Freund, ist diese: Mancher ∴ „Bruder“ dient als Kegel, weil er für eine Kugel zu wenig abgerundet ist. Deshalb gestattet die Maurerei manchem „Bruder,“ daß er an Gott und Christus glaube, ja sie redet ihm nach Bedürfnis von der Verklärung des rein Menschlichen durch Christus und läßt auch ihre Lehrer zu

den Kindern in der Schule zur Abwechselung von dem himmlischen Vater und dem lieben Heiland sprechen. Man gestattet jenen gutmüthigen Brüdern der Untergrade, welche „Johannesbrüder“ oder wegen des blau eingefaßten Schurzfelles auch „blaue Brüder“ heißen, nicht selten aus guten Gründen ihre Meinung; ja man erhebt sie mitunter nominell zu den Hochgraden, schmückt sie mit den höchsten Insignien und nimmt die Miene an, daß man sie in Wahrheit als Hoch- und Großmeister betrachte. Aber: mundus vult decipi! Man macht derlei Mummerei und zeigt sich „tolerant“, wenn es gilt, Männer von Macht, Stellung und Einfluß, von Ansehen oder Tugend als Genossen ausgeben zu können: Da kann es ja nicht ausbleiben, daß viele denken, die Loge diene nur guten Zwecken! Und wenn gar gekrönte Häupter sich zu „Brüdern“ machen, so ruft man frohlockend: Sehet da, wir sind die besten Stützen des Thrones! In Wirklichkeit betrachtet die Loge solche Fürsten wie die „Drohnen im Bienenstock,“ als „Uneingeweihte“ (Taxil, die Drei-Punkte-Brüder, 2. Band, S. 379).

Ein edler Mann der Vergangenheit hat den „Barmherzigen“ in Prag ein großes Capital gestiftet und Jahresmessen für die Ruhe seiner Seele fundirt — ein Beweis, daß er im vollen Ernst christgläubig war; da er aber gleichwohl zum „Orden der Maurer“ gehörte, so ist ebenso klar, daß sein Name den ∴ „Brüdern“ als ein prächtiger Schild zur Verdeckung der dem „Orden“ wesenseigenen Freigeisterei willkommen war und man deshalb verständnisinnig die gläubige Gesinnung des werthvollen „Bruders“ respectirte. In der Noth frißt der Teufel Fliegen! So verschluckt auch die Maurerzunft mancherlei, was „Brüder“ denken, reden und thun, wenn ihren sonstigen Nöthen nur irgendwie gedient wird. So gestattet sie zahlreichen Gutmüthigen den Kirchengang und Anderes, wenn man sich nur z. B. ihres Geldes, ihrer Protection, ihrer Mitwirkung bei Wahlen, zur Schaffung einer öffentlichen Meinung und in allerlei sonstigen Beziehungen, mit Nutzen bedienen kann. Obendrein hat man ja in den meisten dieser „blauen Brüder“ ein Material, welches man durch Schlagworte, durch Vorträge und Preßerzeugnisse bestimmter Richtung so mundgerecht zubereiten kann, daß der Gottes- und Christusglaube auf die Dauer mit Elementen durchsetzt wird, welche von jenem Glauben nicht vielmehr

als den Namen bestehen lassen. Der Erdkreis wunderte sich, daß er arianisch sei, hieß es einmal im Alterthum; so ein „Blauer“ wundert sich da auch nicht selten, daß er mit den berufenen Vertretern des Christenthums schließlich nicht mehr verkehren kann, ohne auf Schritt und Tritt zu finden, daß die beiderseitigen Gedanken über Christus und Christenthum weit auseinandergehen!

Die Prager Brüder ließen vor einigen Wochen im Casino am Graben durch den ∴ Br. Rittershaus einen Vortrag über die Loge halten. „Draußen im Reich“ nennt man Herrn Rittershaus bekanntlich den poetischen Wiedehopf des Wupperthales. Was man dem Wiedehopf nachsagt, wissen Sie. Br. ∴ R. entwickelte den aufmerksamen Zuhörern, daß die Maurerei keineswegs gegen die Religion sei, daß sie vielmehr die wahre Religion, deren Inhalt Redner freilich nicht bestimmte, allgemein zu verbreiten suche. Das geehrte Publicum spendete nach Bericht der „Bohemia“ Beifall. Daß aber der „Poet“ das Aroma der Wahrheit duften ließ, wird kein Einsichtiger behaupten, und demgemäß bitte ich Sie, nicht überrascht zu sein, wenn ich Ihnen im nächsten Briefe darlege, daß die Neuschule, das Töchterlein der Loge, außer Stande ist, eine „sittlich-religiöse“ oder „religiös-sittliche“ Erziehung zu vermitteln, weil ihre eigentlichen Väter und Führer weder an Christus noch an Gott als den Schöpfer des Himmels und der Erde, ja vielfach nicht einmal an die Unsterblichkeit glauben, sondern das armselige Menschenwesen als ihren Gott und Herrn, den Cultus der Humanität, der reinen Menschlichkeit, den Naturalismus, als ihre Religion betrachten, die sie zur Täuschung der „Profanen“, der Uneingeweihten, Gutmüthigen, Dummen als Offenbarung und Christenthum bezeichnen.

---

4. Die Neuschule ohne Christus.

1. „Per aspera ad astra“, rufen Sie mir in Ihrem Antwortschreiben zu, indem Sie erklären, die Härte und Rauheit meiner Behauptungen hinnehmen zu wollen, weil Sie überzeugt seien, daß ich keine Beweise dafür erbringen könne, und so fordern Sie mich denn auf, den Beweis anzutreten, weil das Mißlingen mich zu dem Licht Ihres Sternenhimmels erheben werde.‘

Nun, ich glaube fast, mein alter, lieber Compagnon, daß Sie bloß ein „Blauer“ sind, der nicht „hinter die Coulissen“ schaute; denn daß Sie ein ganz eingeweihter, ein „heiliger Ritter“ (Ritter qados) wären, der ein Gaukelspiel mit mir treiben wollte, trau' ich Ihrem blauen, lieben Auge doch nicht zu. Also hören Sie! Daß die Neuschule ein Kind der Loge ist, haben Sie selbst zugestanden. Die zahlreichen Druckstimmen der „Brüder“ beweisen es ja auch ohnehin. Wo ist auch nur eine Zeitung in Oesterreich-Ungarn, Deutschland oder anderswo, die von Juden, Pseudo-Liberalen und anderen Gönnern und Freunden der Loge geschrieben wird und nicht mit aller Kraft für die Neuschule eintritt? Nicht-katholische Blätter, welche wegen politischer Gründe sich Zwang anthun, kommen hier natürlich nicht in Anbetracht; sie gleichen dem Juden, der „aus Politik“ wie Börne und Heine den Waffenrock des Feindes anzieht (S. Grätz, Gesch. der Juden 11, 368) und sich taufen läßt, oder den „Brüdern,“ ∴ welche zu des Kaisers Namenstag sogar in Galla zur Kirche geh'n! Wenn Sie uns Katholiken nicht bestreiten können, daß wir wissen, was Christus ist, so haben Sie zugleich in der Thatsache, daß kein katholisches Blatt, welcher politischen Richtung es auch huldigen mag, der Neuschule Beifall gibt, eine weitere Instanz für die Wahrheit Ihrer Mittheilung, daß die Loge, deren Mitglieder durch wiederholte Decrete des päpstlichen Stuhles von der Kirche ausgeschlossen wurden, die Geburtsstätte der Neuschule ist. Denn gleich zwei feindlichen Heerlagern stehen sich in unserer Frage die katholische und die gesammte liberale, der Loge dienende Presse gegenüber, so daß nicht zweifelhaft sein kann, daß die Loge die Mutter der Neuschule ist. Bedarf es da noch weiterer Zeugnisse von Autoren, die sich öffentlich nicht bloß durch ihre Principien, sondern auch mit Namen als Maurer erklären? Für Sie und mich jedenfalls nicht. Für Andere mögen Sie die zahlreichen Specialschriften der „Brüder“ excerpiren. Ich nenne ihnen die „Allgemeine österreichische Freimaurerzeitung“ des Br. ∴ Dr. Beigel; ferner den „Zirkel“, Manuscript für Brüder, Organ der Loge und des Br. ∴ Vereins Humanitas in Wien; die „Sphinx„, freim. Taschenbuch von Br. ∴ Dr. Beseßny, Wien; den „Orient“, freim. Blätter, Pest; die „Freimaurerzeitung“ von Br. ∴ Dr. Henne-am-Rhyn u. s. w.

2. Hochbedeutsam ist das Circular der freimaurerischen Oberbehörden an die „Brüder“ Italiens vom Jahre 1886 (Leo

Taxil, die Drei-Punkte-Brüder, Paderborn, Bonifacius-Druckerei 1887, 2. Bd., S. 386 ff.) „Wir wenden uns an die Loge der Brüder", heißt es hier, „bezüglich eines Gegenstandes, der für den Triumph der Wahrheit gegenüber den abenteuerlichen Ausgeburten der Theokratien und übernatürlichen Religionen, besonders der zähesten unter ihnen, der katholischen, von höchster Wichtigkeit ist.

„Was bereits geschehen ist, verdient zwar alles Lob. Die Unterdrückung der religiösen Orden, die Einziehung der Kirchengüter, die Zerstörung der weltlichen Herrschaft des Papstes sind drei große Thaten, die granitenen Grundlagen der freimaurerischen Bewegung in Italien. Alles Lob verdienen auch die Anstrengungen welche in der Presse und in der Schule gemacht werden.

„Aber das genügt nicht. Die Regierung kann beim besten Willen, die Propaganda der naturalistischen Theorien zu unterstützen, nicht alles thun. Sie muß den Vorurtheilen des Volkes und der Eifersucht der Cabinete Rechnung tragen. Die Rücksichten indeß, welche freimaurerische Staatsmänner binden, hindern nicht die private Action der Brr. Maurer.

„Es gilt also, aus der Vergangenheit Nutzen zu ziehen und einen gemeinsamen Operationsplan festzustellen.

„Vor allem muß man dem Volke die Idee beibringen, daß die Freimaurerei keine politischen Zwecke verfolge" (welche Lüge!), „daß sie nur arbeite, um den Menschen die Freiheit zu geben, ihnen die Bande zu lösen, mit welchen sie die Religion durch Dogmen und Vorschriften knebelt" (Aha!)

„An zweiter Stelle ist es von Wichtigkeit, glauben zu machen, die Freimaurerei bekämpfe nicht die Katholiken, sondern nur die Clericalen. Deshalb muß fest darauf los behauptet werden, die Religion genieße eine wirkliche Freiheit." („Neues Wiener Tagblatt" lieferte eben zum 8. Mai einen Prachtartikel nach dieser Anweisung.)

„Die tägliche Sorge aber der Brr. ∴ Maurer muß die Erziehung und der Unterricht in der Schule sein. Sie müssen darüber wachen, daß abgesehen von Ausnahmsfällen, kein Anstellungspatent solchen Katholiken ertheilt werde, bei denen vermuthlich noch ein Rest von religiöser Gesinnung vorhanden ist." (So wurde an der Prager Universität einem strebsamen katholischen Laien eine bestimmte Professur unter der Bedingung zugesagt, daß er der Loge beitrete; zugleich wurde ihm bedeutet, daß er als Mitglied der Loge nominell katholisch sein

dürfe, doch nicht wirklich. Der junge Mann, weil hinreichend in den Gründen des Glauben unterrichtet, verzichtete auf die Professur.) „Die Gemeindeverwalter müssen Sorge tragen, keine Lehrer mit katholischen Ideen zuzulassen. Communalschulen, Asyle, Gymnasien, Lyceen, technische Schulen sollen, je nach Umständen, entweder indifferenten oder katholikenfeindlichen Charakter haben; es muß dort den naturalistischen, von jedem religiösen Vorurtheil freien Theorien und Sitten Eingang verschafft werden. Die höheren Schulen sind schon größtentheils in den Händen der Brüder und ihrer Affiliirten; aber es fehlt der energische Kampf und es ist Zeit, offen dazu überzugehen.

„Um sich des Volksunterrichtes zu bemächtigen, gibt es gesetzliche Mittel (wie die Uebergabe der Schulen von der Gemeindeaufsicht an den Staat, da die Gemeinde manchmal noch religiös ist) und Mittel der Ueberredung (man locke religiös gesinnte Lehrer in liberale Schulvereine oder mache sie unpopulär, erhebe bei den Familien die humanitäre Erziehung und suche alles grell auszumalen, was zur Unehre der Clericalen dient).

„Um aber auf dem Felde des Unterrichtes erkleckliche Resultate zu erzielen, ist es unbedingt nothwendig, dem Clerus Stillschweigen aufzulegen, gesetzlich durch Absetzung oder Pensionirung seitens der Regierung, privatim durch Verleumdung der Priester als Betrüger und Heuchler. Dem niederen Clerus muß man einreden, die Regierung habe die Absicht, seine Besoldung aufzubessern und ihn von der Autorität der Bischöfe und des Papstes zu befreien" (— was aber der Clerus gar nicht begehrt). „Dem Volk bringt man die Meinung bei, daß die Wahl des Pfarrers sein gutes Recht sei. Auf diese Art wird man die katholische Hierarchie lahm legen, der Laisirung der Religion und einer Gesetzgebung den Weg bahnen, durch welche die Geistlichen zu bloßen Functionären des Staates erniedrigt würden.

„Diese Ideen des Heiles (!) werden am zweckmäßigsten verbreitet durch die Presse" (das „Wiener-Vaterland" publicirte kürzlich sensationelle Artikel über die „Brüder" und im Namensregister fehlten die Vertreter der Wiener Presse nicht; die gesammte liberale Presse schreibt ja bekanntlich im Geiste und Dienste der Loge. Selbst Linzer Lehrer der Volksschule wurden in diesem Register genannt, ohne daß ein Staatsanwalt sie deshalb ver-

nahm; ja kühn erklärten diese Jugendbildner selbst, daß sie dem Geiste nach Freimaurer seien), „durch Vereine, Arbeitervereine, Gesellschaften zu gegenseitiger Unterstützung, öffentliche Vorträge, die Logen und ihre Affiliirten. Der Tag ist nicht mehr fern, an welchem die Natur auf den Ruinen der Religionen die Hymne der Erlösung singen wird!“ Ja, man wird auf kurze Zeit diese Hymne singen, ohne Zweifel! Denn aus den heiligen Schriften wissen wir, daß die letzte große Welterschütterung durch die widergöttlichen Mächte die Zeit des „Antichrist“, des „Menschen der Sünde“ ist, wie ihn der Apostel nennt; es ist jener, den Juda als Messias begrüßen wird, dessen Sturz aber endlich die Decke von den Augen der Kinder Jakobs wegnimmt, daß sie kommen und anbeten denjenigen, der ihnen bis heute ein Aergernis ist, den „Brüdern“ aber, die Israel dirigirt, eine Thorheit. Es wird geschehen, ja, es wird sein, daß eine letzte blutige Prüfung durch den „Sohn des Verderbens“ über uns kommt, und die Garde dieses Endfeindes ist die Schaar der „Brüder“ mit Juda. Wir leben in der Erwartung dieses Titanen; jede Generation kann von nun ab gefaßt sein, daß sie ihre Tage nicht schließt, ohne den gewaltigsten Kampf, der jemals zwischen Christ und Widerchrist geführt worden ist, mit erlebt zu haben. Nous sommes dans l'attente, das ist die Ueberzeugung aller, welche dieser Frage ein ernstliches Studium widmeten. Der nähere Zeitpunkt ist uns unbekannt, aber er ist nicht fern. Die Armee, welche sich dem Riesenfeind zur Verfügung stellt, ist in der Loge bereits formirt, geschult, aller Orten zubereitet; sie wächst alltäglich und wird mit Dämonengebrüll die Siege feiern, welche ihnen eine kurze Alleinherrschaft verschaffen werden. Aber wir fürchten uns nicht. Christus hat die Welt besiegt, und wir werden siegen durch Ihn; unsere Väter haben ihr Blut für den Glauben vergossen, wir sind also die Kinder von Martyrern und werden in Gottes Kraft gleich den Vätern als Helden zu sterben wissen!

3. Indem wir aber mit Zuversicht auf die Zukunft blicken, haben wir die Pflichten der Gegenwart nicht zu vergessen. Deshalb kämpfen wir mit dem Schwert des Gedankens, durch das Wort der Wahrheit für das Recht der katholischen Schule. Sie ist, wie wir aus dem Bemühen der christusfeindlichen Brüder unschwer erkennen, der Mittelpunkt des Mittelpunktes all' unserer Sorgen und Arbeit.

Sie bedarf umsomehr unserer ganzen Aufmerksamkeit, wenn wir erwägen, daß diese zarten Pflanzen, welche wir heute zu bilden haben, bereits berufen sein können, in jenem letzten Gigantenkampf, dessen ich vorhin erwähnte, erprobt und bewährt zu werden. Wir sagen nicht: après nous le déluge, was kümmert uns die Noth der Späteren? Nein, wir haben jeder an seinem Platz, jeder nach seinen Kräften, jeder entsprechend dem Antrieb des Geistes das Mögliche zu thun, um das Werk des Welterlösers, dessen Predigt für alle Völker uns übertragen wurde, als einen Schatz von unendlichem Werth, als eine Perle, die kein Reichthum ersetzen kann, in Ehren zu halten, zu hüten, gegen Arglist und Bosheit in Schutz zu nehmen.

Die Schule ist es, nach der die Loge ihre Hände ausstreckt. Begehren Sie weitere Belege, so nehmen Sie die treffliche Schrift von Pachtler zur Hand: „Der Götze der Humanität oder das Positive der Freimaurerei“, Herder, Freiburg 1875. Die „Bauhütte“ spricht (1874, S. 58) mit Behagen von dem „unendlichen Segen für die die heranwachsende Jugend, wenn die Lehrer an höheren und Elementarschulen, ja wenn selbst die Schulräthe Freimaurer sind.“ Br. .·. Buddingh gesteht, daß er als Lehrer nie unterließ, den Schülern den echt freimaurerischen Geist in den Schriften Goethes, Schillers und Lessings zu erklären. Daß Goethe Maurer war, ist bekannt; lesen Sie über seinen Geist die bedeutende Arbeit Baumgartners (2 Bände, Herder 1886). Ueber Lessing haben wir eine gründliche Studie von Haffner (Köln 1878), dem jetzigen Bischof von Mainz. Daß Gleim, Herder, Wieland, Blumauer, J. Paul Richter zu den „Brüdern“ gehörten, ist notorisch. Victor Hugo und Louis Blanc wurden von den „Brüdern“ als die zwei „größten Heiligen“ des 19. Jahrhunderts gefeiert (Taxil 2, 546). Die Historiker Herren, Knigge, Dalberg, Claudius, die Philosophen J. G. Fichte, K. Chr. Fr. Krause, ferner Reinhold und Börne, Lavater und der „Andachtsstunden“ — Zschokke waren Maurer. Die moderne Schulbücherei besitzt also ein großes Material, um mit „Gedankenblitzen“ und „Formvollendung“ ihren Zwecken zu dienen; und begreiflicher Weise merken es ihre Leiter uns böse an, daß wir diese Leistungen der „Aufklärung“ nur mit Auswahl und Kritik gebraucht wissen wollen, damit der junge Mensch, die natürlichen Kräfte übend, sein Christenkleinod nicht verliere. Die „Freimaurerzeitung“ von 1873 bezeichnet als den Beruf des

Lehrers „die Erziehung des Menschen zum Menschen", nicht zum Christen!*) Bekannt ist die Mahnung der Londoner Maurer an die belgischen „Brüder", „den freien Unterricht zu organisiren und Anstalten zu eröffnen, in welchen die Kinder rationalistischen Unterricht empfangen würden" (Pachtl. l. c.). Schon 1840 sprach Br. ∴ Defresne in Brüssel die Forderung aus, daß die Brüder mit allen Kräften beitragen müßten zur Gründung freimaurerischer Schulen für Arbeiter, von freien Universitäten für den höheren Unterricht. „Den Clerus" sagte Br. ∴ Eugen Sue, „bekämpft man am besten, wenn man seinem Einfluß und Unterricht die heranwachsende Jugend entzieht." Im December 1864 bildete sich in Brüssel die Liga zur Ausbreitung des maurerischen Unterrichts, eine Gesellschaft, der so mancher, angeblich bloß „nationale Schulverein" hüben und drüben nachgebildet wurde! Seit 1866 steht der „Großorient" in Frankreich an der Spitze eines Vereines zur Ausbreitung und Hebung des maurerischen Elementar-Unterrichtes. „Das ist kein Verein für Unterrichtszwecke", sagte Bischof Dupanloup, „sondern eine Verbindung gegen die Religion, Unterricht ist die Maske, Gottlosigkeit und Antichristenthum ist der Endzweck." Als Br. ∴ Duruy, der jetzt unter Applaus der liberalen Presse aller Länder seine tendentiöse Römergeschichte verbreitet, Unterrichtsminister war, schrieb ihm der gottlose „Siècle" am 20. November 1867, daß er schleunigst im Interesse der weiblichen Erziehung eine höhere Normalschule für „Professorinnen" zu gründen habe; denn, um den „Feind des Fortschrittes" zu schlagen, müsse man die Frauen belehren, damit diese hernach ihre Töchter zu „Freidenkerinnen" heranziehen könnten!

4. Doch es hieße Eulen nach Athen tragen, wollte man noch Zeugen häufen, daß die Neuschule das Kind der Loge ist. Noch kürzlich meldete die katholische Wiener Pädagogische Zeitschrift, daß eine zahlreiche Versammlung von Lehrern die Erklärung abgab, von ganzem Herzen den Ideen der Loge ergeben zu sein. Daß diese Schule eine Schule ohne Christus ist, erhellt nicht minder aus dem, was ich schon sagte. Wenn in einem Lande der christliche Name noch nicht verpönt ist, so tolerirt die Neuschule zwar noch etliche magere Stunden für den Katechismus; auch spricht

*) Die Zeitschrift des oberösterreichischen Lehrervereines schrieb vor einigen Jahren: „Die Neuschule hat die Aufgabe, aus Christen Menschen zu machen"; genau befolgt!

Sie bedarf umsomehr unserer ganzen Aufmerksamkeit, wenn wir erwägen, daß diese zarten Pflanzen, welche wir heute zu bilden haben, bereits berufen sein können, in jenem letzten Gigantenkampf, dessen ich vorhin erwähnte, erprobt und bewährt zu werden. Wir sagen nicht: après nous le déluge, was kümmert uns die Noth der Späteren? Nein, wir haben jeder an seinem Platz, jeder nach seinen Kräften, jeder entsprechend dem Antrieb des Geistes das Mögliche zu thun, um das Werk des Welterlösers, dessen Predigt für alle Völker uns übertragen wurde, als einen Schatz von unendlichem Werth, als eine Perle, die kein Reichthum ersetzen kann, in Ehren zu halten, zu hüten, gegen Arglist und Bosheit in Schutz zu nehmen.

Die Schule ist es, nach der die Loge ihre Hände ausstreckt. Begehren Sie weitere Belege, so nehmen Sie die treffliche Schrift von Pachtler zur Hand: „Der Götze der Humanität oder das Positive der Freimaurerei", Herder, Freiburg 1875. Die „Bauhütte" spricht (1874, S. 58) mit Behagen von dem „unendlichen Segen für die die heranwachsende Jugend, wenn die Lehrer an höheren und Elementarschulen, ja wenn selbst die Schulräthe Freimaurer sind." Br. ∴ Buddingh gesteht, daß er als Lehrer nie unterließ, den Schülern den echt freimaurerischen Geist in den Schriften Goethes, Schillers und Lessings zu erklären. Daß Goethe Maurer war, ist bekannt; lesen Sie über seinen Geist die bedeutende Arbeit Baumgartners (2 Bände, Herder 1886). Ueber Lessing haben wir eine gründliche Studie von Haffner (Köln 1878), dem jetzigen Bischof von Mainz. Daß Gleim, Herder, Wieland, Blumauer, J. Paul Richter zu den „Brüdern" gehörten, ist notorisch. Victor Hugo und Louis Blanc wurden von den „Brüdern" als die zwei „größten Heiligen" des 19. Jahrhunderts gefeiert (Taxil 2, 546). Die Historiker Herren, Knigge, Dalberg, Claudius, die Philosophen J. G. Fichte, K. Chr. Fr. Krause, ferner Reinhold und Börne, Lavater und der „Andachtsstunden" — Zschokke waren Maurer. Die moderne Schulbücherei besitzt also ein großes Material, um mit „Gedankenblitzen" und „Formvollendung" ihren Zwecken zu dienen; und begreiflicher Weise merken es ihre Leiter uns böse an, daß wir diese Leistungen der „Aufklärung" nur mit Auswahl und Kritik gebraucht wissen wollen, damit der junge Mensch, die natürlichen Kräfte übend, sein Christenkleinod nicht verliere. Die „Freimaurerzeitung" von 1873 bezeichnet als den Beruf des

Lehrers „die Erziehung des Menschen zum Menschen", nicht zum Christen!*) Bekannt ist die Mahnung der Londoner Maurer an die belgischen „Brüder", „den freien Unterricht zu organisiren und Anstalten zu eröffnen, in welchen die Kinder rationalistischen Unterricht empfangen würden" (Pachtl. l. c.). Schon 1840 sprach Br. ∴ Defresne in Brüssel die Forderung aus, daß die Brüder mit allen Kräften beitragen müßten zur Gründung freimaurerischer Schulen für Arbeiter, von freien Universitäten für den höheren Unterricht. „Den Clerus" sagte Br. ∴ Eugen Sue, „bekämpft man am besten, wenn man seinem Einfluß und Unterricht die heranwachsende Jugend entzieht." Im December 1864 bildete sich in Brüssel die Liga zur Ausbreitung des maurerischen Unterrichts, eine Gesellschaft, der so mancher, angeblich bloß „nationale Schulverein" hüben und drüben nachgebildet wurde! Seit 1866 steht der „Großorient" in Frankreich an der Spitze eines Vereines zur Ausbreitung und Hebung des maurerischen Elementar-Unterrichtes. „Das ist kein Verein für Unterrichtszwecke", sagte Bischof Dupanloup, „sondern eine Verbindung gegen die Religion, Unterricht ist die Maske, Gottlosigkeit und Antichristenthum ist der Endzweck." Als Br. ∴ Duruy, der jetzt unter Applaus der liberalen Presse aller Länder seine tendentiöse Römergeschichte verbreitet, Unterrichtsminister war, schrieb ihm der gottlose „Siècle" am 20. November 1867, daß er schleunigst im Interesse der weiblichen Erziehung eine höhere Normalschule für „Professorinnen" zu gründen habe; denn, um den „Feind des Fortschrittes" zu schlagen, müsse man die Frauen belehren, damit diese hernach ihre Töchter zu „Freidenkerinnen" heranziehen könnten!

4. Doch es hieße Eulen nach Athen tragen, wollte man noch Zeugen häufen, daß die Neuschule das Kind der Loge ist. Noch kürzlich meldete die katholische Wiener Pädagogische Zeitschrift, daß eine zahlreiche Versammlung von Lehrern die Erklärung abgab, von ganzem Herzen den Ideen der Loge ergeben zu sein. Daß diese Schule eine Schule ohne Christus ist, erhellt nicht minder aus dem, was ich schon sagte. Wenn in einem Lande der christliche Name noch nicht verpönt ist, so tolerirt die Neuschule zwar noch etliche magere Stunden für den Katechismus; auch spricht

*) Die Zeitschrift des oberösterreichischen Lehrervereines schrieb vor einigen Jahren: „Die Neuschule hat die Aufgabe, aus Christen Menschen zu machen"; genau befolgt!

die Presse noch von den Ehren der katholischen Kirche, wie ein „Neues Wiener Tagblatt“ am 8. Mai d. J. findet, daß die katholische Kirche durchaus nicht verfolgt werde, im Gegentheil aller Anerkennung sich erfreue, da ja der „Umgang zu Frohnleichnam“ gar glänzend sei: nur die „Clerikalen“, meint das „edle Blatt“, seien unersättlich und sprächen von Gefahren seitens der Maurerei! O, wir kennen euch, ihr „Brüder!“ Man muß nothgedrungen einige Stunden für den Katechismus zur Zeit noch concediren und man krümmt sich, weil die Anhäufung sonstigen Lehrstoffes ja dazu ausreicht, mit einer à la Dittes gedrillten Lehrerwelt durch tausenderlei Bemerkungen die christliche Wahrheit zu entstellen, zu verdunkeln, lächerlich zu machen. Oder meinen Sie, daß die Lehrerbildungsanstalt in Wien christlich gesinnte Lehrer zu bilden geeignet wäre? Dr. Dittes, ihr langjähriger Director, übernahm die Anstalt mit der Aeußerung, daß kein Geistlicher seinen Fuß in dieses Haus setzen dürfe. Und wenn er dann von dieser Forderung abging, so war es, weil er begriff, daß man zur Zeit die schwierigere Aufgabe habe, das Christenthum auch an der Seite des Geistlichen zu bekämpfen. Gewiß thun wir dem Manne kein Unrecht. Denn sein „Grundriß der Erziehungslehre“ leugnet die Fundamentalartikel des Christenthums durch den Ausspruch: „Welches die letzte Bestimmung des Menschen sei, wissen wir nicht, ist auch für die Erziehung des M e n s c h e n (!) nicht maßgebend!“ Das „Pädagogium“, die von ihm redigirte Zeitschrift für Erziehung und Unterricht, preist (1884, 6, 370) Japan als ein Land, wo es keinen Religionsunterricht, keine Theologie, kein Priester-Regiment gebe, und hofft, daß auch die europäischen Staaten mit der Zeit lernen möchten, was ihnen zum Frieden dient!

Im Geiste dieses Dittes schreibt auch dessen Amtsnachfolger Dr. Hanak, indem er erklärt, „das Uebernatürliche auf das Natürliche angewendet erzeuge den Aberglauben!“ Das wäre zum Lachen ob der Bornirtheit, wenn nicht die Blasphemie den tiefsten Schmerz erwecken müßte. Christus also, der Sohn des lebendigen Gottes und Menschensohn, das Centralwunder der Uebernatur in seiner Person, in seiner Lehre, in seinen Werken — müßte, wenn für uns armselige Menschen als Führer, Vorbild und Retter gewählt, zum Aberglauben führen! Christi Gesetz, seine Worte, ganz Uebernatur, müßten, wenn wir sie auf unser Leben anwenden, als

Norm und Richtschnur unseres Denkens, Wollens und Handelns betrachten, abergläubische Menschen erzeugen! O Wien, wie tief bist Du gefallen, daß du die Lehrer deiner Kinder durch Männer bereiten läßt, welche Christum nicht als den Weg der Wahrheit und des Lebens, sondern als den Weg zum Aberglauben, zum Aberwitz, zur Thorheit betrachten! Im Geiste von Dittes und Hanak schreiben in Oesterreich noch achtzehn andere Schul- und Erziehungsblätter; ihr Standpunkt ist der christusfeindliche Logengeist des Liberalismus. Verständnisvoll hat man in Oesterreich seitens der ungläubigen Welt copirt, was draußen die „Brüder" lehrten. Die Affen, die Nachbeter, die unselbstständigen Denker sind nicht die Gläubigen, sondern die Apostaten! Man conformirt sich ausländischem Wahnsinn und nennt das Fortschritt, während Finsterling heißt und roh, wer als Fremdling hereinkommt, um der Wahrheit zu dienen. Lese man die Brüderschriften der Nachbarschaft! „Latomia" erklärte „das kirchliche Christenthum als gänzlich verbannt aus dem Gebiete der Vernunft und untilgbare Feindschaft zwischen Vernunft und Kirchenlehre" (Pachtler 217). Ganz dem entsprechend äußerte der Wiener Oberschullehrer Huber zu Mistelbach: „Der Lehrer lehrt die Anfänge der Wissenschaft, der Geistliche mittelalterliche Scholastik; der Lehrer lehrt den Kampf ums Dasein, der Priester lehrt die Freuden des Himmels: eine unüberbrückbare Kluft liegt zwischen den Anschauungen dieser zwei menschenerzieherischen Factoren. Wir können nicht zurück, wir müssen die Wissenschaft lehren, wie sie die Cultur gibt!" (Hager, conf. Schule, S. 5.) Im Jahre 1876 lehnte der Lehrertag in Reichenberg in dem Antrag auf „christliche Moral" das Wort „christlich" ab. (Prager „Politik", 1. März 1888.) Derlei Kundgebungen gibt es eine große Zahl. Sie athmen denselben Geist der Feindschaft gegen das Christenthum, welchen die Loge als ihr Lebenselement betrachtet. Die Lästerungen des Großmeisters Prof. Bluntschli in der Berliner „Gegenwart" (1872, 10. August) unterscheiden sich davon nur durch die Frevelhaftigkeit des Tones, indem sie „den göttlichen Geist in dem sichtbaren Leibe der Natur" finden, die „Erbsünde" für eine „lächerliche Einbildung" halten und uns vorwerfen, daß wir „den Einen Gott in 3 Personen zerlegten, Ihm auch wohl eine Göttin als Gattin und Mutter antrauten und den Teufel als Gegengott der Finsternis ansetzten!" Mit ähnlicher Offenheit und Derbheit

bezeichnete Br. ∴ Quinet den Geist der Loge durch den Ausspruch: „Es handelt sich nicht um Widerlegung, sondern um Ausrottung des Papismus; nicht um Ausrottung allein, sondern um Entehrung; nicht nur um Entehrung, sondern, wie ein altdeutsches Gesetz gegen den Ehebruch bestimmte, darum, den Papismus im Schmutz zu ersäufen" (Pachtl. 397). Br ∴ Goffin war entrüstet, daß man das Freidenkerthum als ein Staatsverbrechen ansehe und einen Proffessor tadle, der seine Meinung gegen die Gottheit Christi abgab; er verlangte als Mittel gegen das Christenthum den unentgeltlichen und obligatorischen Unterricht ohne Priester und fragte im Hinblick auf Voltaires Stichwort gegen das Christenthum, ob man denn gewillt sei, den „Infamen" über sich herrschen zu lassen oder zu vernichten. Entsprechend diesen Ideen war es, daß man die Crucifixe und Heiligenbilder aus den Schulen entfernte, religiöse Uebungen unterdrückte, den christlichen Gebeten und Schulbüchern ein Gepräge gab, daß auch Juden sie billigen konnten, und selbst Juden als Lehrer katholischer Kinder aufstellte.

Die Neuschule, werther Freund, ist daher ohne Zweifel dafür angelegt, das Christenthum zu bekämpfen; und wenn dies zur Zeit da und dort noch mehr oder weniger verhüllt geschieht, so sind doch die vorgelegten Thatsachen und Kundgebungen ebenso zwingende Beweise für das Endziel dieser Schule als vollgiltige Motive zum Widerstand gegen sie.

---

3. Die Neuschule ohne Gott.

Sie gestehen, verehrter Herr und Freund, daß die Schöpfer der Neuschule dem positiven Christusglauben allerdings nicht gewogen sind, aber Sie sind der Ansicht, daß die Gottesidee und Unsterblichkeit, welche man doch gelten lasse, allen Menschenfreunden als gemeinsame Basis der Erziehung gelten könne.

Ich will heute nicht darüber reden, daß die Gottesidee außerhalb der katholischen Kirche allüberall durch verschiedene Irrthümer getrübt wird; aber ich muß Ihnen zum Bewußtsein bringen, daß der Logengott, für welchen man die Neuschule bestimmt hat, kein außer- und überweltlicher, rein geistiger, persönlicher Gott ist. Br. ∴ von Trentowski in Freiburg erklärte 1865

(Pachtler 238 ff.), „die Freimaurerei bete Gott an und bekenne die Religion, jedoch thue sie dies in ihrem humanistischen, rein und allgemein menschlichen Geist; sie verehre Gott, lasse aber den Begriff von Gott jedem frei, möge er Christ oder Jude, Heide oder Deist, Pantheist oder Atheist sein; auf diese Weise sei die Maurerei das Heiligthum der gesammten Menschheit, das Heiligthum der wahren Religion, der Religion aller Religionen"! Zu Paris sprach Br. ∴ Pelleton: „Wer von Ihnen kann mir die Erklärung des Wortes Gott geben? Wir haben über Gott die verschiedensten Ideen und Formeln. Wenn der Gott eines jeden von uns photographirt werden könnte, so würden wir uns gegenseitig nicht mehr erkennen und würden glauben, daß wir zu verschiedenen Rassen gehören" (ib.). In Rücksicht auf die „Profanen" und Frauen wurde dann, als Pelleton ausgeredet, beschlossen, Gott noch als Maske beizubehalten (ib.). Die Gottesidee ist also dem Bunde sehr gleichgiltig, ja ein verächtlich' Ding, das jeder behandelt, wie er will. Wie könnte man darauf die Moral, die Erziehung bauen? Ein Dr. juris Stern äußerte mir kürzlich, daß er ein System der Ethik verlange, worin nichts, gar nichts vorausgesetzt werde. Wir sehen, er braucht nur zu den „Brüdern" zu zu gehen, wo selbst der Gott des Atheisten noch als Gott durchgeht; da wird nichts, gar nichts supponirt, da kann, wer es mag, seine Ethik bauen auf nichts. Als Gott gilt da, was man will; so hat man nach Wunsch auch den lieben eigenen Willen als Basis der Ethik.

Das Chamäleon, welches die Väter der Neuschule aus Gott machen, ist nicht fähig, zu existiren. Es ist ein Wesen, das niemand ernst nehmen kann. Denn ein Wesen, das in sich widersprechende Merkmale bietet, ist unmöglich. Die Materie, welche der Thor für durch sich selbst seiend erklärt und als seinen Gott hinstellt, und das rein geistige persönliche Wesen, welches wir Christen als Gott anbeten, sind Gegensätze wie Nein und Ja! Und so auch ist es mit dem Gott des Christen gegenüber dem Gott des Deisten, der stumm und thatenlos seinem Werk, der Schöpfung, zuschaut, wie dem Gott des Heiden, der mit dem Geschöpf identisch ist, und des Pantheisten, der das All der geschöpflichen Welt vergöttlicht, und nicht minder des Juden, der, die geheimnisvolle dreifache Seinsweise des Einen Wesens negirend, wieder nach eigenem Belieben die Gottheit bestimmt. Wer alle diese Gegen-

säße zur Gottesidee vereinigen will, muß dem wirklichen Gottesgedanken den Abschied geben und mit der Narrheit bekennen: es ist kein Gott! So begreift man, daß die „Freimaurerzeitung“ (von 1875—1883 von dem bekannten Br. ∴ Dr. Henne=am=Rhyn redigirt) am 21. März 1874 erklären konnte: Atheisten, welche die Ursache der Natur in ihr selbst, statt außer ihr suchen, könnten die würdigsten Maurer, die ehrenwerthesten Menschen sein! So begreift sich, daß dieselbe Zeitung 1873 am 26. April mit Wohlgefallen berichten konnte, daß ein Candidat bei seiner Aufnahme in die Loge zu allgemeiner Befriedigung bekannte, von der Gottheit keinerlei Vorstellung zu haben. So begreift man, wie Br. ∴ K. von Gagern 1866 zu erklären vermochte: „Wir Maurer müssen uns nicht bloß über die verschiedenen Religionen stellen, sondern auch über jeden Glauben an einen Gott, wie derselbe auch heißen möge.“ Die „Freimaurerzeitung“ l. c. bemerkte daraufhin, daß die Atheisten die glückbringenden Titanen seien, welche der Menschheit zurufen: „nur die Thoren reden und träumen noch von einem Gott und von der Unsterblichkeit“, und sie beglückwünschte Herrn von Gagern, daß er die Maurer von jedem Dogma und Kirchengesetz frei machen wolle (Pachtler 246).

Die Loge anerkennt also den Schöpfer des Himmels und der Erde nicht als Gott. Wenn uns aber Br. ∴ Bluntschli vorwarf, daß wir den Satan als einen „Gegengott der Finsternis“ ansetzten, so belehrt uns Taxil, daß es die Loge der Hochgrade ist, welche, den „Blauen“ ein tief' Geheimnis, in Wahrheit direct und ausdrücklich den Teufel als ihren Gott und Herrn, als den Gott nicht der Finsternis, sondern des Lichtes, als den Weltenbaumeister und Allheiligen anbetet, die Tiara des Papstes und die Krone der Fürsten mit Füßen tritt und den Krieg gegen Gott als die Pflicht des Menschen erklärte — eine Blasphemie, welche Proudhon sofort zum „Ritter qadoš“ erhob und die Brüder bestimmte, am Sonnenwende=Feste die Heiligkeit Proudhons zu feiern (Taxil 2, 280—317).

Selbstverständlich, daß man den Untergraden eine directe Anbetung Lucifers nicht zu proponiren wagt. Viele dieser Classe sind zu bornirt, um sich über die Vulgäridee des Freimaurerthums, daß Gott und Engel und Teufel allzumal nur Namen und Gedankendinge seien, erheben zu können. So macht man denn

für das Gros der Maurer und Freunde das Credo des „rein Menschlichen“, indem man eben dieses für „das hohe Göttliche und einzig Christliche“ erklärt („Latomia“ 1868, S. 167), für „die einzige und allein beseligende Religion“ (ib.), oder, wie das „Freiburger Ritual“ bestimmt: „Princip, Zweck und Inhalt der Maurerei ist die Humanität, das rein und allgemein Menschliche, das Selbstbewußtsein und der freie Wille, das geheimnisvolle Ich im Menschen, welches Gott und alles Göttliche in sich birgt“ (Pachtler 249). Br. ∴ Vinzent sagte deshalb zu Paris: „Ich bin auf Seite derjenigen, welche das Wort Natur an die Stelle des Wortes Gott setzen; unsere Gedanken sind nur Secretionen des Gehirns“ (ib. 25). „Die Freimaurerei“, sagte Br. ∴ Trentowski, „welche das Göttliche im Menschen anfacht und zum Lodern bringt und dazu keine Gottesgebote, keine heilige Schrift, nichts der Seele Fremdes, nichts Aeußeres gebraucht, veredelt den Menschen leicht, bald und sicher, ohne seiner Selbstständigkeit und persönlichen Denkart irgend einen Zwang anzuthun, erzieht gute Menschen und ist im Stande, lauter Christus zu erzeugen“ (ib. 253). Auf diesem Standpunkt hat es Sinn, mit Dr. Dittes zu schreiben, daß wir von einer letzten Bestimmung des Menschen, die nämlich über ihm und außer ihm liegt, nichts wissen.

Das ist die urkundlich belegte Gottesidee der Väter der Neuschule; dürfen wir uns wundern, daß man da die „confessionelle“ Schule der Katholiken als Tod und Hölle, als Verdummung, Fanatismus und Aberglaube zu brandmarken sucht?

---

6. Voltaire.

Sie antworten mir, verehrter Freund, daß Sie den angeführten Thatsachen nicht widersprechen, ja Sie bitten mich, das Thema des letzten Briefes noch weiter auszuführen.

Gern folge ich Ihrem Wunsche. Indem ich aber überlege, was ich dem Gesagten noch wohl beifügen könnte, fällt mir Voltaire ein. Ueber ihn will ich Sie heute unterhalten, weil ein Gelehrter meiner Bekanntschaft ihn auch zur Schule in Beziehung brachte. Der Gelehrte, den ich im Auge habe, ist Naturforscher, ein Mann von freundlicher Art, der die seltene Tugend besitzt, zu gestatten, daß man seine Ideen ebenso heftig bekämpfen darf, wie er sie

vertheidigt. Ich schätze ihn deshalb und bete oft: Herr höre nicht alles, was Herr Mach den Leuten sagt, denn ich liebe ihn sehr.

Vor einigen Jahren war Dr. Mach zum Rector der Universität bestellt worden, und bei einem Bankett, welches am Graben in Prag die Professoren aller Facultäten um das neue Schulhaupt vereinigte brachte Se. Magnificenz nach Bericht der „Bohemia“ und anderer Blätter einen Trinkspruch aus, der allen Pragern unvergeßlich ist. „Durch Ihr Vertrauen an Ihre Spitze gestellt“, sagte Mach, „fordere ich Sie auf, das Glas zu erheben auf das Wohl Sr. Majestät, unseres Erhabenen Kaisers, des Protectors der Wissenschaft; unser Bemühen für die Wissenschaft möge stets den hohen Intentionen Sr. Majestät entsprechen und, damit wir in diesem Geiste wirken, werden wir das Auge auf bewährte Vorbilder richten, als welche ich Ihnen nenne — Voltaire und Friedrich II.!“

Die Universität, hochwerther Herr, ist die Sonne eines Landes. Der Geist, welcher die Hochschulen beherrscht, bestimmt das Denken der gebildeten Gesellschaft, welche den Parlamenten ihre Richtung gibt und für Schule und Leben die Gesetze macht. Gute Gesetze sind ohne Zweifel die einzig zuverlässige Grundlage des Staatswesens. Aber ein anderes Fundament für die Menschheit in Staat, Gesellschaft und Familie kann niemand legen, als jenes, welches bereits gelegt worden ist, und welches ist Jesus Christus. Dies ist das Bekenntnis des Christen, welcher dem Apostel (1 Cor. 3, 11) folgt und deshalb eine Schulgesetzgebung, welche den Unterricht nicht auf die christliche Weltanschauung basirt, nicht für ersprießlich halten kann. Wenn also im Centrum der höheren Gesellschaft Voltaire zum Vorbild erhoben wurde, so lohnt es sich, diesen modernen „Patriarchen“ näher zu beleuchten, damit man erkenne, wie das Fundament beschaffen ist, welches man an Stelle Jesu Christi der Schule zu geben wünscht.

Voltaire wurde 1694 geboren zu Paris und starb ebendort am 30. Mai 1778. Sechzig Jahre lang blies er die Trompete der öffentlichen Meinung und den größten Theil dieser Zeit verwandte er, um das Christenthum und die heiligen Schriften zu verleumden und herabzusetzen. So wurde er das Haupt der Freidenker seiner Zeit und die Bewunderung der Ungläubigen und Atheisten unseres Jahrhunderts. Diese haben eine Art von Idol aus ihm gemacht, weil sich in ihm Alles vereinigte, was die

früheren Generationen gegen die Offenbarung sammelten. Er war der böse Geist des 18. Jahrhunderts, das mit allen seinen Fehlern und Lastern in ihm lebte und ihn zum „Hohenpriester des Cultus der Vernunft“ aufsteigen sah, zum erbitterten Kampf gegen Offenbarung und Bibel. Aber selten wird ein Mensch aus sich allein, was er wird. Die Jugenderziehung entscheidet über die Zukunft. Die bedeutende Begabung des Kindes, voll Geist und Leben, wurde früh in eine fatale Richtung gebracht. Der ungläubige Gédoyn war sein erster Lehrer, der bereits den dreijährigen Knaben die ganze „Moisade“ auswendig lernen ließ, ein Gedicht, worin Moses als ein Betrüger behandelt wird. Voltaires Bruder, ein überspannter Jansenist, flößte ihm Ekel gegen die Frömmigkeit ein. Seine Mutter, die nichts für die Erziehung des Sohnes gethan hatte, starb 1701 vor seinem Eintritt ins Collegium der Jesuiten. Was diese zu bessern suchten, verdarb Gédoyn wieder an den Frei-Tagen und während der Ferien; er verkehrte mit dem Knaben beharrlich im Styl der Moisade und brachte ihn mit der schlechtesten Gesellschaft von Paris in Verbindung, den Sully, Chaulieu, La Fare und der Ninon, die ebenso gottlos als sittenlos war; die Lebhaftigkeit und Petulanz des Jungen gefiel Ninon so, daß sie ihm 2000 Francs vermachte, um Bücher zu kaufen. Kein Wunder, daß der Jesuit Le Jay dem Schüler schon weissagte, er werde einst die Standarte des Unglaubens in Frankreich sein.

Zwanzig Jahre alt, schrieb Voltaire seine „Epistel an Urania“, Tochter des Marschalls Aligre, eine Freidenkerin und Frei-Händlerin. Er bespricht hier das Christenthum nach seinem Für und Wider, beschließt das Für mit der Blasphemie, daß, wenn Christus seine Lehre auf den Betrug baute, es ein Glück sei, von ihm betrogen zu werden, während das Wider mit dem Satze endigt: ich bin kein Christ, mein Gott, um dich mehr zu lieben! Als diese Epistel 1732 gedruckt wurde und große Entrüstung hervorrief, griff Voltaire zu dem später oft angewendeten Mittel, sich als Autor zu dementiren und einen Todten als solchen zu nennen.

1726 begab sich Voltaire nach England, wo ihn der Umgang mit den Deisten zum „Vater der Philosophen“ seiner Zeit erzog. Bei seiner Ankunft hielt gerade Collins die Geister in Bewegung, indem er das „Freidenken“ als ein Recht und eine Pflicht hinstellte und die Weissagungen des A. T. als einfache Allegorien

erklärte, die keine Beweise abgeben können. Alsbald folgten Woolstons Brochüren gegen die Wunder des Heilandes, in welchen er nicht Begebenheiten, sondern Gleichnisse in erzählender Form erblickte. Voltaire war so entzückt von diesen und anderen Sachen, daß er es für sein Unglück erklärte, nicht unter diesen Engländern geboren zu sein. Den größten Einfluß übte auf ihn Bolingbroke, der das Freidenkerthum in der vornehmen Welt ausbreitete. Eine erste Frucht der englischen Reise waren die „Philosophischen Briefe“ 1734, die in Paris durch Henkershand verbrannt wurden und Voltaire zur Flucht nach Cirey nöthigten, wo er 15 Jahre bei der Marquise von Chatelet lebte. Beide paßten zusammen. Gemeinsam übten sie sich in der Aufsuchung von Einwürfen gegen das Christenthum. Morgens beim Frühstück lasen sie ein Capitel aus der Bibel und commentirten es dann auf ihre Art; diese Einfälle wurden hernach zu Papier gebracht und 1776 erschien „la bible enfin expliquée“, eine „Cloake voll Schmutz und Dummheiten“, worin auch jene Notizen wieder zum Vorscheine kamen.

Beim Tode der Marquise 1750 zog Voltaire an den Hof seines fürstlichen Freundes Friedrich II. nach Berlin. Hier erschien 1752 „das Naturgesetz“, welches für die Etablirung einer „unabhängigen Moral“ eintritt, die von aller Offenbarung wie von jedem besonderen System über die Natur des höchsten Wesens absehe. Zu Berlin schrieb Voltaire auch seine „Vertheidigung Bolingbrokes“ und begann den „Dictionnaire philosophique“, den er bis zum Lebensende fortführte und mit allen Gottlosigkeiten füllte.

Nach gut zwei Jahren waren sich Friedrich und Voltaire bereits gegenseitig unerträglich geworden. 1753 erfolgte die Trennung. Dann finden wir Voltaire 1754 sechs Wochen lang in dem Kloster des Dom Calmet, wo er sich angemeldet hatte, „um als Paulus den Antonius zu besuchen.“ Auf der Bibliothek fand er die gelehrten Bibelcommentare Calmets. Und wie benutzte er sie? Er schrieb sich alle Einwendungen, welche der große Biblist widerlegte, sorgsam ab, ohne sich um die Widerlegung zu kümmern, und aus diesen Notizen fabricirte er dann später wieder neue Abhandlungen gegen die heiligen Bücher. Es war eine gute Kriegeslist, sagt er, zu seinen Feinden zu gehen und sich dort mit Geschütz wider sie zu versehen. Im Uebrigen hörte er den Gesprächen der Patres mit

so frommer Miene zu, daß sich der gutmüthige Abt rühmen zu können glaubte, daß er den ersten Deisten Europas bekehrt habe.

1758 wurde Voltaire Burgherr zu Ferney. Hier gelangte sein Ingrimm gegen die Offenbarung auf den Höhepunkt, hier schrieb er die meisten Werke gegen die Bibel. Seine Freunde ermunterten ihn, die eigene Leidenschaft stachelte ihn. Mit den Jahren wuchs sein Haß gegen das Heilige; 66 Jahre alt, bezeichnete er Christus und das Christenthum nicht mehr mit ihrem Namen, sondern nur mehr durch das Beiwort des „Infamen“; mit einer Wuth ohne Beispiel unter christlichen Apostaten erklärte sich dieser insolente Lästerer als den persönlichen Feind des Welterlösers! „Vernichtet den Infamen, das ist der große Punkt“, schreibt er an Alembert; „mein Abscheu vor diesem Infamen“, schreibt er an die Gräfin Argental, „wird nur größer und schöner“ u. s. w., u. s. w. Er ist müde, zu hören, daß zwölf Männer das Christenthum in der Welt ausbreiteten, er will ihnen zeigen, daß einer genüge, es zu vernichten! In 20 Jahren, schrieb er 1758 an Alembert, hat Gott ausgespielt! Zwanzig Jahre später starb der Unglückliche, in Verzweiflung rufend: Ich bin verlassen von Gott und von den Menschen! Bald rief er an, bald lästert er den Gott, welchen er entehrt hatte. Bald weinerlich, bald im Ton der Gewissensangst, bald in einem Wuthanfall schrie er: Jesus Christus! Jesus Christus! Wiederholt sagte er, daß er den Teufel sehe und rief dann aus: „Er ist da, er will mich holen“; „ich sehe ihn, ich sehe die Hölle, verbergt ihn mir!“ Die furchtbaren Einzelheiten dieses Todes sind oft erzählt worden; cf. Maynard, Voltaire 2, 617 f., Allonville, mémoires secrets, Paris 1838—45, 2.71 f. Harol, Voltaire, Paris 1817, p. 123 (mit Angaben des Arztes Voltaires: „er starb, seinen Unrath verschlingend“ — in Verzweiflung verübend, was er mit lügenhaftester Verdrehung zu Ezech. 4, 15, dem Propheten (Dict. phil. art. Ezech. Bd. 8, 553) aufgebürdet hatte).

Das also ist der Mensch, der das Vorbild der Schule, ja das Gestirn der Hochschule sein soll!

Und sind es etwa wissenschaftliche Leistungen, die Voltaire hinterließ? Es gibt ja Atheisten, welche irgend eine menschliche Fertigkeit mit Geschick lehren; man ignorirt ihre Thorheiten in religiöser Beziehung und bedient sich, wenn es die Gelegenheit mit

sich bringt, ihrer sonstigen Arbeiten, falls etwas dabei herauskommt; natürlich kann man aber solchen Herrn nicht die unerfahrene, ungerüstete Jugend in die Hände geben, die es noch nicht versteht, Weizen und Spreu zu unterscheiden, Thorheiten zu ignoriren und bloß die guten Sachen mitzunehmen. Hat aber Voltaire etwa der Wissenschaft genützt? Hat er die Physik, die Medicin oder andere Wissenszweige durch bedeutende Werke gefördert? O wahrlich, nichts von alledem hat er gethan! Dagegen sind die 70 Bände, in welchen er die Offenbarung verunglimpft, voll Lüge, Aberwitz, Unwissenheit. Wenn er z. B. Moses, dessen Existenz ihm sogar unsicher ist, den Pentateuch abspricht, so macht er geltend, daß die Juden erst in der Gefangenschaft Babels lesen und schreiben lernten (!), während man um 1500 v. Ch. weder Schrift noch Schreibmaterial besessen habe, sondern auf großen Steinblöcken nur Bilder (die Hieroglyphen) einmeißeln konnte; diese so oft von seinen Verehrern wiederholte „Weisheit“ wirkt heute für sie beschämend; denn man kennt z. B. den „Papyrus Prisse“, der wenigstens in Abrahams Zeit gehört! Voltaires Waffe ist nicht der wissenschaftliche Ernst, sondern die Satyre. Er geht nicht an die Bibel als Forscher, sondern als Spötter. Er discutirt nicht, er prüft nicht, sondern er parodirt und höhnt. Er untersucht nicht, sondern er travestirt. Sein Zweck ist, das Heilige lächerlich zu machen, und er gebraucht dafür die Mittel aller Possenreißer. Einem Charlatan von Talent gelingt es mühelos, das Erhabenste zu verzerren, das Heiligste dem Gelächter preiszugeben. Die Entstellung, die Fälschung, die Lüge sind seine Waffe. „Man muß lügen wie ein Teufel“, schrieb Voltaire 1736, „nicht furchtsam, nicht gelegentlich, sondern dreist und immerfort.“

Man hat Voltaire den Vater der Philosophen genannt. Aber er war kein Philosoph im wahren Sinne des Wortes. Er war Sophist und Führer der Sophisten seiner Zeit. Man findet bei ihm, sagt Schlegels Literaturgeschichte, kein System des Unglaubens, noch ein System solider Principien oder bestimmter philosophischer Ansichten, noch eine besondere Weise des philosophischen Zweifels. Er sagte, im französischen Volke stecke etwas vom Tiger und vom Affen; man kann dieses Wort auf ihn selbst retorquiren, so sehr war es seinem beißenden Geist unmöglich, irgend einen Gegenstand mit gebührender Aufmerksamkeit und

schicklichem Ernst zu behandeln. Seine Bewunderer rühmen sein Formtalent, seine gewandte Feder, seine brillante Darstellung, den Schwung, das Feuer des Vortrages. Wir haben nichts dagegen. Aber reizende Gemälde eigener Phantasie sind keine Beweise für die Wahrheit der Behauptungen. Wer nur das Lächerliche am Menschen aufsucht, schrieb Voltaire selbst, concurrirt mit keinem, der seine Würde und seine Ehre geltend macht. Niemand vor ihm hat mit solchem Cynismus das Heilige behandelt wie er, selbst unter den heidnischen Christenfeinden des Alterthums findet sich nicht dergleichen. Kann der Styl und der „Esprit“, die den Cynismus begleiten, etwa den Sumpf in lebendiges Wasser umwandeln, der Mangel der Beweise Behauptungen auf reelle Grundlagen stellen? Vgl. Vigouroux, les livres saints 2, 212—271; Kreiten, Voltaire (Herder, Freiburg).

---

7. Die Neuschule und die Naturforschung.

1. Sie fühlen sich ergriffen über mein letztes Schreiben und Sie betheuern, mein Freund, daß Sie nicht, Verstockten gleich, der Wahrheit widerstreben. Sie citiren die Selbstzeichnung des Dämons im Faust, der seine Verhärtung in den Versen kundgibt:

„Töricht war ich, doch bereut' ich,
Wär' ich ein viel größ'rer Thor noch.
Lieber ist's mir in Verhärtung
Und in ungebeugtem Muthe
Mich als Sonderling zu stürzen,
Als mich feig zu unterwerfen.“

Sie betheuern zu meiner nicht geringen Freude, daß Sie die Unterwerfung unter die erkannte Wahrheit nicht als Feigheit, sondern als Pflicht und Ehrensache betrachten, die den Menschen erhebt und adelt. Sie bekennen daher offen, daß Sie Voltaire und Genossen ablehnen, aber doch bitten, Nachsicht zu haben, wenn Sie noch gewisse Bedenken nicht unterdrücken können. Und da kommen Sie zunächst auf unseren Dr. Ernst Mach zurück und bemerken, daß er als Naturforscher auch bei seiner Unabhängigkeit von allen Dogmen doch Augen hatte, wie jeder andere Mensch und somit die natürlichen Dinge in gleicher Weise erblicken mußte

wie ein Christ. Sie wünschen daher noch einen Brief über diese Angelegenheit von mir, indem Sie bemerken, der §. 2 des Volksschulgesetzes bestimme nicht übel, daß, die Religion ausgenommen, der Unterrich in den übrigen Lehrgegenständen unabhängig von dem Einflusse der Kirche sein solle. Was man in den verschiedenen Schulen und Lehranstalten je nach dem Alter der Schüler aus den menschlichen Wissenszweigen vorzutragen habe, das sei nach der Wahrheit vorzutragen, und diese sei doch dieselbe für alle Menschen, ob sie nun Juden, Christen oder Heiden sein mögen.

2. Nun freilich, die wissenschaftliche Wahrheit ist überall dieselbe, durch sich selbst bestimmt und auf Gründe basirt, die jede Vernunft erfaßt, mag sie die Vernunft eines Gläubigen oder eines Heiden sein.

Aber die Erfahrung lehrt, daß die Vertreter der Wissenschaft die Dinge nicht immer an sich betrachten, sondern nicht selten allerlei einzumischen pflegen, wodurch die Gestalt derselben verändert wird, und ihre Beziehung zu einander in einem Lichte erscheint, das der Wirklichkeit nicht entspricht. So begreift sich, daß der unlängst verstorbene Dr. Krejči, der in Prag die Geologie docirte, die Bibel für ein Fabelbuch erklärte, und derlei hört man ja oft, die Herren sprechen es aus „im Namen ihrer Wissenschaft". Die wirkliche Wissenschaft, Verehrtester, gibt keine Ursache, so zu reden. Sie ist wie ein Meisterwerk des Phidias; niemand betrachtet es, ohne erbaut zu werden. Aber es tritt ein Mephisto heran, fügt dem Gesicht der Büste eine Falte ein, und Sie erblicken eine — Grimmasse. Die Geschichte, sofern sie meldet, was wirklich war, ist eine erhabene Lehrerin; aber es kommt ein Schelm daher, verdreht und verzerrt das Thun einer Persönlichkeit und er hat Ihnen einen Heiligen umgestaltet zu einem — Narren! Das Handwerk der Schmiede, Zimmermeister, Schneider u. s. w. ist ein ehrbar' Ding; aber nicht alle Handwerker sind ehrbar. Die Wissenschaft ist ein hehres Gut der Menschheit; aber wie es bei den Engländern Fabriken gibt, die aus dem schönen Edelmetall Götzen machen, welche sie den Heiden zur Anbetung verkaufen, so bereiten gar viele Männer der Wissenschaft aus dem unschuldigen Stoff der Forschung Gebilde des Irrwahns, so daß der Dämon gar manche hohe Schule als eine Burg betrachten kann, auf der das Banner nicht der Vernunft, sondern des Truges weht. Sie

kennen ja die Verse, mit welchen sich im Faust der alte Fuchs beglückwünscht, indem er singt:

Endlich fiel durch Trug und Arglist
Dieser Thurm in meine Hände,
Auf dem hoch die Banner wehten
Der Vernunft und Ueberlegung.

Das ist der katholische Standpunkt bezüglich Ihrer Frage, wie es denn komme, daß die Kirche auch die reine Wissenschaft für ihre Kinder überwachen wolle; sie will nicht, mein Freund, die Wissenschaft überwachen, sondern deren Vertreter, und Sorge tragen, daß die wirklichen Resultate der Wissenschaft, deren Mehrung und Verbreitung sie aufs Innigste wünscht, nicht durch „Trug und Arglist" der menschlichen Schwäche zu einem Götzen umgestaltet, nicht durch Mißbrauch und Entstellung in einem falschen Lichte gezeigt werden, das zum Irrlicht des Lebens wird.

3. Die lehramtliche Sendung der Kirche bezieht sich bekanntlich nur auf Lehren des Glaubens und der Sitten. Wenn also einmal dem obersten Vertreter und Haupt der Kirche der Gedanke käme, über eine These der Physik oder sonst einer Disciplin des menschlichen Wissens eine Definition zu erlassen, so wissen wir, daß hier keine materia religionis vorläge und somit eine Obligation für Katholiken ebenso wenig vorhanden wäre, als vor kurzem in der preußischen Septennats-Affaire. Wie übrigens in dieser letzterwähnten Sache kein Befehl des Papstes erging, so wenig jemals in einer Frage der reinen Wissenschaft. Wenn Sie mich an Galilei erinnern, so handelte es sich dort weder um eine Sache des Glaubens, noch wurden die Decrete der Congregation von 1616 und 1638 von dem Papste thatsächlich unterzeichnet. Hätte er sie unterzeichnet, so wissen Sie, daß wir ihm nicht zum Gehorsam verpflichtet sein würden, weil die Materie eben nicht seines Amtes war; aber weder in diesem Falle, noch in anderen Fällen können Sie ein Decret des Vaters der Christenheit aufbringen, das eine Frage der reinen, natürlichen Wissenschaft zu entscheiden prätendirte. Wenn aber die damalige Welt Galilei nicht beistimmte, so lag es nur darin, daß dieser Gelehrte sein System keineswegs bewiesen hatte; dies gelang bekanntlich erst, als Newton die Gesetze der allgemeinen Anziehung auffand. Und wenn man nun heute noch Leute antrifft, welche sagen, daß die Bibel ptolemäisch rede und deshalb sich offenbar im Gegensatze zur Wissenschaft befinde, so

ist das Unverstand. Denn wie Josua, so „redet“ noch heute der Astronom „ptolemäisch“, wenn er vom „Aufgehen“ und „Untergehen“ der Sonne spricht. Er redet so, nicht weil er diese Bewegung der Sonne als eine Wirklichkeit bezeichnen will, sondern weil der Sprachgebrauch aller Völker die äußere Erscheinung zur Basis nimmt und dieser Sprachgebrauch ist auch der Bibel eigenthümlich, weil sie nach Menschenweise zu Menschen redet. Ein solcher Sprachgebrauch bildet sich, sobald ein Ding in den Gesichtskreis der Menschen tritt, und oft kann es lange währen, bevor die Forschung dahinter kommt, daß, wie in unserem Falle, die innere Sachlage dem äußeren Anblick so wenig entspricht, als wenn wir bei einer Schiffahrt Häuser und Bäume in Bewegung sehen. Obgleich die heilige Schrift also über die innere Beziehung von Sache und Ausdruck nichts bemerkt, so verstehen wir doch, was sie will, weil sie redet, wie Jedermann; Gottes Geist gab dem Schreiber den Gedanken, nach Weise der Menschen den Ausdruck bestimmend, mochte der Grund des Ausdruckes selbst dermalen den Menschen bekannt sein oder nicht. — Ueber sonstige Mißdeutungen und Irrthümer bezüglich Galileis und anderer Thatsachen der Geschichte empfehle ich Ihnen die treffliche Schrift; „Geschichtslügen. Eine Widerlegung landläufiger Entstellungen auf dem Gebiete der Geschichte“ (Paderborn und Münster 1887, 7. Auflage.)

4. Sie fragen mich weiterhin, ob denn die heilige Schrift nicht gleich auf dem ersten Blatte mit einer Fabel beginne und uns demgemäß zumuthe, die wissenschaftliche Lehre von der allmähligen Ausbildung und Entwicklung der Weltkörper preiszugeben. Sie fügen bei, daß Ihnen die Schule eine Stätte der Wahrheit sei und Sie eben deshalb die principiellen Schwierigkeiten, welche man bei Ihrer „Auslieferung an die Kirche“ aufsteigen sehe, nicht unterdrücken können. Ich bin in der Lage, auch diese Ihre Sorge mit wenigen Zeilen zu beseitigen. Denn bereits viele Kirchenväter haben gelehrt, daß der Ausdruck „Himmel und Erde“ in dem ersten Vers der Bibel nicht schon die Weltkörper in ihrer fertigen, ausgebildeten Gestalt, sondern den aus nichts gemachten Weltstoff bezeichnet, aus welchem dann die Erde, Sonne, Mond und Sterne, kurz die ganze Körperwelt, wie es die Naturforschung erst seit Kant-Laplace als möglich und wahrscheinlich erwies, in natürlicher Entwicklung der schöpferisch dem Urstoff verliehenen

Kräfte nach und nach individualisirt hervorging. Als Grund für diese Auffassung führte man mit Recht an, daß der zweite Vers „und die Erde war wüst und leer“ die Erzählung mit „und“ fortsetzt, also etwas Neues, ein Weiteres aus der Urzeit mittheilt. Das wäre indeß ohne Sinn, wenn im ersten Vers die schon fertigen, individuell ausgebildeten Weltkörper gemeint wären. So wollte also der Verfasser im ersten Vers ausdrücken, daß Gott im Anfang der Dinge die noch unentwickelte Materie, die Elemente der Körperwelt oder den Weltstoff, aus nichts ins Dasein rief; nun hat es Sinn, daß er fortfahrend im zweiten Vers von der Erde jenen Zustand erwähnt, in welchem sie noch unbewohnt und unbewohnbar, eine chaotische Masse, von Wasser bedeckt war, bis dann weiter aus dem sie bedeckenden Urmeere Ländermassen emporstiegen und in Folge neuen schöpferischen Einwirkens zuerst mit Pflanzen, dann mit Thieren und endlich mit Menschen bevölkert wurden.

5. Diese hochbedeutsame Darlegung der Väter über das Verhältnis der beiden ersten Bibelverse wird durch das Buch der Weisheit (11, 18) überraschend bestätigt, indem hier von der „allmächtigen und die Welt (κοσμος) aus gestaltlosem Stoff (ὑλη αμορφος) bildenden Hand“ Gottes die Rede ist. Diese Gotteshand heißt die „allmächtige“, welche aus dem Nichts den Urstoff ins Dasein setzte, und die „bildende“, welche die Elemente durch die ihnen eingesenkten Kräfte zu Einzelkörpern sich entwickeln ließ. So ist der Gedanke, daß Gott die Welt, nämlich die fertig ausgebildete Welt, wie sie jetzt ist, aus „amorfer“, d. h. unentwickelter Materie oder aus Stoffelementen sich gestalten ließ. Dieser amorfe, gestaltlose Stoff war die noch nicht individualisirte Materie, eine gleichförmige, zu Einzelkörpern noch nicht gesonderte Masse, also ein gleichförmiges, gasartiges Fluidum, wie wir es heute bezeichnen. Die neuesten Forschungen haben somit keine Ursache, über die Bibel zu klagen. Sie gewinnen*) durch die Bibel wie sie umge-

*) Dr. Plateaus Experiment mit dem Oel in Wasser und Alcohol, die Beobachtung der mit der Tiefe zunehmenden Wärme im Innern der Erde, die Analogie der Bewegung und Gestalt und Natur der Körper des Sonnensystems und andere Thatsachen — beweisen stricte nur den Proceß allmähliger Bildung, wenn es dem Schöpfer nicht gefiel, die Weltkörper gleich Adam auf einer bestimmten Stufe fertiger Gestaltung plötzlich ins Dasein zu setzen. Die Wissenschaft gibt uns also die Weisen der Entwicklung an, wenn alles den natürlichen Weg ging. Aber sie hat keine Augen, welche sahen, wie es

vertheidigt. Ich schätze ihn deshalb und bete oft: Herr höre nicht alles, was Herr Mach den Leuten sagt, denn ich liebe ihn sehr.

Vor einigen Jahren war Dr. Mach zum Rector der Universität bestellt worden, und bei einem Bankett, welches am Graben in Prag die Professoren aller Facultäten um das neue Schulhaupt vereinigte brachte Se. Magnificenz nach Bericht der „Bohemia" und anderer Blätter einen Trinkspruch aus, der allen Pragern unvergeßlich ist. „Durch Ihr Vertrauen an Ihre Spitze gestellt", sagte Mach, „fordere ich Sie auf, das Glas zu erheben auf das Wohl Sr. Majestät, unseres Erhabenen Kaisers, des Protectors der Wissenschaft; unser Bemühen für die Wissenschaft möge stets den hohen Intentionen Sr. Majestät entsprechen und, damit wir in diesem Geiste wirken, werden wir das Auge auf bewährte Vorbilder richten, als welche ich Ihnen nenne — Voltaire und Friedrich II.!"

Die Universität, hochwerther Herr, ist die Sonne eines Landes. Der Geist, welcher die Hochschulen beherrscht, bestimmt das Denken der gebildeten Gesellschaft, welche den Parlamenten ihre Richtung gibt und für Schule und Leben die Gesetze macht. Gute Gesetze sind ohne Zweifel die einzig zuverlässige Grundlage des Staatswesens. Aber ein anderes Fundament für die Menschheit in Staat, Gesellschaft und Familie kann niemand legen, als jenes, welches bereits gelegt worden ist, und welches ist Jesus Christus. Dies ist das Bekenntnis des Christen, welcher dem Apostel (1 Cor. 3, 11) folgt und deshalb eine Schulgesetzgebung, welche den Unterricht nicht auf die christliche Weltanschauung basirt, nicht für ersprießlich halten kann. Wenn also im Centrum der höheren Gesellschaft Voltaire zum Vorbild erhoben wurde, so lohnt es sich, diesen modernen „Patriarchen" näher zu beleuchten, damit man erkenne, wie das Fundament beschaffen ist, welches man an Stelle Jesu Christi der Schule zu geben wünscht.

Voltaire wurde 1694 geboren zu Paris und starb ebendort am 30. Mai 1778. Sechzig Jahre lang blies er die Trompete der öffentlichen Meinung und den größten Theil dieser Zeit verwandte er, um das Christenthum und die heiligen Schriften zu verleumden und herabzusetzen. So wurde er das Haupt der Freidenker seiner Zeit und die Bewunderung der Ungläubigen und Atheisten unseres Jahrhunderts. Diese haben eine Art von Idol aus ihm gemacht, weil sich in ihm Alles vereinigte, was die

früheren Generationen gegen die Offenbarung sammelten. Er war der böse Geist des 18. Jahrhunderts, das mit allen seinen Fehlern und Lastern in ihm lebte und ihn zum „Hohenpriester des Cultus der Vernunft“ aufsteigen sah, zum erbitterten Kampf gegen Offenbarung und Bibel. Aber selten wird ein Mensch aus sich allein, was er wird. Die Jugenderziehung entscheidet über die Zukunft. Die bedeutende Begabung des Kindes, voll Geist und Leben, wurde früh in eine fatale Richtung gebracht. Der ungläubige Gédoyn war sein erster Lehrer, der bereits den dreijährigen Knaben die ganze „Moisade“ auswendig lernen ließ, ein Gedicht, worin Moses als ein Betrüger behandelt wird. Voltaires Bruder, ein überspannter Jansenist, flößte ihm Ekel gegen die Frömmigkeit ein. Seine Mutter, die nichts für die Erziehung des Sohnes gethan hatte, starb 1701 vor seinem Eintritt ins Collegium der Jesuiten. Was diese zu bessern suchten, verdarb Gédoyn wieder an den Frei-Tagen und während der Ferien; er verkehrte mit dem Knaben beharrlich im Styl der Moisade und brachte ihn mit der schlechtesten Gesellschaft von Paris in Verbindung, den Sully, Chaulieu, La Fare und der Ninon, die ebenso gottlos als sittenlos war; die Lebhaftigkeit und Petulanz des Jungen gefiel Ninon so, daß sie ihm 2000 Francs vermachte, um Bücher zu kaufen. Kein Wunder, daß der Jesuit Le Jay dem Schüler schon weissagte, er werde einst die Standarte des Unglaubens in Frankreich sein.

Zwanzig Jahre alt, schrieb Voltaire seine „Epistel an Urania“, Tochter des Marschalls Aligre, eine Freidenkerin und Frei-Händlerin. Er bespricht hier das Christenthum nach seinem Für und Wider, beschließt das Für mit der Blasphemie, daß, wenn Christus seine Lehre auf den Betrug baute, es ein Glück sei, von ihm betrogen zu werden, während das Wider mit dem Satze endigt: ich bin kein Christ, mein Gott, um dich mehr zu lieben! Als diese Epistel 1732 gedruckt wurde und große Entrüstung hervorrief, griff Voltaire zu dem später oft angewendeten Mittel, sich als Autor zu dementiren und einen Todten als solchen zu nennen.

1726 begab sich Voltaire nach England, wo ihn der Umgang mit den Deisten zum „Vater der Philosophen“ seiner Zeit erzog. Bei seiner Ankunft hielt gerade Collins die Geister in Bewegung, indem er das „Freidenken“ als ein Recht und eine Pflicht hinstellte und die Weissagungen des A. T. als einfache Allegorien

erklärte, die keine Beweise abgeben können. Alsbald folgten Woolstons Brochüren gegen die Wunder des Heilandes, in welchen er nicht Begebenheiten, sondern Gleichnisse in erzählender Form erblickte. Voltaire war so entzückt von diesen und anderen Sachen, daß er es für sein Unglück erklärte, nicht unter diesen Engländern geboren zu sein. Den größten Einfluß übte auf ihn Bolingbroke, der das Freidenkerthum in der vornehmen Welt ausbreitete. Eine erste Frucht der englischen Reise waren die „Philosophischen Briefe“ 1734, die in Paris durch Henkershand verbrannt wurden und Voltaire zur Flucht nach Cirey nöthigten, wo er 15 Jahre bei der Marquise von Chatelet lebte. Beide paßten zusammen. Gemeinsam übten sie sich in der Aufsuchung von Einwürfen gegen das Christenthum. Morgens beim Frühstück lasen sie ein Capitel aus der Bibel und commentirten es dann auf ihre Art; diese Einfälle wurden hernach zu Papier gebracht und 1776 erschien „la bible enfin expliquée“, eine „Cloake voll Schmutz und Dummheiten“, worin auch jene Notizen wieder zum Vorscheine kamen.

Beim Tode der Marquise 1750 zog Voltaire an den Hof seines fürstlichen Freundes Friedrich II. nach Berlin. Hier erschien 1752 „das Naturgesetz“, welches für die Etablirung einer „unabhängigen Moral“ eintritt, die von aller Offenbarung wie von jedem besonderen System über die Natur des höchsten Wesens absehe. Zu Berlin schrieb Voltaire auch seine „Vertheidigung Bolingbrokes“ und begann den „Dictionnaire philosophique“, den er bis zum Lebensende fortführte und mit allen Gottlosigkeiten füllte.

Nach gut zwei Jahren waren sich Friedrich und Voltaire bereits gegenseitig unerträglich geworden. 1753 erfolgte die Trennung. Dann finden wir Voltaire 1754 sechs Wochen lang in dem Kloster des Dom Calmet, wo er sich angemeldet hatte, „um als Paulus den Antonius zu besuchen.“ Auf der Bibliothek fand er die gelehrten Bibelcommentare Calmets. Und wie benutzte er sie? Er schrieb sich alle Einwendungen, welche der große Biblist widerlegte, sorgsam ab, ohne sich um die Widerlegung zu kümmern, und aus diesen Notizen fabricirte er dann später wieder neue Abhandlungen gegen die heiligen Bücher. Es war eine gute Kriegslist, sagt er, zu seinen Feinden zu gehen und sich dort mit Geschütz wider sie zu versehen. Im Uebrigen hörte er den Gesprächen der Patres mit

so frommer Miene zu, daß sich der gutmüthige Abt rühmen zu können glaubte, daß er den ersten Deisten Europas bekehrt habe.

1758 wurde Voltaire Burgherr zu Ferney. Hier gelangte sein Ingrimm gegen die Offenbarung auf den Höhepunkt, hier schrieb er die meisten Werke gegen die Bibel. Seine Freunde ermunterten ihn, die eigene Leidenschaft stachelte ihn. Mit den Jahren wuchs sein Haß gegen das Heilige; 66 Jahre alt, bezeichnete er Christus und das Christenthum nicht mehr mit ihrem Namen, sondern nur mehr durch das Beiwort des „Infamen"; mit einer Wuth ohne Beispiel unter christlichen Apostaten erklärte sich dieser insolente Lästerer als den persönlichen Feind des Welterlösers! „Vernichtet den Infamen, das ist der große Punkt", schreibt er an Alembert; „mein Abscheu vor diesem Infamen", schreibt er an die Gräfin Argental, „wird nur größer und schöner" u. s. w., u. s. w. Er ist müde, zu hören, daß zwölf Männer das Christenthum in der Welt ausbreiteten, er will ihnen zeigen, daß einer genüge, es zu vernichten! In 20 Jahren, schrieb er 1758 an Alembert, hat Gott ausgespielt! Zwanzig Jahre später starb der Unglückliche, in Verzweiflung rufend: Ich bin verlassen von Gott und von den Menschen! Bald rief er an, bald lästert er den Gott, welchen er entehrt hatte. Bald weinerlich, bald im Ton der Gewissensangst, bald in einem Wuthanfall schrie er: Jesus Christus! Jesus Christus! Wiederholt sagte er, daß er den Teufel sehe und rief dann aus: „Er ist da, er will mich holen"; „ich sehe ihn, ich sehe die Hölle, verbergt ihn mir!" Die furchtbaren Einzelheiten dieses Todes sind oft erzählt worden; cf. Maynard, Voltaire 2, 617 f., Allonville, mémoires secrets, Paris 1838—45, 2.71 f. Harel, Voltaire, Paris 1817, p. 123 (mit Angaben des Arztes Voltaires: „er starb, seinen Unrath verschlingend" — in Verzweiflung verübend, was er mit lügenhaftester Verdrehung zu Ezech. 4, 15, dem Propheten (Dict. phil. art. Ezech. Bd. 8, 553) aufgebürdet hatte).

Das also ist der Mensch, der das Vorbild der Schule, ja das Gestirn der Hochschule sein soll!

Und sind es etwa wissenschaftliche Leistungen, die Voltaire hinterließ? Es gibt ja Atheisten, welche irgend eine menschliche Fertigkeit mit Geschick lehren; man ignorirt ihre Thorheiten in religiöser Beziehung und bedient sich, wenn es die Gelegenheit mit

sich bringt, ihrer sonstigen Arbeiten, falls etwas dabei herauskommt; natürlich kann man aber solchen Herrn nicht die unerfahrene, ungerüstete Jugend in die Hände geben, die es noch nicht versteht, Weizen und Spreu zu unterscheiden, Thorheiten zu ignoriren und bloß die guten Sachen mitzunehmen. Hat aber Voltaire etwa der Wissenschaft genützt? Hat er die Physik, die Medicin oder andere Wissenszweige durch bedeutende Werke gefördert? O wahrlich, nichts von alledem hat er gethan! Dagegen sind die 70 Bände, in welchen er die Offenbarung verunglimpft, voll Lüge, Aberwitz, Unwissenheit. Wenn er z. B. Moses, dessen Existenz ihm sogar unsicher ist, den Pentateuch abspricht, so macht er geltend, daß die Juden erst in der Gefangenschaft Babels lesen und schreiben lernten (!), während man um 1500 v. Ch. weder Schrift noch Schreibmaterial besessen habe, sondern auf großen Steinblöcken nur Bilder (die Hieroglyphen) einmeißeln konnte; diese so oft von seinen Verehrern wiederholte „Weisheit“ wirkt heute für sie beschämend; denn man kennt z. B. den „Papyrus Prisse“, der wenigstens in Abrahams Zeit gehört! Voltaires Waffe ist nicht der wissenschaftliche Ernst, sondern die Satyre. Er geht nicht an die Bibel als Forscher, sondern als Spötter. Er discutirt nicht, er prüft nicht, sondern er parodirt und höhnt. Er untersucht nicht, sondern er travestirt. Sein Zweck ist, das Heilige lächerlich zu machen, und er gebraucht dafür die Mittel aller Possenreißer. Einem Charlatan von Talent gelingt es mühelos, das Erhabenste zu verzerren, das Heiligste dem Gelächter preiszugeben. Die Entstellung, die Fälschung, die Lüge sind seine Waffe. „Man muß lügen wie ein Teufel“, schrieb Voltaire 1736, „nicht furchtsam, nicht gelegentlich, sondern dreist und immerfort.“

Man hat Voltaire den Vater der Philosophen genannt. Aber er war kein Philosoph im wahren Sinne des Wortes. Er war Sophist und Führer der Sophisten seiner Zeit. Man findet bei ihm, sagt Schlegels Literaturgeschichte, kein System des Unglaubens, noch ein System solider Principien oder bestimmter philosophischer Ansichten, noch eine besondere Weise des philosophischen Zweifels. Er sagte, im französischen Volke stecke etwas vom Tiger und vom Affen; man kann dieses Wort auf ihn selbst retorquiren, so sehr war es seinem beißenden Geist unmöglich, irgend einen Gegenstand mit gebührender Aufmerksamkeit und

schicklichem Ernst zu behandeln. Seine Bewunderer rühmen sein Formtalent, seine gewandte Feder, seine brillante Darstellung, den Schwung, das Feuer des Vortrages. Wir haben nichts dagegen. Aber reizende Gemälde eigener Phantasie sind keine Beweise für die Wahrheit der Behauptungen. Wer nur das Lächerliche am Menschen aufsucht, schrieb Voltaire selbst, concurrirt mit keinem, der seine Würde und seine Ehre geltend macht. Niemand vor ihm hat mit solchem Cynismus das Heilige behandelt wie er, selbst unter den heidnischen Christenfeinden des Alterthums findet sich nicht dergleichen. Kann der Styl und der „Esprit“, die den Cynismus begleiten, etwa den Sumpf in lebendiges Wasser umwandeln, der Mangel der Beweise Behauptungen auf reelle Grundlagen stellen? Vgl. Vigouroux, les livres saints 2, 212—271; Kreiten, Voltaire (Herder, Freiburg).

---

7. Die Neuschule und die Naturforschung.

1. Sie fühlen sich ergriffen über mein letztes Schreiben und Sie betheuern, mein Freund, daß Sie nicht, Verstockten gleich, der Wahrheit widerstreben. Sie citiren die Selbstzeichnung des Dämons im Faust, der seine Verhärtung in den Versen kundgibt:

„Töricht war ich, doch bereut' ich,
Wär' ich ein viel größ'rer Thor noch.
Lieber ist's mir in Verhärtung
Und in ungebeugtem Muthe
Mich als Sonderling zu stürzen,
Als mich feig zu unterwerfen.“

Sie betheuern zu meiner nicht geringen Freude, daß Sie die Unterwerfung unter die erkannte Wahrheit nicht als Feigheit, sondern als Pflicht und Ehrensache betrachten, die den Menschen erhebt und adelt. Sie bekennen daher offen, daß Sie Voltaire und Genossen ablehnen, aber doch bitten, Nachsicht zu haben, wenn Sie noch gewisse Bedenken nicht unterdrücken können. Und da kommen Sie zunächst auf unseren Dr. Ernst Mach zurück und bemerken, daß er als Naturforscher auch bei seiner Unabhängigkeit von allen Dogmen doch Augen hatte, wie jeder andere Mensch und somit die natürlichen Dinge in gleicher Weise erblicken mußte

wie ein Christ. Sie wünschen daher noch einen Brief über diese Angelegenheit von mir, indem Sie bemerken, der §. 2 des Volksschulgesetzes bestimme nicht übel, daß, die Religion ausgenommen, der Unterrich in den übrigen Lehrgegenständen unabhängig von dem Einflusse der Kirche sein solle. Was man in den verschiedenen Schulen und Lehranstalten je nach dem Alter der Schüler aus den menschlichen Wissenszweigen vorzutragen habe, das sei nach der Wahrheit vorzutragen, und diese sei doch dieselbe für alle Menschen, ob sie nun Juden, Christen oder Heiden sein mögen.

2. Nun freilich, die wissenschaftliche Wahrheit ist überall dieselbe, durch sich selbst bestimmt und auf Gründe basirt, die jede Vernunft erfaßt, mag sie die Vernunft eines Gläubigen oder eines Heiden sein.

Aber die Erfahrung lehrt, daß die Vertreter der Wissenschaft die Dinge nicht immer an sich betrachten, sondern nicht selten allerlei einzumischen pflegen, wodurch die Gestalt derselben verändert wird, und ihre Beziehung zu einander in einem Lichte erscheint, das der Wirklichkeit nicht entspricht. So begreift sich, daß der unlängst verstorbene Dr. Krejči, der in Prag die Geologie docirte, die Bibel für ein Fabelbuch erklärte, und derlei hört man ja oft, die Herren sprechen es aus „im Namen ihrer Wissenschaft". Die wirkliche Wissenschaft, Verehrtester, gibt keine Ursache, so zu reden. Sie ist wie ein Meisterwerk des Phidias: niemand betrachtet es, ohne erbaut zu werden. Aber es tritt ein Mephisto heran, fügt dem Gesicht der Büste eine Falte ein, und Sie erblicken eine — Grimmasse. Die Geschichte, sofern sie meldet, was wirklich war, ist eine erhabene Lehrerin; aber es kommt ein Schelm daher, verdreht und verzerrt das Thun einer Persönlichkeit und er hat Ihnen einen Heiligen umgestaltet zu einem — Narren! Das Handwerk der Schmiede, Zimmermeister, Schneider u. s. w. ist ein ehrbar' Ding: aber nicht alle Handwerker sind ehrbar. Die Wissenschaft ist ein hehres Gut der Menschheit; aber wie es bei den Engländern Fabriken gibt, die aus dem schönen Edelmetall Götzen machen, welche sie den Heiden zur Anbetung verkaufen, so bereiten gar viele Männer der Wissenschaft aus dem unschuldigen Stoff der Forschung Gebilde des Irrwahns, so daß der Dämon gar manche hohe Schule als eine Burg betrachten kann, auf der das Banner nicht der Vernunft, sondern des Truges weht. Sie

kennen ja die Verse, mit welchen sich im Faust der alte Fuchs beglückwünscht, indem er singt:

Endlich fiel durch Trug und Arglist
Dieser Thurm in meine Hände,
Auf dem hoch die Banner wehten
Der Vernunft und Ueberlegung.

Das ist der katholische Standpunkt bezüglich Ihrer Frage, wie es denn komme, daß die Kirche auch die reine Wissenschaft für ihre Kinder überwachen wolle; sie will nicht, mein Freund, die Wissenschaft überwachen, sondern deren Vertreter, und Sorge tragen, daß die wirklichen Resultate der Wissenschaft, deren Mehrung und Verbreitung sie aufs Innigste wünscht, nicht durch „Trug und Arglist" der menschlichen Schwäche zu einem Götzen umgestaltet, nicht durch Mißbrauch und Entstellung in einem falschen Lichte gezeigt werden, das zum Irrlicht des Lebens wird.

3. Die lehramtliche Sendung der Kirche bezieht sich bekanntlich nur auf Lehren des Glaubens und der Sitten. Wenn also einmal dem obersten Vertreter und Haupt der Kirche der Gedanke käme, über eine These der Physik oder sonst einer Disciplin des menschlichen Wissens eine Definition zu erlassen, so wissen wir, daß hier keine materia religionis vorläge und somit eine Obligation für Katholiken ebenso wenig vorhanden wäre, als vor kurzem in der preußischen Septennats-Affaire. Wie übrigens in dieser letzterwähnten Sache kein Befehl des Papstes erging, so wenig jemals in einer Frage der reinen Wissenschaft. Wenn Sie mich an Galilei erinnern, so handelte es sich dort weder um eine Sache des Glaubens, noch wurden die Decrete der Congregation von 1616 und 1638 von dem Papste thatsächlich unterzeichnet. Hätte er sie unterzeichnet, so wissen Sie, daß wir ihm nicht zum Gehorsam verpflichtet sein würden, weil die Materie eben nicht seines Amtes war; aber weder in diesem Falle, noch in anderen Fällen können Sie ein Decret des Vaters der Christenheit aufbringen, das eine Frage der reinen, natürlichen Wissenschaft zu entscheiden prätendirte. Wenn aber die damalige Welt Galilei nicht beistimmte, so lag es nur darin, daß dieser Gelehrte sein System keineswegs bewiesen hatte; dies gelang bekanntlich erst, als Newton die Gesetze der allgemeinen Anziehung auffand. Und wenn man nun heute noch Leute antrifft, welche sagen, daß die Bibel ptolemäisch rede und deshalb sich offenbar im Gegensatze zur Wissenschaft befinde, so

ist das Unverstand. Denn wie Josua, so „redet" noch heute der Astronom „ptolemäisch", wenn er vom „Aufgehen" und „Untergehen" der Sonne spricht. Er redet so, nicht weil er diese Bewegung der Sonne als eine Wirklichkeit bezeichnen will, sondern weil der Sprachgebrauch aller Völker die äußere Erscheinung zur Basis nimmt und dieser Sprachgebrauch ist auch der Bibel eigenthümlich, weil sie nach Menschenweise zu Menschen redet. Ein solcher Sprachgebrauch bildet sich, sobald ein Ding in den Gesichtskreis der Menschen tritt, und oft kann es lange währen, bevor die Forschung dahinter kommt, daß, wie in unserem Falle, die innere Sachlage dem äußeren Anblick so wenig entspricht, als wenn wir bei einer Schiffahrt Häuser und Bäume in Bewegung sehen. Obgleich die heilige Schrift also über die innere Beziehung von Sache und Ausdruck nichts bemerkt, so verstehen wir doch, was sie will, weil sie redet, wie Jedermann; Gottes Geist gab dem Schreiber den Gedanken, nach Weise der Menschen den Ausdruck bestimmend, mochte der Grund des Ausdruckes selbst dermalen den Menschen bekannt sein oder nicht. — Ueber sonstige Mißdeutungen und Irrthümer bezüglich Galileis und anderer Thatsachen der Geschichte empfehle ich Ihnen die treffliche Schrift; „Geschichtslügen. Eine Widerlegung landläufiger Entstellungen auf dem Gebiete der Geschichte" (Paderborn und Münster 1887, 7. Auflage.)

4. Sie fragen mich weiterhin, ob denn die heilige Schrift nicht gleich auf dem ersten Blatte mit einer Fabel beginne und uns demgemäß zumuthe, die wissenschaftliche Lehre von der allmähligen Ausbildung und Entwicklung der Weltkörper preiszugeben. Sie fügen bei, daß Ihnen die Schule eine Stätte der Wahrheit sei und Sie eben deshalb die principiellen Schwierigkeiten, welche man bei Ihrer „Auslieferung an die Kirche" aufsteigen sehe, nicht unterdrücken können. Ich bin in der Lage, auch diese Ihre Sorge mit wenigen Zeilen zu beseitigen. Denn bereits viele Kirchenväter haben gelehrt, daß der Ausdruck „Himmel und Erde" in dem ersten Vers der Bibel nicht schon die Weltkörper in ihrer fertigen, ausgebildeten Gestalt, sondern den aus nichts gemachten Weltstoff bezeichnet, aus welchem dann die Erde, Sonne, Mond und Sterne, kurz die ganze Körperwelt, wie es die Naturforschung erst seit Kant-Laplace als möglich und wahrscheinlich erwies, in natürlicher Entwicklung der schöpferisch dem Urstoff verliehenen

Kräfte nach und nach individualisirt hervorging. Als Grund für diese Auffassung führte man mit Recht an, daß der zweite Vers „und die Erde war wüst und leer“ die Erzählung mit „und“ fortsetzt, also etwas Neues, ein Weiteres aus der Urzeit mittheilt. Das wäre indeß ohne Sinn, wenn im ersten Vers die schon fertigen, individuell ausgebildeten Weltkörper gemeint wären. So wollte also der Verfasser im ersten Vers ausdrücken, daß Gott im Anfang der Dinge die noch unentwickelte Materie, die Elemente der Körperwelt oder den Weltstoff, aus nichts ins Dasein rief; nun hat es Sinn, daß er fortfahrend im zweiten Vers von der Erde jenen Zustand erwähnt, in welchem sie noch unbewohnt und unbewohnbar, eine chaotische Masse, von Wasser bedeckt war, bis dann weiter aus dem sie bedeckenden Urmeere Ländermassen emporstiegen und in Folge neuen schöpferischen Einwirkens zuerst mit Pflanzen, dann mit Thieren und endlich mit Menschen bevölkert wurden.

5. Diese hochbedeutsame Darlegung der Väter über das Verhältnis der beiden ersten Bibelverse wird durch das Buch der Weisheit (11, 18) überraschend bestätigt, indem hier von der „allmächtigen und die Welt (κοσμος) aus gestaltlosem Stoff (ὑλης αμορφος) bildenden Hand“ Gottes die Rede ist. Diese Gotteshand heißt die „allmächtige“, welche aus dem Nichts den Urstoff ins Dasein setzte, und die „bildende“, welche die Elemente durch die ihnen eingesenkten Kräfte zu Einzelkörpern sich entwickeln ließ. So ist der Gedanke, daß Gott die Welt, nämlich die fertig ausgebildete Welt, wie sie jetzt ist, aus „amorfer“, d. h. unentwickelter Materie oder aus Stoffelementen sich gestalten ließ. Dieser amorfe, gestaltlose Stoff war die noch nicht individualisirte Materie, eine gleichförmige, zu Einzelkörpern noch nicht gesonderte Masse, also ein gleichförmiges, gasartiges Fluidum, wie wir es heute bezeichnen. Die neuesten Forschungen haben somit keine Ursache, über die Bibel zu klagen. Sie gewinnen*) durch die Bibel wie sie umge-

*) Dr. Plateaus Experiment mit dem Oel in Wasser und Alcohol, die Beobachtung der mit der Tiefe zunehmenden Wärme im Innern der Erde, die Analogie der Bewegung und Gestalt und Natur der Körper des Sonnensystems und andere Thatsachen — beweisen stricte nur den Proceß allmähliger Bildung, wenn es dem Schöpfer nicht gefiel, die Weltkörper gleich Adam auf einer bestimmten Stufe fertiger Gestaltung plötzlich ins Dasein zu setzen. Die Wissenschaft gibt uns also die Weisen der Entwicklung an, wenn alles den natürlichen Weg ging. Aber sie hat keine Augen, welche sahen, wie es

kehrt zur Erläuterung derselben dienen. Durch die Spectral-Analyse wissen wir, daß die Erde aus Stoffen besteht, die sich auch außer ihr in den übrigen Weltkörpern finden. Brächte man nun alle Gesteine und Metalle der Welt in hochgradige Hitze, so würden sie alle schmelzen, bei noch gesteigerter Gluth aber in eine gasförmige Masse übergehen, in den Zustand der „amorfen Materie“ des Anfangs zurückkehren, von der das Buch der Weisheit spricht.

6. Weiterhin ist dann zu bemerken, daß Moses, nachdem er von dem Weltstoff geredet, die fernere Entwicklung desselben unter dem Bilde der menschlichen Arbeitswoche darstellt, um gemeinverständlich sein Volk zu belehren, daß der Mensch sechs Tage arbeiten und den siebenten Tag Gott weihen sollte. Die „Tage“ sind also bildlich gemeint, wie ja auch die Ausdrücke vom „Ruhen“ und „Sprechen“ Gottes nach Menschenweise gewählt, nicht buchstäblich zu verstehen sind. Besondere Beachtung aber verdient wiederum, daß die Reihenfolge, in welcher die „Gottesarbeiten“ der sechs Tage aufgezählt werden, wieder dem wirklichen Hergang der Weltentwicklung entspricht. Denn Moses führt uns, indem er etliche Hauptpunkte für seinen Zweck heraushebt, eine wirkliche Succession vor Augen und läßt wie die Wissenschaft auf den chaotischen Zustand die Wasserbedeckung, dann die Landbildung, darauf das Pflanzenreich, nach diesem die Wasserthiere, endlich die Landthiere und zuletzt den Menschen auftreten. Bibel und Wissenschaft lehren somit eine Entwicklung der Dinge in naturgesetzlicher Weise, somit eine Entwicklung, deren Anfänge von dem Erscheinen des Menschen durch eine lange Reihe von Jahrtausenden getrennt sind. Für weitere Einzelheiten empfehle ich Ihnen die trefflichen Werke von Güttler, Naturforschung und Bibel, Freiburg 1877, sowie von Fr. Pfaff, Natürliche Schöpfungsgeschichte, Frankfurt 1877.

7. Sie finden in den erwähnten Werken zugleich, was Sie über Häckel wünschen. Dieser Mann hat seine Bemühungen, die Entstehung des Lebens wie der Materie aus sich selbst, ohne Gott, zu erklären, durch notorische Fälschungen zu stützen gesucht, welche

factisch zuging, sie hat keine Zeugen des Uranfanges und der älteren Bildungen: so sind wir der Bibel zu Dank auch dafür verpflichtet, daß sie uns durch den Urheber und Urzeugen alles Werdens belehrt, daß sich der schöpferisch gesetzte erste Anfang nach natürlichen Gesetzen in langsamer Entwicklung weiter ausgestaltet hat.

ihm durch die Professoren Semper, His und Rütimeyer in einer Weise nachgewiesen wurden, daß er, wie Dr. Pfaff bemerkt, den Anspruch verwirkt hat, in wissenschaftlicher Discussion noch gehört zu werden. Aber er ist, wie D. F. Strauß durch die Offenheit seiner Sprache, durch die rückhaltlose Darlegung der Gegensätze bemerkenswerth, indem er rundweg sagt, daß er die organische wie anorganische Welt als durch sich selbst geworden betrachtet, weil man sonst den Dualismus von Gott und Geschöpfen annehmen müsse. Weil er den Schöpfer nicht will, so ist ihm die Natur durch sich selbst. So baut er nicht auf Gründe der Wissenschaft, sondern auf das „Himmelreich seines Willens" ! Die Vernunft denkt umgekehrt. Sie fragt die Erfahrung und vernimmt, daß die Menschen, Thiere und Pflanzen, welche wir sehen, nicht durch sich, sondern durch andere Wesen derselben Art verursacht sind. Für die vorangehenden Generationen gilt dieselbe Beobachtung, daß sie von früheren Geschlechtern ihre Abstammung herleiten. Und so mögen wir die verschiedenen Weltalter durchwandern und die Reihe der hinter uns liegenden Wesen, von welchen die späteren stammen, noch so lang denken, wir sind außer Stande, sie endlos zu denken, wenn anders wir nicht dem Widersinn verfallen wollen, eine in der Wirklichkeit bestehende endlose oder unendliche Zahl von Ursachen anzunehmen. Eine unendliche Zahl kann in der Wirklichkeit eben nicht existiren, weil man die größte wirkliche Zahl, die man zu denken im Stande wäre, noch immer vergrößern kann. Folglich müssen wir mit Denknothwendigkeit als letzte Ursache aller Weltwesen ein nicht durch ein anderes, sondern ganz durch sich selbst seiendes Wesen annehmen. Und dieses Wesen muß ein mit Erkenntnis und Willenskraft begabtes Wesen sein, weil unter denjenigen Wesen, deren Ursache es ist, eben auch der Mensch sich befindet und überdies alle Gebilde des Universums durch die Zweckdienlichkeit, Harmonie und Weisheit ihres Baues die Hand eines weisen Meisters verrathen. Dieses höchste Wesen, die letzte Ursache aller Weltwesen, nennen wir Gott, dessen innere Natur wir theilweise durch die Vernunft erkennen, indem wir aus dem Begriff des „Durch-sich-selbst-seins" die Anfangslosigkeit, Unveränderlichkeit, Unendlichkeit desselben erschließen. Die Offenbarung drückt dieser Erkenntnis das Siegel ihrer Bestätigung auf und fügt insbesondere die Lehre hinzu, daß der Eine Gott in drei persönlichen Seinsweisen existirt, eine Lehre, deren innere Substanz

wir erst in der Ewigkeit schauen und fortschreitend erfassen werden, wenn wir durch Gehorsam und Buße geläutert aus dieser Welt gehen, um Ihn zu sehen, wie Er ist! Hienieden aber erkennen wir, daß die Lehre von dem Dreieinigen kein Absurdum ist, weil die Einheit nicht in derselben Beziehung ausgesagt wird, wie die Dreiheit, sondern jene bezüglich der Natur, diese bezüglich der Personen, der verschiedenen Seinsweisen der Einen Wesenheit.

Sie sehen also, mein Freund, wenn Strauß uns sagte, der alte Glaube widerspreche der Vernunft, doch nicht sich selbst, so hat er in dem ersten Theile seines Satzes Unrecht, im zweiten Recht. Man hat daher keine Ursache, die Schule dem Apostolat des Glaubens zu entreißen. Denn dieses Apostolat verkündigt den Höchsten als unsern Ursprung und unser Endziel, der uns die Vernunft und ihre Gesetze gab; wie also könnte das Gottesgeschenk der Vernunft recht gebraucht, dem Glauben widersprechen, den Gott nicht minder gab?

---

8. Die Neuschule und die Moral.

1. Sie vergleichen, mein geschätzter Freund, in Ihrem letzten Schreiben die gläubigen Schriftsteller mit Scheherazade, der unerschöpflichen Erzählerin aus tausend einer Nacht. Aber nicht etwa, um zu sagen, daß beide eben nur Märchen bieten, denn Sie fügen das Geständnis bei, daß Sie, wenn jeder Irrthum eine Nacht vorstellen könne, durch die Erwägung meines Standpunktes aus mehr als tausend Nächten gerissen würden. Dann kommen Sie auf die Consequenzen des Gottesglaubens für die Moral, und, indem Sie mich zu einer Besprechung der „unabhängigen Moral“ einladen, reden Sie von Bauten in die Höhe und in die Breite. Sie haben den Unterschied der beiden gegnerischen Standpunkte damit klar bezeichnet. Städte, welche breit und in die Höhe bauen, sind ein passendes Symbol derjenigen, die mit Himmelsgedanken über die weite Erde gehen. Orte, welche niedrig bauen, statt in die Höhe, suchen sich wie die Chilenen gegen Erdbeben zu sichern, die stetig ihren Boden erschüttern; sie sind das Bild der Kinder dieser Welt, die in der Höhe nichts zu suchen wissen und sich einreden, den Katastrophen der physischen

und moralischen Ordnung durch das eigene Wirken in der Niederung schon entgehen zu können. Sehen wir denn, wie es sich damit verhält. Um das Ziel, welches die „Brüder“ ∴ ihrem Lieblingskinde, der Neuschule, bestimmt haben, allseitig zu würdigen, ist diese Betrachtung ohne Zweifel unerläßlich, und wir werden daher gut thun, sofort die „Brüder“ ∴ selbst über ihre Moral zu hören.

2. Br. ∴ Andersons „Constitutionen“ erklären, „der Maurer sei als echter Noachide verbunden, dem Sittengesetze zu gehorchen“. Die Bezeichnung Noachide zeigt an, daß man das Gesetz Mosis und Christi verwirft und nur gelten läßt, was nach Ansicht der Brüder zur Zeit Noes Geltung hatte, nämlich die menschliche Vernunft allein und ihr Gebot, „ein guter, ehrlicher Mann“ zu sein. Br. ∴ Euclides schrieb deshalb an Anderson: „Die Maurer sind wahre Noachiden; und weil jeder andere Unterschied nur von gestern her ist“ (also das Christenthum nur von gestern her!), „erheischen sie keine anderen Denominationen, wenn nur der neue Bruder ein guter, ehrlicher Mann ist“ (Pachtler 127). Natürlich fragt man da neugierig, wann denn der Adel des „guten, ehrlichen Mannes“ uns eigen sei? Br. ∴ Boulard zu Brüssel erklärte, „das Moralgesetz sei in allen Ländern, unter allen Völkern gleich,“ es sei „die wahre Religion aller Völker“; und Br. ∴ Anderson sagt noch deutlicher, es sei das, „worin alle Menschen übereinkommen“ (Pachtler 200)! Aber eine solche Moral gibt es nicht. Epikur, Muhamed, Zoroaster, der Talmud, die Chinesen und Mormonen, Moses und Christus fordern sehr verschiedene Dinge, um ein „guter und ehrlicher Mann“ zu sein. Oder stimmen etwa alle Menschen in dem Satz überein, „gut und ehrlich“ sei, „was jedem gefällt“? Gesetzt es wäre so, so würden wir doch unmöglich mit Br. ∴ Boulard und Genossen sagen können, das Moralgesetz sei unter allen Völkern gleich. Denn bei Abhörung der Einzelnen oder auch nur der Hauptgruppen käme heraus, daß dem Einen gefällt, was dem Andern mißfällt. Wenn man sagt, gut sei, was gefällt, so ist jeder sein höchster Herr und ein Anderer muß sich gefallen lassen, dem Wohlgefallen des Ersteren zum Opfer zu fallen. Man proclamirt die Emancipation des Menschen von jedem Gesetz und das Recht der Faust des Stärkeren. Die Loge ist ganz dieser Anschauung. Deshalb definirte Br. ∴ Ragon zu Paris die „allgemeine Moral“ der Maurerei als jene, die das Gesetz nicht empfängt, sondern gibt!“ Die „Brüder“

haben da klar gesprochen: Gesetz und Pflicht soll sein, was sie bestimmen; wer diesem Gesetz sich fügt, heißt „religiös", heißt „gut und ehrlich"! Wir danken dafür! Man proclamirt eine „unabhängige Moral", die von Gott und Christus absieht, um die Menschheit unter das Wohlgefallen und die Laune insolenter Gottesleugner und Christusfeinde zu bringen!! O arme Neuschule, die „unabhängig von jedem Einfluß der Kirche" den „Brüdern" dienen soll! Wenn Br. ∴ Amelung in Jena den Satz aufstellte, „das sittlich Gute sei das „Rein-Menschliche", so ist dem Gesagten zufolge das Menschliche gemeint, wie es sich im Prisma des Logen-Ichs darstellt (Pachtler 277). Br. ∴ Alting sprach 1872: „Was ist der Geist und das Fundament unseres Ordens? Ist es nicht die Befreiung des Menschengeistes von fremder Autorität? Priester und Fürsten wollen das nicht, sondern möchten die Fesseln beibehalten" (Taxil 2, 374). Br. ∴ Pestalozzi schreibt 1874 in der „Bauhütte": „Vom Protestantismus, der sich in verschiedene machtlose Confessionen zerbröckelt hat, ist nur noch als von einer statistischen Rubrik zu handeln. Nur die jesuitisch zusammengeschweißte Organisation der katholischen Welt ist noch ein Factor, der beim Entwicklungsgange der Menschheit zur Humanität als formidabeler Hemmschuh mitspielt. Das dürfen die Maurer nicht übersehen. Wir sind keine Christen mehr, wir sind Freimaurer, nichts mehr und nichts weniger und damit Punctum!" (Taxil 2, 382). „Die römische Kirche", sagt der jüdische Br. ∴ Findel, „hat jeden Aberglauben, jede Tyrannei geschützt. Jeder Maurer wird unschwer herausfinden, worauf unsere Arbeit gerichtet sein muß, nämlich auf die Zertrümmerung des kirchlichen Autoritätsprincips, wie es sich in der Erziehung und Schulung des Volkes zur Stunde noch geltend macht. Wie die Dinge liegen, überantwortet jeder papsttreue Katholik seine Kinder dem Fanatismus und Aberglauben, hilft Fesseln schmieden für den freien Volksgeist, schürt den Haß unter den Confessionen und leidet unter dem Fluch aller denkenden Bürger" (d. h. Freimaurer und Genossen) „des 19. Jahrhunderts" (ib.). Sind Sie nun klar, mein Herr, daß ich die Neuschule richtig taxire? Kann Ihnen noch die Lust kommen, mir einzureden, die Loge verlange die Neuschule aus einem anderen Grunde, als um das Christenthum, die Autorität der katholischen Kirche zu untergraben und als höchstes Moralprincip den Willen der Maurerei

das „Rein-Menschliche“ im Sinne der „Brüder“ zur Herrschaft zu bringen? „Aberglauben und Fanatismus“ ist den „Brüdern“ das christliche Gesetz des papsttreuen Katholiken; die Erziehung und Schulung des Volkes“, welche wir anstreben, ist auf die Erhaltung des „Aberglaubens und des Fanatismus“ gerichtet; deshalb verlangt die Loge mit ihren Genossen die Neuschule, die von „dem Einfluß der Kirche unabhängige Schule“! Laut verkündigt die Maurerei in ihren Organen und Reden dieses neue Evangelium. Ja an der heiligsten Stätte der Welt, in Jerusalem, vernehmen wir sogar Logengedanken. Oder hat es einen anderen Sinn, was ein Reisender der Neuzeit in seiner „Orientreise“ (1884, S. 121) schreibt, indem er sagt: „Jerusalem hatten wir jetzt vor uns. Ganz eigenthümlich mystische Gefühle religiöser Schwärmerei bemächtigen sich jedes Pilgers und man nähert sich dem Fanatismus. Mir ist es ganz begreiflich, wie sehr diese Stätte seit Jahrhunderten stets der Hauptsitz der Aeußerungen des vehementesten Fanatismus war und immer sein wird. . . . Wer lange in Jerusalem bleibt, muß endlich ein Fanatiker werden; man lebt sich dort, vom ersten Anblick der Stadt angefangen, in einen mystisch schwärmerischen Gedankenkreis hinein, der leicht dauernde Macht gewinnt. Es sind das dieselben Gefühle, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen jene wilde Kraft verliehen“. In der That, man traut seinen Augen kaum, wenn man liest, daß Jemand den erhabensten Ort der Welt, wo Gottes Sohn als Opferlamm für die Menschheit starb, als die Geburtsstätte des Fanatismus und der Schwärmerei bezeichnet, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen ihre wilde Kraft verliehen!

3. Die Kreuzzüge eine Ausgeburt des Fanatismus! Ist das nicht die Sprache, wie sie ein Feind des christlichen Namens, ein Freigeist, ein Logenbruder führt? Nie sah die Welt, sagt ein Mann wie Gfrörer (Gregor VII., S. 965 f.), ein ähnliches Unternehmen, bei welchem so reine und sittliche Triebfedern den Ton angaben, nie ein Heer wie jenes, das, obgleich aus allen Ecken der Christenheit gesammelt, fast ohne äußere Mittel durch Einöden zog, den Islam niederwarf, die Mauern Jerusalems erstieg und ein lateinisches Reich in Asien gründete. Wie unter Gregors Pontificat in den niederen Schichten die Ketzerei verschwand, so hat sein Beispiel den höheren Classen einen

Glauben eingehaucht, der Berge versetzte. Der Gedanke des ersten Kreuzzuges ist in seinem Haupte erwacht. Es schien ein Feuer über die Völker ausgegossen, das in jeder Stadt, in jedem Verein eine neue Flamme entzündete. Streit, Fehde, Gewaltthat hörte auf. Allen war ein hohes ideales Ziel gesteckt, das einen realen Anhalt hatte. Und wurde die himmlische Flamme im Verlaufe der großen Bewegung in vielen vom Rauche niedrigen Sinnes umhüllt, schlossen sich den Helden auch Elende an: so wissen wir, daß sich beim Aufbruch aus Aegypten an die Heerschaar Gottes, welche der Wunderstab Moses und Ahrons führte, auch Gesindel anhängte und daß selbst Gottes Sohn auf Erden das Werk des Heiles und die Gründung der Gottesstadt vollzog, obgleich er wußte, daß gleich Judas in seiner persönlichen Nähe eine Schlangenbrut fortziehend durch die Jahrhunderte den Baum des Lebens begeifern werde. Vgl. Weiteres bei Weiß, Weltgeschichte II, 2, 1138 ff.

4. Wie die Kreuzzüge eine That des christlichen Glaubens waren, so ist der Kampf des einzelnen gegen die Leidenschaft, gegen die Willkür und Laune, welche der Egoismus dictirt, nicht minder sein Werk. Nicht was gefällt, macht gut und ehrlich, sondern die Erfüllung des Gesetzes, das für Israel am Sinai verkündigt und, als die Vorbereitung dieses Volkes für den Apostolat der Welt vollendet war, durch seine Edelsten in der Kraft des heiligen Geistes mit dem Sühneblut von Golgotha zum Gemeingut aller Völker wurde. „Retter", „Heilande" gehen seitdem von dem Zion des N. B. aus, „um zu regieren den Berg Esaus", um die gleich Esau von Gott abtrünnige, aber bekehrte Menschheit fortdauernd zu weiden, mit gesunder Lehre zu speisen, durch das Gesetz des Herrn auf der geraden Straße des Heiles zu führen, „denn des Herrn ist die Herrschaft" (Obadja 21), des Herrn, nicht der Menschen, des Schöpfers und Erlösers der Welt, nicht der Rebellen!

Diese Rebellen gegen Gott und Christus donnern gegen „die Erziehung und Schulung des Volkes im Geiste Christi." Ihnen die Schule ausliefern, heißt das Licht in Finsternis, das Leben in den Tod verwandeln und die sichere Leuchte des göttlichen Gesetzes mit dem Irrlicht eines chaotischen Sumpfes vertauschen, das jene uns in einer Moral darbieten, welche die Willkür und den Despotismus der Selbstsucht predigt. Ich will

nicht reden von den Verwüstungen, welche dieses Princip bereits im Leben angerichtet hat; denn ich genüge meiner Aufgabe, indem ich das Princip als solches erkläre. Wenn Sie mir aber bemerkten, daß doch auch unter Katholiken recht viele Fehler zum Vorschein kommen, so bitte ich Sie, die Geschichte zu lesen. Der Schwedenkönig Carl XII. schlug gar manchesmal den sogenannten großen Peter. Aber der Russe sagte trefflich eines Tages: Wohl oft noch wird uns dieser Schwede schlagen, aber endlich wird er uns auch siegen lehren! Und so geschah es. Peter gab acht auf die eigenen Fehler, studirte des Gegners Weisen und Ziele, und siehe — es kam die Zeit, daß der Feind erlag und der Besiegte Sieger blieb. So auch ergeht es den Christen, welche treu am Glauben halten. Die Macht der Leidenschaft, die Verführung der Welt, die Versuchung der Finsternis wirft sie nicht selten zu Boden. Wie David eine schwache Stunde hatte, so vergaß sich Petrus und Papst Marzellinus opferte dem Jupiter, aber sie fielen und standen wieder auf! Die Gläubigen wissen eben, was die Gewalten der Hölle besiegt: haec est victoria, quae vincit mundum, fides nostra! Auf diesem Standpunkt beharrend, werden sie Meister des alten Adam, und, in Demuth bekennend, daß niemand ohne Sünde ist, ergreifen sie den Schild des Glaubens, um durch Buße ihre Schuld zu sühnen, und hinfort wachsam, werden sie endlich bleibend Sieger, voll des Friedens, den die Welt nicht geben kann und entschlossen, lieber zu sterben, als wieder zu fallen. Das ist die Geschichte der Meisten, die „papsttreu“ über die Erde gehen, während nicht wenige von ihnen die Krone jener Auserwählten tragen, die unbefleckt das Gewand der Unschuld bewahrten und ein langes Leben hindurch als Heroen der Tugend, ein Segen der Menschheit, ein Schauspiel der Freude für Himmel und Erde waren.

5. Was kann dem gegenüber jene autoritätslose Moral des Egoismus leisten, welche die Loge der Neuschule und durch die Schule der ganzen Menschheit bestimmt? Ich rede nicht von Persönlichkeiten; aber urtheilen Sie selbst, ob irgend eine Persönlichkeit, welche immer es sein mag, auf diesem Wege zum Frieden gelangen kann. Man müßte ganze Bücher schreiben, wollte man durch Aussprüche der Maurer die Willkür des Egoismus belegen, die ihr Moralprincip enthält. Es mögen also etliche Sätze genügen. So sagte der bekannte Br. ∴ Helvetius:

kehrt zur Erläuterung derselben dienen. Durch die Spectral-Analyse wissen wir, daß die Erde aus Stoffen besteht, die sich auch außer ihr in den übrigen Weltkörpern finden. Brächte man nun alle Gesteine und Metalle der Welt in hochgradige Hitze, so würden sie alle schmelzen, bei noch gesteigerter Gluth aber in eine gasförmige Masse übergehen, in den Zustand der „amorfen Materie“ des Anfangs zurückkehren, von der das Buch der Weisheit spricht.

6. Weiterhin ist dann zu bemerken, daß Moses, nachdem er von dem Weltstoff geredet, die fernere Entwicklung desselben unter dem Bilde der menschlichen Arbeitswoche darstellt, um gemeinverständlich sein Volk zu belehren, daß der Mensch sechs Tage arbeiten und den siebenten Tag Gott weihen sollte. Die „Tage“ sind also bildlich gemeint, wie ja auch die Ausdrücke vom „Ruhen“ und „Sprechen“ Gottes nach Menschenweise gewählt, nicht buchstäblich zu verstehen sind. Besondere Beachtung aber verdient wiederum, daß die Reihenfolge, in welcher die „Gottesarbeiten“ der sechs Tage aufgezählt werden, wieder dem wirklichen Hergang der Weltentwicklung entspricht. Denn Moses führt uns, indem er etliche Hauptpunkte für seinen Zweck heraushebt, eine wirkliche Succession vor Augen und läßt wie die Wissenschaft auf den chaotischen Zustand die Wasserbedeckung, dann die Landbildung, darauf das Pflanzenreich, nach diesem die Wasserthiere, endlich die Landthiere und zuletzt den Menschen auftreten. Bibel und Wissenschaft lehren somit eine Entwicklung der Dinge in naturgesetzlicher Weise, somit eine Entwicklung, deren Anfänge von dem Erscheinen des Menschen durch eine lange Reihe von Jahrtausenden getrennt sind. Für weitere Einzelheiten empfehle ich Ihnen die trefflichen Werke von Güttler, Naturforschung und Bibel, Freiburg 1877, sowie von Fr. Pfaff, Natürliche Schöpfungsgeschichte, Frankfurt 1877.

7. Sie finden in den erwähnten Werken zugleich, was Sie über Häckel wünschen. Dieser Mann hat seine Bemühungen, die Entstehung des Lebens wie der Materie aus sich selbst, ohne Gott, zu erklären, durch notorische Fälschungen zu stützen gesucht, welche

---

factisch zuging, sie hat keine Zeugen des Uranfanges und der älteren Bildungen: so sind wir der Bibel zu Dank auch dafür verpflichtet, daß sie uns durch den Urheber und Urzeugen alles Werdens belehrt, daß sich der schöpferisch gesetzte erste Anfang nach natürlichen Gesetzen in langsamer Entwicklung weiter ausgestaltet hat.

ihm durch die Professoren Semper, His und Rütimeyer in einer Weise nachgewiesen wurden, daß er, wie Dr. Pfaff bemerkt, den Anspruch verwirkt hat, in wissenschaftlicher Discussion noch gehört zu werden. Aber er ist, wie D. F. Strauß durch die Offenheit seiner Sprache, durch die rückhaltlose Darlegung der Gegensätze bemerkenswerth, indem er rundweg sagt, daß er die organische wie anorganische Welt als durch sich selbst geworden betrachtet, weil man sonst den Dualismus von Gott und Geschöpfen annehmen müsse. Weil er den Schöpfer nicht will, so ist ihm die Natur durch sich selbst. So baut er nicht auf Gründe der Wissenschaft, sondern auf das „Himmelreich seines Willens" ! Die Vernunft denkt umgekehrt. Sie fragt die Erfahrung und vernimmt, daß die Menschen, Thiere und Pflanzen, welche wir sehen, nicht durch sich, sondern durch andere Wesen derselben Art verursacht sind. Für die vorangehenden Generationen gilt dieselbe Beobachtung, daß sie von früheren Geschlechtern ihre Abstammung herleiten. Und so mögen wir die verschiedenen Weltalter durchwandern und die Reihe der hinter uns liegenden Wesen, von welchen die späteren stammen, noch so lang denken, wir sind außer Stande, sie endlos zu denken, wenn anders wir nicht dem Widersinn verfallen wollen, eine in der Wirklichkeit bestehende endlose oder unendliche Zahl von Ursachen anzunehmen. Eine unendliche Zahl kann in der Wirklichkeit eben nicht existiren, weil man die größte wirkliche Zahl, die man zu denken im Stande wäre, noch immer vergrößern kann. Folglich müssen wir mit Denknothwendigkeit als letzte Ursache aller Weltwesen ein nicht durch ein anderes, sondern ganz durch sich selbst seiendes Wesen annehmen. Und dieses Wesen muß ein mit Erkenntnis und Willenskraft begabtes Wesen sein, weil unter denjenigen Wesen, deren Ursache es ist, eben auch der Mensch sich befindet und überdies alle Gebilde des Universums durch die Zweckdienlichkeit, Harmonie und Weisheit ihres Baues die Hand eines weisen Meisters verrathen. Dieses höchste Wesen, die letzte Ursache aller Weltwesen, nennen wir Gott, dessen innere Natur wir theilweise durch die Vernunft erkennen, indem wir aus dem Begriff des „Durch-sich-selbst-seins" die Anfangslosigkeit, Unveränderlichkeit, Unendlichkeit desselben erschließen. Die Offenbarung drückt dieser Erkenntnis das Siegel ihrer Bestätigung auf und fügt insbesondere die Lehre hinzu, daß der Eine Gott in drei persönlichen Seinsweisen existirt, eine Lehre, deren innere Substanz

wir erst in der Ewigkeit schauen und fortschreitend erfassen werden, wenn wir durch Gehorsam und Buße geläutert aus dieser Welt gehen, um Ihn zu sehen, wie Er ist! Hienieden aber erkennen wir, daß die Lehre von dem Dreieinigen kein Absurdum ist, weil die Einheit nicht in derselben Beziehung ausgesagt wird, wie die Dreiheit, sondern jene bezüglich der Natur, diese bezüglich der Personen, der verschiedenen Seinsweisen der Einen Wesenheit.

Sie sehen also, mein Freund, wenn Strauß uns sagte, der alte Glaube widerspreche der Vernunft, doch nicht sich selbst, so hat er in dem ersten Theile seines Satzes Unrecht, im zweiten Recht. Man hat daher keine Ursache, die Schule dem Apostolat des Glaubens zu entreißen. Denn dieses Apostolat verkündigt den Höchsten als unsern Ursprung und unser Endziel, der uns die Vernunft und ihre Gesetze gab; wie also könnte das Gottesgeschenk der Vernunft recht gebraucht, dem Glauben widersprechen, den Gott nicht minder gab?

---

8. Die Neuschule und die Moral.

1. Sie vergleichen, mein geschätzter Freund, in Ihrem letzten Schreiben die gläubigen Schriftsteller mit Scheherazade, der unerschöpflichen Erzählerin aus tausend einer Nacht. Aber nicht etwa, um zu sagen, daß beide eben nur Märchen bieten, denn Sie fügen das Geständnis bei, daß Sie, wenn jeder Irrthum eine Nacht vorstellen könne, durch die Erwägung meines Standpunktes aus mehr als tausend Nächten gerissen würden. Dann kommen Sie auf die Consequenzen des Gottesglaubens für die Moral, und, indem Sie mich zu einer Besprechung der „unabhängigen Moral“ einladen, reden Sie von Bauten in die Höhe und in die Breite. Sie haben den Unterschied der beiden gegnerischen Standpunkte damit klar bezeichnet. Städte, welche breit und in die Höhe bauen, sind ein passendes Symbol derjenigen, die mit Himmelsgedanken über die weite Erde gehen. Orte, welche niedrig bauen, statt in die Höhe, suchen sich wie die Chilenen gegen Erdbeben zu sichern, die stetig ihren Boden erschüttern; sie sind das Bild der Kinder dieser Welt, die in der Höhe nichts zu suchen wissen und sich einreden, den Katastrophen der physischen

und moralischen Ordnung durch das eigene Wirken in der Niederung schon entgehen zu können. Sehen wir denn, wie es sich damit verhält. Um das Ziel, welches die „Brüder“ ∴ ihrem Lieblingskinde, der Neuschule, bestimmt haben, allseitig zu würdigen, ist diese Betrachtung ohne Zweifel unerläßlich, und wir werden daher gut thun, sofort die „Brüder“ ∴ selbst über ihre Moral zu hören.

2. Br. ∴ Andersons „Constitutionen“ erklären, „der Maurer sei als echter Noachide verbunden, dem Sittengesetze zu gehorchen“. Die Bezeichnung Noachide zeigt an, daß man das Gesetz Mosis und Christi verwirft und nur gelten läßt, was nach Ansicht der Brüder zur Zeit Noes Geltung hatte, nämlich die menschliche Vernunft allein und ihr Gebot, „ein guter, ehrlicher Mann“ zu sein. Br. ∴ Euclides schrieb deshalb an Anderson: „Die Maurer sind wahre Noachiden; und weil jeder andere Unterschied nur von gestern her ist“ (also das Christenthum nur von gestern her!), „erheischen sie keine anderen Denominationen, wenn nur der neue Bruder ein guter, ehrlicher Mann ist“ (Pachtler 127). Natürlich fragt man da neugierig, wann denn der Adel des „guten, ehrlichen Mannes“ uns eigen sei? Br. ∴ Boulard zu Brüssel erklärte, „das Moralgesetz sei in allen Ländern, unter allen Völkern gleich,“ es sei „die wahre Religion aller Völker“; und Br. ∴ Anderson sagt noch deutlicher, es sei das, „worin alle Menschen übereinkommen“ (Pachtler 200)! Aber eine solche Moral gibt es nicht. Epikur, Muhamed, Zoroaster, der Talmud, die Chinesen und Mormonen, Moses und Christus fordern sehr verschiedene Dinge, um ein „guter und ehrlicher Mann“ zu sein. Oder stimmen etwa alle Menschen in dem Satz überein, „gut und ehrlich“ sei, „was jedem gefällt“? Gesetzt es wäre so, so würden wir doch unmöglich mit Br. ∴ Boulard und Genossen sagen können, das Moralgesetz sei unter allen Völkern gleich. Denn bei Abhörung der Einzelnen oder auch nur der Hauptgruppen käme heraus, daß dem Einen gefällt, was dem Andern mißfällt. Wenn man sagt, gut sei, was gefällt, so ist jeder sein höchster Herr und ein Anderer muß sich gefallen lassen, dem Wohlgefallen des Ersteren zum Opfer zu fallen. Man proclamirt die Emancipation des Menschen von jedem Gesetz und das Recht der Faust des Stärkeren. Die Loge ist ganz dieser Anschauung. Deshalb definirte Br. ∴ Ragon zu Paris die „allgemeine Moral“ der Maurerei als jene, die das Gesetz nicht empfängt, sondern gibt!“ Die „Brüder“

haben da klar gesprochen; Gesetz und Pflicht soll sein, was sie bestimmen; wer diesem Gesetz sich fügt, heißt „religiös“, heißt „gut und ehrlich“! Wir danken dafür! Man proclamirt eine „unabhängige Moral“, die von Gott und Christus absieht, um die Menschheit unter das Wohlgefallen und die Laune insolenter Gottesleugner und Christusfeinde zu bringen!! O arme Neuschule, die „unabhängig von jedem Einfluß der Kirche“ den „Brüdern“ dienen soll! Wenn Br. ∴ Amelung in Jena den Satz aufstellte, „das sittlich Gute sei das „Rein-Menschliche“, so ist dem Gesagten zufolge das Menschliche gemeint, wie es sich im Prisma des Logen-Ichs darstellt (Pachtler 277). Br. ∴ Alting sprach 1872: „Was ist der Geist und das Fundament unseres Ordens? Ist es nicht die Befreiung des Menschengeistes von fremder Autorität? Priester und Fürsten wollen das nicht, sondern möchten die Fesseln beibehalten“ (Taxil 2, 374). Br. ∴ Pestalozzi schreibt 1874 in der „Bauhütte“: „Vom Protestantismus, der sich in verschiedene machtlose Confessionen zerbröckelt hat, ist nur noch als von einer statistischen Rubrik zu handeln. Nur die jesuitisch zusammengeschweißte Organisation der katholischen Welt ist noch ein Factor, der beim Entwicklungsgange der Menschheit zur Humanität als formidabeler Hemmschuh mitspielt. Das dürfen die Maurer nicht übersehen. Wir sind keine Christen mehr, wir sind Freimaurer, nichts mehr und nichts weniger und damit Punctum!“ (Taxil 2, 382). „Die römische Kirche“, sagt der jüdische Br. ∴ Findel, „hat jeden Aberglauben, jede Tyrannei geschützt. Jeder Maurer wird unschwer herausfinden, worauf unsere Arbeit gerichtet sein muß, nämlich auf die Zertrümmerung des kirchlichen Autoritätsprincips, wie es sich in der Erziehung und Schulung des Volkes zur Stunde noch geltend macht. Wie die Dinge liegen, überantwortet jeder papsttreue Katholik seine Kinder dem Fanatismus und Aberglauben, hilft Fesseln schmieden für den freien Volksgeist, schürt den Haß unter den Confessionen und leidet unter dem Fluch aller denkenden Bürger“ (d. h. Freimaurer und Genossen) „des 19. Jahrhunderts“ (ib.). Sind Sie nun klar, mein Herr, daß ich die Neuschule richtig taxire? Kann Ihnen noch die Lust kommen, mir einzureden, die Loge verlange die Neuschule aus einem anderen Grunde, als um das Christenthum, die Autorität der katholischen Kirche zu untergraben und als höchstes Moralprincip den Willen der Maurerei

das „Rein-Menschliche“ im Sinne der „Brüder“ zur Herrschaft zu bringen? „Aberglauben und Fanatismus“ ist den „Brüdern“ das christliche Gesetz des papsttreuen Katholiken; die Erziehung und Schulung des Volkes“, welche wir anstreben, ist auf die Erhaltung des „Aberglaubens und des Fanatismus“ gerichtet; deshalb verlangt die Loge mit ihren Genossen die Neuschule, die von „dem Einfluß der Kirche unabhängige Schule“! Laut verkündigt die Maurerei in ihren Organen und Reden dieses neue Evangelium. Ja an der heiligsten Stätte der Welt, in Jerusalem, vernehmen wir sogar Logengedanken. Oder hat es einen anderen Sinn, was ein Reisender der Neuzeit in seiner „Orientreise“ (1884, S. 121) schreibt, indem er sagt: „Jerusalem hatten wir jetzt vor uns. Ganz eigenthümlich mystische Gefühle religiöser Schwärmerei bemächtigen sich jedes Pilgers und man nähert sich dem Fanatismus. Mir ist es ganz begreiflich, wie sehr diese Stätte seit Jahrhunderten stets der Hauptsitz der Aeußerungen des vehementesten Fanatismus war und immer sein wird. . . . Wer lange in Jerusalem bleibt, muß endlich ein Fanatiker werden; man lebt sich dort, vom ersten Anblick der Stadt angefangen, in einen mystisch schwärmerischen Gedankenkreis hinein, der leicht dauernde Macht gewinnt. Es sind das dieselben Gefühle, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen jene wilde Kraft verliehen“. In der That, man traut seinen Augen kaum, wenn man liest, daß Jemand den erhabensten Ort der Welt, wo Gottes Sohn als Opferlamm für die Menschheit starb, als die Geburtsstätte des Fanatismus und der Schwärmerei bezeichnet, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen ihre wilde Kraft verliehen!

3. Die Kreuzzüge eine Ausgeburt des Fanatismus! Ist das nicht die Sprache, wie sie ein Feind des christlichen Namens, ein Freigeist, ein Logenbruder führt? Nie sah die Welt, sagt ein Mann wie Gfrörer (Gregor VII., S. 965 f.), ein ähnliches Unternehmen, bei welchem so reine und sittliche Triebfedern den Ton angaben, nie ein Heer wie jenes, das, obgleich aus allen Ecken der Christenheit gesammelt, fast ohne äußere Mittel durch Einöden zog, den Islam niederwarf, die Mauern Jerusalems erstieg und ein lateinisches Reich in Asien gründete. Wie unter Gregors Pontificat in den niederen Schichten die Ketzerei verschwand, so hat sein Beispiel den höheren Classen einen

Glauben eingehaucht, der Berge versetzte. Der Gedanke des ersten Kreuzzuges ist in seinem Haupte erwacht. Es schien ein Feuer über die Völker ausgegossen, das in jeder Stadt, in jedem Verein eine neue Flamme entzündete. Streit, Fehde, Gewaltthat hörte auf. Allen war ein hohes ideales Ziel gesteckt, das einen realen Anhalt hatte. Und wurde die himmlische Flamme im Verlaufe der großen Bewegung in vielen vom Rauche niedrigen Sinnes umhüllt, schlossen sich den Helden auch Elende an: so wissen wir, daß sich beim Aufbruch aus Aegypten an die Heerschaar Gottes, welche der Wunderstab Moses und Ahrons führte, auch Gesindel anhängte und daß selbst Gottes Sohn auf Erden das Werk des Heiles und die Gründung der Gottesstadt vollzog, obgleich er wußte, daß gleich Judas in seiner persönlichen Nähe eine Schlangenbrut fortziehend durch die Jahrhunderte den Baum des Lebens begeifern werde. Vgl. Weiteres bei Weiß, Weltgeschichte II, 2, 1138 ff.

4. Wie die Kreuzzüge eine That des christlichen Glaubens waren, so ist der Kampf des einzelnen gegen die Leidenschaft, gegen die Willkür und Laune, welche der Egoismus dictirt, nicht minder sein Werk. Nicht was gefällt, macht gut und ehrlich, sondern die Erfüllung des Gesetzes, das für Israel am Sinai verkündigt und, als die Vorbereitung dieses Volkes für den Apostolat der Welt vollendet war, durch seine Edelsten in der Kraft des heiligen Geistes mit dem Sühneblut von Golgotha zum Gemeingut aller Völker wurde. „Retter“, „Heilande“ gehen seitdem von dem Zion des N. B. aus, „um zu regieren den Berg Esaus“, um die gleich Esau von Gott abtrünnige, aber bekehrte Menschheit fortdauernd zu weiden, mit gesunder Lehre zu speisen, durch das Gesetz des Herrn auf der geraden Straße des Heiles zu führen, „denn des Herrn ist die Herrschaft“ (Obadja 21), des Herrn, nicht der Menschen, des Schöpfers und Erlösers der Welt, nicht der Rebellen!

Diese Rebellen gegen Gott und Christus donnern gegen „die Erziehung und Schulung des Volkes im Geiste Christi.“ Ihnen die Schule ausliefern, heißt das Licht in Finsternis, das Leben in den Tod verwandeln und die sichere Leuchte des göttlichen Gesetzes mit dem Irrlicht eines chaotischen Sumpfes vertauschen, das jene uns in einer Moral darbieten, welche die Willkür und den Despotismus der Selbstsucht predigt. Ich will

nicht reden von den Verwüstungen, welche dieses Princip bereits im Leben angerichtet hat; denn ich genüge meiner Aufgabe, indem ich das Princip als solches erkläre. Wenn Sie mir aber bemerkten, daß doch auch unter Katholiken recht viele Fehler zum Vorschein kommen, so bitte ich Sie, die Geschichte zu lesen. Der Schwedenkönig Carl XII. schlug gar manchesmal den sogenannten großen Peter. Aber der Russe sagte trefflich eines Tages: Wohl oft noch wird uns dieser Schwede schlagen, aber endlich wird er uns auch siegen lehren! Und so geschah es. Peter gab acht auf die eigenen Fehler, studirte des Gegners Weisen und Ziele, und siehe — es kam die Zeit, daß der Feind erlag und der Besiegte Sieger blieb. So auch ergeht es den Christen, welche treu am Glauben halten. Die Macht der Leidenschaft, die Verführung der Welt, die Versuchung der Finsternis wirft sie nicht selten zu Boden. Wie David eine schwache Stunde hatte, so vergaß sich Petrus und Papst Marzellinus opferte dem Jupiter, aber sie fielen und standen wieder auf! Die Gläubigen wissen eben, was die Gewalten der Hölle besiegt: haec est victoria, quae vincit mundum, fides nostra! Auf diesem Standpunkt beharrend, werden sie Meister des alten Adam, und, in Demuth bekennend, daß niemand ohne Sünde ist, ergreifen sie den Schild des Glaubens, um durch Buße ihre Schuld zu sühnen, und hinfort wachsam, werden sie endlich bleibend Sieger, voll des Friedens, den die Welt nicht geben kann und entschlossen, lieber zu sterben, als wieder zu fallen. Das ist die Geschichte der Meisten, die „papsttreu“ über die Erde gehen, während nicht wenige von ihnen die Krone jener Auserwählten tragen, die unbefleckt das Gewand der Unschuld bewahrten und ein langes Leben hindurch als Heroen der Tugend, ein Segen der Menschheit, ein Schauspiel der Freude für Himmel und Erde waren.

5. Was kann dem gegenüber jene autoritätslose Moral des Egoismus leisten, welche die Loge der Neuschule und durch die Schule der ganzen Menschheit bestimmt? Ich rede nicht von Persönlichkeiten; aber urtheilen Sie selbst, ob irgend eine Persönlichkeit, welche immer es sein mag, auf diesem Wege zum Frieden gelangen kann. Man müßte ganze Bücher schreiben, wollte man durch Aussprüche der Maurer die Willkür des Egoismus belegen, die ihr Moralprincip enthält. Es mögen also etliche Sätze genügen. So sagte der bekannte Br. ∴ Helvetius:

1. Seine Leidenschaften zügeln wollen, heißt den Staat vernichten. 2. Es hat wenig zu sagen, daß die Menschen schlecht seien, wenn sie nur aufgeklärt sind. 3. Wenn Gatten einander nicht mehr lieben, so ist das Gesetz des Zusammenwohnens hart und barbarisch. 4. Da die sinnliche Liebe allgemein als großes Vergnügen gilt, so muß man die Herzensreinigkeit für etwas Schädliches halten, Weibergemeinschaft einführen und alle Kinder für Staatseigenthum erklären (Pachtler 292). Helvetius faßte den Plan zu der Loge der „neun Schwestern", die der wüthende, Atheist Lalande dann stiftete, und der Voltaire, Danton, Brissot Condorcet, des Moulins und viele andere bekannte Leute angehörten, welche die glühendsten Vertheidiger der Revolution waren, aber auch von der Revolution verschlungen wurden. Was übrigens Helvetius über den Libertinismus sagt, ist so sehr Gemeingut jener „Brüder", die als völlig „Eingeweihte" den Hochgraden angehören, daß nach Leo Taxil's glaubwürdiger Mittheilung (2 Bd., Beil. 1 Clavis Symbolorum) in grauenerregender Weise die erhabensten Lehren und Sinnbilder des Christenthums in dem Kreuz, der Rose und den sonstigen Symbolen der Maurer venerisch gedeutet werden! Steht auch außer Zweifel, daß die meisten „Brüder" von diesen extremen Dingen keine Ahnung haben und sich mit Abscheu davon abwenden würden, so ist aber doch klar, daß diese „Blauen" eben halbe Leute sind, die aus Bornirtheit nicht fassen, daß auf dem Standpunkt der „unabhängigen Moral" auch der Libertinismus mit seinen größten Extravaganzen demjenigen frei stehen muß, der an ihm Gefallen findet. Ein Phäakenleben ist ein Greuel, aber nicht für den, der es liebt und den Anspruch erhebt, keiner Autorität unterworfen zu sein. Von Bedeutung ist aber, daß eben die Hochgrade das Centrum des nächtlichen Bundes bilden. Sie sind es, die Alles regieren, die den Schlachtplan entwerfen und die Mittel bestimmen, ein Volk um das Christenthum zu bringen und sich unterthan zu machen. Man kann sich daher nicht wundern, daß von hier aus die Parole kommt: Untergrabet im Volk die Sittlichkeit! So schrieb ein Chef der Loge, Br. ∴ Piccolo, nach des alten Bileam Rath: „Die Hauptsache ist, daß man den Menschen um seine Sittlichkeit bringe. Schon von Natur aus ist er geneigt, verbotenen Vergnügungen nachzugehen. Der beste Dolch, um die Kirche ins Herz zu treffen, ist die Corruption! Also ans Werk!

Bis ans Ende"! (Taxil 2, 560). Ohne Zweifel ein probates Mittel! Die Geschichte zeigt es. Gottes Geist wich von Israel, als sich das Volk durch Moab nach Bileams Rath verführen ließ. Wenn also Bischof Dupanloup einst die Presse anklagte, daß sie die Gottlosigkeit volksthümlich mache, das Gift zersetzender Lehren in das Herz der Nation versenke, die Gesellschaft mit Atheismus, Sensualismus und „unabhängiger" Moral durchsäuere, so wäre beizufügen, daß diese Presse, eben dieselbe, welche aller Orten die Neuschule verlangt und schützt, das Organ der Hochgrade der „Brüder" ist. Als dem Seher auf Patmos einst die abtrünnige Gesellschaft der letzten Zeiten gezeigt wurde, da sah er sie mit dem „Stempel des Thieres" an der Stirne. Können wir uns wundern, daß die „Humanität" der Logen-Moral, welche die breiten Schichten des Volkes durch die Presse, das Theater und die Kunst tagtäglich in die Schule nimmt und die Jugend stufenweise für diese Leistungen jener Volks-Hochschulen in der Neuschule präparirt, können wir uns wundern, daß diese „Humanität" mit ihrer Emancipation aller Gelüste ein Meer der Sittenverderbnis über die Welt bringt und die Massen brutalisirt?

6. Papst Leo XII. klagt 1825 in seiner Bulle gegen die Maurer: „Wir haben die Fürsten gewarnt und die Fürsten haben geschlafen, wir haben die Minister in Kenntnis gesetzt, und sie haben nicht gewacht. Daher stammt das Unheil, das wir zu beklagen haben. . . Man darf nicht meinen, daß wir fälschlich und verleumderisch den Geheimbünden diese und andere Uebel zuschreiben. Ihre Werke über Religion und Staatswesen, ihre Verachtung gegen die Autorität, ihr Haß gegen das legitime Königthum, ihre Angriffe gegen die Gottheit Christi und das Dasein Gottes selbst, ihr eingestandener Materialismus, ihre Regeln und Statuten sind ebenso viele Beweise für ihre Anstrengungen zum Sturze der legitimen Fürsten und der Fundamente der Kirche." Die Maurer-Zeitschrift „Latomia" sagte 1861, S. 317 über die Anklagen der Päpste gegen den Bund, welche in gleicher Weise jüngst Leo XIII. wiederholte, daß „der päpstliche Stuhl am klarsten den innersten Kern des Freimaurerordens erfaßte" (s. Taxil 2, 390).

Wenn demnach die Neuschule nach dem Recept der Brüder ihre Wirksamkeit entfaltet, so wird sie die Geschichte wie ein Teufel durch Lügen entstellen, die Männer der Revolution mit Ruhm bekleiden, katholische Fürsten verkleinern und ihre Feinde groß

wir erst in der Ewigkeit schauen und fortschreitend erfassen werden, wenn wir durch Gehorsam und Buße geläutert aus dieser Welt gehen, um Ihn zu sehen, wie Er ist! Hienieden aber erkennen wir, daß die Lehre von dem Dreieinigen kein Absurdum ist, weil die Einheit nicht in derselben Beziehung ausgesagt wird, wie die Dreiheit, sondern jene bezüglich der Natur, diese bezüglich der Personen, der verschiedenen Seinsweisen der Einen Wesenheit.

Sie sehen also, mein Freund, wenn Strauß uns sagte, der alte Glaube widerspreche der Vernunft, doch nicht sich selbst, so hat er in dem ersten Theile seines Satzes Unrecht, im zweiten Recht. Man hat daher keine Ursache, die Schule dem Apostolat des Glaubens zu entreißen. Denn dieses Apostolat verkündigt den Höchsten als unsern Ursprung und unser Endziel, der uns die Vernunft und ihre Gesetze gab; wie also könnte das Gottesgeschenk der Vernunft recht gebraucht, dem Glauben widersprechen, den Gott nicht minder gab?

---

8. Die Neuschule und die Moral.

1. Sie vergleichen, mein geschätzter Freund, in Ihrem letzten Schreiben die gläubigen Schriftsteller mit Scheherazade, der unerschöpflichen Erzählerin aus tausend einer Nacht. Aber nicht etwa, um zu sagen, daß beide eben nur Märchen bieten, denn Sie fügen das Geständnis bei, daß Sie, wenn jeder Irrthum eine Nacht vorstellen könne, durch die Erwägung meines Standpunktes aus mehr als tausend Nächten gerissen würden. Dann kommen Sie auf die Consequenzen des Gottesglaubens für die Moral, und, indem Sie mich zu einer Besprechung der „unabhängigen Moral" einladen, reden Sie von Bauten in die Höhe und in die Breite. Sie haben den Unterschied der beiden gegnerischen Standpunkte damit klar bezeichnet. Städte, welche breit und in die Höhe bauen, sind ein passendes Symbol derjenigen, die mit Himmelsgedanken über die weite Erde gehen. Orte, welche niedrig bauen, statt in die Höhe, suchen sich wie die Chilenen gegen Erdbeben zu sichern, die stetig ihren Boden erschüttern; sie sind das Bild der Kinder dieser Welt, die in der Höhe nichts zu suchen wissen und sich einreden, den Katastrophen der physischen

und moralischen Ordnung durch das eigene Wirken in der Niederung schon entgehen zu können. Sehen wir denn, wie es sich damit verhält. Um das Ziel, welches die „Brüder“ ∴ ihrem Lieblingskinde, der Neuschule, bestimmt haben, allseitig zu würdigen, ist diese Betrachtung ohne Zweifel unerläßlich, und wir werden daher gut thun, sofort die „Brüder“ ∴ selbst über ihre Moral zu hören.

2. Br. ∴ Andersons „Constitutionen“ erklären, „der Maurer sei als echter Noachide verbunden, dem Sittengesetze zu gehorchen“. Die Bezeichnung Noachide zeigt an, daß man das Gesetz Mosis und Christi verwirft und nur gelten läßt, was nach Ansicht der Brüder zur Zeit Noes Geltung hatte, nämlich die menschliche Vernunft allein und ihr Gebot, „ein guter, ehrlicher Mann“ zu sein. Br. ∴ Euclides schrieb deshalb an Anderson: „Die Maurer sind wahre Noachiden; und weil jeder andere Unterschied nur von gestern her ist“ (also das Christenthum nur von gestern her!), „erheischen sie keine anderen Denominationen, wenn nur der neue Bruder ein guter, ehrlicher Mann ist“ (Pachtler 127). Natürlich fragt man da neugierig, wann denn der Adel des „guten, ehrlichen Mannes“ uns eigen sei? Br. ∴ Boulard zu Brüssel erklärte, „das Moralgesetz sei in allen Ländern, unter allen Völkern gleich,“ es sei „die wahre Religion aller Völker“; und Br. ∴ Anderson sagt noch deutlicher, es sei das, „worin alle Menschen übereinkommen“ (Pachtler 200)! Aber eine solche Moral gibt es nicht. Epikur, Muhamed, Zoroaster, der Talmud, die Chinesen und Mormonen, Moses und Christus fordern sehr verschiedene Dinge, um ein „guter und ehrlicher Mann“ zu sein. Oder stimmen etwa alle Menschen in dem Satz überein, „gut und ehrlich“ sei, „was jedem gefällt“? Gesetzt es wäre so, so würden wir doch unmöglich mit Br. ∴ Boulard und Genossen sagen können, das Moralgesetz sei unter allen Völkern gleich. Denn bei Abhörung der Einzelnen oder auch nur der Hauptgruppen käme heraus, daß dem Einen gefällt, was dem Andern mißfällt. Wenn man sagt, gut sei, was gefällt, so ist jeder sein höchster Herr und ein Anderer muß sich gefallen lassen, dem Wohlgefallen des Ersteren zum Opfer zu fallen. Man proclamirt die Emancipation des Menschen von jedem Gesetz und das Recht der Faust des Stärkeren. Die Loge ist ganz dieser Anschauung. Deshalb definirte Br. ∴ Ragon zu Paris die „allgemeine Moral“ der Maurerei als jene, die das Gesetz nicht empfängt, sondern gibt!“ Die „Brüder“

haben da klar gesprochen; Gesetz und Pflicht soll sein, was sie bestimmen; wer diesem Gesetz sich fügt, heißt „religiös", heißt „gut und ehrlich"! Wir danken dafür! Man proclamirt eine „unabhängige Moral", die von Gott und Christus absieht, um die Menschheit unter das Wohlgefallen und die Laune insolenter Gottesleugner und Christusfeinde zu bringen!! O arme Neuschule, die „unabhängig von jedem Einfluß der Kirche" den „Brüdern" dienen soll! Wenn Br. ∴ Amelung in Jena den Satz aufstellte, „das sittlich Gute sei das „Rein-Menschliche", so ist dem Gesagten zufolge das Menschliche gemeint, wie es sich im Prisma des Logen-Ichs darstellt (Pachtler 277). Br. ∴ Alting sprach 1872: „Was ist der Geist und das Fundament unseres Ordens? Ist es nicht die Befreiung des Menschengeistes von fremder Autorität? Priester und Fürsten wollen das nicht, sondern möchten die Fesseln beibehalten" (Taxil 2, 374). Br. ∴ Pestalozzi schreibt 1874 in der „Bauhütte": „Vom Protestantismus, der sich in verschiedene machtlose Confessionen zerbröckelt hat, ist nur noch als von einer statistischen Rubrik zu handeln. Nur die jesuitisch zusammengeschweißte Organisation der katholischen Welt ist noch ein Factor, der beim Entwicklungsgange der Menschheit zur Humanität als formidabeler Hemmschuh mitspielt. Das dürfen die Maurer nicht übersehen. Wir sind keine Christen mehr, wir sind Freimaurer, nichts mehr und nichts weniger und damit Punctum!" (Taxil 2, 382). „Die römische Kirche", sagt der jüdische Br. ∴ Findel, „hat jeden Aberglauben, jede Tyrannei geschützt. Jeder Maurer wird unschwer herausfinden, worauf unsere Arbeit gerichtet sein muß, nämlich auf die Zertrümmerung des kirchlichen Autoritätsprincips, wie es sich in der Erziehung und Schulung des Volkes zur Stunde noch geltend macht. Wie die Dinge liegen, überantwortet jeder papsttreue Katholik seine Kinder dem Fanatismus und Aberglauben, hilft Fesseln schmieden für den freien Volksgeist, schürt den Haß unter den Confessionen und leidet unter dem Fluch aller denkenden Bürger" (d. h. Freimaurer und Genossen) „des 19. Jahrhunderts" (ib.). Sind Sie nun klar, mein Herr, daß ich die Neuschule richtig taxire? Kann Ihnen noch die Lust kommen, mir einzureden, die Loge verlange die Neuschule aus einem anderen Grunde, als um das Christenthum, die Autorität der katholischen Kirche zu untergraben und als höchstes Moralprincip den Willen der Maurerei

das „Rein-Menschliche“ im Sinne der „Brüder“ zur Herrschaft zu bringen? „Aberglauben und Fanatismus“ ist den „Brüdern“ das christliche Gesetz des papsttreuen Katholiken; die Erziehung und Schulung des Volkes“, welche wir anstreben, ist auf die Erhaltung des „Aberglaubens und des Fanatismus“ gerichtet; deshalb verlangt die Loge mit ihren Genossen die Neuschule, die von „dem Einfluß der Kirche unabhängige Schule“! Laut verkündigt die Maurerei in ihren Organen und Reden dieses neue Evangelium. Ja an der heiligsten Stätte der Welt, in Jerusalem, vernehmen wir sogar Logengedanken. Oder hat es einen anderen Sinn, was ein Reisender der Neuzeit in seiner „Orientreise“ (1884, S. 121) schreibt, indem er sagt: „Jerusalem hatten wir jetzt vor uns. Ganz eigenthümlich mystische Gefühle religiöser Schwärmerei bemächtigen sich jedes Pilgers und man nähert sich dem Fanatismus. Mir ist es ganz begreiflich, wie sehr diese Stätte seit Jahrhunderten stets der Hauptsitz der Aeußerungen des vehementesten Fanatismus war und immer sein wird. . . . Wer lange in Jerusalem bleibt, muß endlich ein Fanatiker werden; man lebt sich dort, vom ersten Anblick der Stadt angefangen, in einen mystisch schwärmerischen Gedankenkreis hinein, der leicht dauernde Macht gewinnt. Es sind das dieselben Gefühle, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen jene wilde Kraft verliehen“. In der That, man traut seinen Augen kaum, wenn man liest, daß Jemand den erhabensten Ort der Welt, wo Gottes Sohn als Opferlamm für die Menschheit starb, als die Geburtsstätte des Fanatismus und der Schwärmerei bezeichnet, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen ihre wilde Kraft verliehen!

3. Die Kreuzzüge eine Ausgeburt des Fanatismus! Ist das nicht die Sprache, wie sie ein Feind des christlichen Namens, ein Freigeist, ein Logenbruder führt? Nie sah die Welt, sagt ein Mann wie Gfrörer (Gregor VII., S. 965 f.), ein ähnliches Unternehmen, bei welchem so reine und sittliche Triebfedern den Ton angaben, nie ein Heer wie jenes, das, obgleich aus allen Ecken der Christenheit gesammelt, fast ohne äußere Mittel durch Einöden zog, den Islam niederwarf, die Mauern Jerusalems erstieg und ein lateinisches Reich in Asien gründete. Wie unter Gregors Pontificat in den niederen Schichten die Ketzerei verschwand, so hat sein Beispiel den höheren Classen einen

Glauben eingehaucht, der Berge versetzte. Der Gedanke des ersten Kreuzzuges ist in seinem Haupte erwacht. Es schien ein Feuer über die Völker ausgegossen, das in jeder Stadt, in jedem Verein eine neue Flamme entzündete. Streit, Fehde, Gewaltthat hörte auf. Allen war ein hohes ideales Ziel gesteckt, das einen realen Anhalt hatte. Und wurde die himmlische Flamme im Verlaufe der großen Bewegung in vielen vom Rauche niedrigen Sinnes umhüllt, schlossen sich den Helden auch Elende an: so wissen wir, daß sich beim Aufbruch aus Aegypten an die Heerschaar Gottes, welche der Wunderstab Moses und Ahrons führte, auch Gesindel anhängte und daß selbst Gottes Sohn auf Erden das Werk des Heiles und die Gründung der Gottesstadt vollzog, obgleich er wußte, daß gleich Judas in seiner persönlichen Nähe eine Schlangenbrut fortziehend durch die Jahrhunderte den Baum des Lebens begeifern werde. Vgl. Weiteres bei Weiß, Weltgeschichte II, 2, 1138 ff.

4. Wie die Kreuzzüge eine That des christlichen Glaubens waren, so ist der Kampf des einzelnen gegen die Leidenschaft, gegen die Willkür und Laune, welche der Egoismus dictirt, nicht minder sein Werk. Nicht was gefällt, macht gut und ehrlich, sondern die Erfüllung des Gesetzes, das für Israel am Sinai verkündigt und, als die Vorbereitung dieses Volkes für den Apostolat der Welt vollendet war, durch seine Edelsten in der Kraft des heiligen Geistes mit dem Sühneblut von Golgotha zum Gemeingut aller Völker wurde. „Retter", „Heilande" gehen seitdem von dem Zion des N. B. aus, „um zu regieren den Berg Esaus", um die gleich Esau von Gott abtrünnige, aber bekehrte Menschheit fortdauernd zu weiden, mit gesunder Lehre zu speisen, durch das Gesetz des Herrn auf der geraden Straße des Heiles zu führen, „denn des Herrn ist die Herrschaft" (Obadja 21), des Herrn, nicht der Menschen, des Schöpfers und Erlösers der Welt, nicht der Rebellen!

Diese Rebellen gegen Gott und Christus donnern gegen „die Erziehung und Schulung des Volkes im Geiste Christi." Ihnen die Schule ausliefern, heißt das Licht in Finsternis, das Leben in den Tod verwandeln und die sichere Leuchte des göttlichen Gesetzes mit dem Irrlicht eines chaotischen Sumpfes vertauschen, das jene uns in einer Moral darbieten, welche die Willkür und den Despotismus der Selbstsucht predigt. Ich will

nicht reden von den Verwüstungen, welche dieses Princip bereits im Leben angerichtet hat; denn ich genüge meiner Aufgabe, indem ich das Princip als solches erkläre. Wenn Sie mir aber bemerkten, daß doch auch unter Katholiken recht viele Fehler zum Vorschein kommen, so bitte ich Sie, die Geschichte zu lesen. Der Schwedenkönig Carl XII. schlug gar manchesmal den sogenannten großen Peter. Aber der Russe sagte trefflich eines Tages: Wohl oft noch wird uns dieser Schwede schlagen, aber endlich wird er uns auch siegen lehren! Und so geschah es. Peter gab acht auf die eigenen Fehler, studirte des Gegners Weisen und Ziele, und siehe — es kam die Zeit, daß der Feind erlag und der Besiegte Sieger blieb. So auch ergeht es den Christen, welche treu am Glauben halten. Die Macht der Leidenschaft, die Verführung der Welt, die Versuchung der Finsternis wirft sie nicht selten zu Boden. Wie David eine schwache Stunde hatte, so vergaß sich Petrus und Papst Marzellinus opferte dem Jupiter, aber sie fielen und standen wieder auf! Die Gläubigen wissen eben, was die Gewalten der Hölle besiegt: haec est victoria, quae vincit mundum, fides nostra! Auf diesem Standpunkt beharrend, werden sie Meister des alten Adam, und, in Demuth bekennend, daß niemand ohne Sünde ist, ergreifen sie den Schild des Glaubens, um durch Buße ihre Schuld zu sühnen, und hinfort wachsam, werden sie endlich bleibend Sieger, voll des Friedens, den die Welt nicht geben kann und entschlossen, lieber zu sterben, als wieder zu fallen. Das ist die Geschichte der Meisten, die „papsttreu“ über die Erde gehen, während nicht wenige von ihnen die Krone jener Auserwählten tragen, die unbefleckt das Gewand der Unschuld bewahrten und ein langes Leben hindurch als Heroen der Tugend, ein Segen der Menschheit, ein Schauspiel der Freude für Himmel und Erde waren.

5. Was kann dem gegenüber jene autoritätslose Moral des Egoismus leisten, welche die Loge der Neuschule und durch die Schule der ganzen Menschheit bestimmt? Ich rede nicht von Persönlichkeiten; aber urtheilen Sie selbst, ob irgend eine Persönlichkeit, welche immer es sein mag, auf diesem Wege zum Frieden gelangen kann. Man müßte ganze Bücher schreiben, wollte man durch Aussprüche der Maurer die Willkür des Egoismus belegen, die ihr Moralprincip enthält. Es mögen also etliche Sätze genügen. So sagte der bekannte Br. ∴ Helvetius:

1. Seine Leidenschaften zügeln wollen, heißt den Staat vernichten. 2. Es hat wenig zu sagen, daß die Menschen schlecht seien, wenn sie nur aufgeklärt sind. 3. Wenn Gatten einander nicht mehr lieben, so ist das Gesetz des Zusammenwohnens hart und barbarisch. 4. Da die sinnliche Liebe allgemein als großes Vergnügen gilt, so muß man die Herzensreinigkeit für etwas Schädliches halten, Weibergemeinschaft einführen und alle Kinder für Staatseigenthum erklären (Pachtler 292). Helvetius faßte den Plan zu der Loge der „neun Schwestern", die der wüthende, Atheist Lalande dann stiftete, und der Voltaire, Danton, Brissot Condorcet, des Moulins und viele andere bekannte Leute angehörten, welche die glühendsten Vertheidiger der Revolution waren, aber auch von der Revolution verschlungen wurden. Was übrigens Helvetius über den Libertinismus sagt, ist so sehr Gemeingut jener „Brüder", die als völlig „Eingeweihte" den Hochgraden angehören, daß nach Leo Taxil's glaubwürdiger Mittheilung (2 Bd., Beil. 1 Clavis Symbolorum) in grauenerregender Weise die erhabensten Lehren und Sinnbilder des Christenthums in dem Kreuz, der Rose und den sonstigen Symbolen der Maurer venerisch gedeutet werden! Steht auch außer Zweifel, daß die meisten „Brüder" von diesen extremen Dingen keine Ahnung haben und sich mit Abscheu davon abwenden würden, so ist aber doch klar, daß diese „Blauen" eben halbe Leute sind, die aus Bornirtheit nicht fassen, daß auf dem Standpunkt der „unabhängigen Moral" auch der Libertinismus mit seinen größten Extravaganzen demjenigen frei stehen muß, der an ihm Gefallen findet. Ein Phäakenleben ist ein Greuel, aber nicht für den, der es liebt und den Anspruch erhebt, keiner Autorität unterworfen zu sein. Von Bedeutung ist aber, daß eben die Hochgrade das Centrum des nächtlichen Bundes bilden. Sie sind es, die Alles regieren, die den Schlachtplan entwerfen und die Mittel bestimmen, ein Volk um das Christenthum zu bringen und sich unterthan zu machen. Man kann sich daher nicht wundern, daß von hier aus die Parole kommt: Untergrabet im Volk die Sittlichkeit! So schrieb ein Chef der Loge, Br. ∴ Piccolo, nach des alten Bileam Rath: „Die Hauptsache ist, daß man den Menschen um seine Sittlichkeit bringe. Schon von Natur aus ist er geneigt, verbotenen Vergnügungen nachzugehen. Der beste Dolch, um die Kirche ins Herz zu treffen, ist die Corruption! Also ans Werk!

Bis ans Ende"! (Taxil 2, 560). Ohne Zweifel ein probates Mittel! Die Geschichte zeigt es. Gottes Geist wich von Israel, als sich das Volk durch Moab nach Bileams Rath verführen ließ. Wenn also Bischof Dupanloup einst die Presse anklagte, daß sie die Gottlosigkeit volksthümlich mache, das Gift zersetzender Lehren in das Herz der Nation versenke, die Gesellschaft mit Atheismus, Sensualismus und „unabhängiger" Moral durchsäuere, so wäre beizufügen, daß diese Presse, eben dieselbe, welche aller Orten die Neuschule verlangt und schützt, das Organ der Hochgrade der „Brüder" ist. Als dem Seher auf Patmos einst die abtrünnige Gesellschaft der letzten Zeiten gezeigt wurde, da sah er sie mit dem „Stempel des Thieres" an der Stirne. Können wir uns wundern, daß die „Humanität" der Logen-Moral, welche die breiten Schichten des Volkes durch die Presse, das Theater und die Kunst tagtäglich in die Schule nimmt und die Jugend stufenweise für diese Leistungen jener Volks-Hochschulen in der Neuschule präparirt, können wir uns wundern, daß diese „Humanität" mit ihrer Emancipation aller Gelüste ein Meer der Sittenverderbnis über die Welt bringt und die Massen brutalisirt?

6. Papst Leo XII. klagt 1825 in seiner Bulle gegen die Maurer: „Wir haben die Fürsten gewarnt und die Fürsten haben geschlafen, wir haben die Minister in Kenntnis gesetzt, und sie haben nicht gewacht. Daher stammt das Unheil, das wir zu beklagen haben. . . Man darf nicht meinen, daß wir fälschlich und verleumderisch den Geheimbünden diese und andere Uebel zuschreiben. Ihre Werke über Religion und Staatswesen, ihre Verachtung gegen die Autorität, ihr Haß gegen das legitime Königthum, ihre Angriffe gegen die Gottheit Christi und das Dasein Gottes selbst, ihr eingestandener Materialismus, ihre Regeln und Statuten sind ebenso viele Beweise für ihre Anstrengungen zum Sturze der legitimen Fürsten und der Fundamente der Kirche." Die Maurer-Zeitschrift „Latomia" sagte 1861, S. 317 über die Anklagen der Päpste gegen den Bund, welche in gleicher Weise jüngst Leo XIII. wiederholte, daß „der päpstliche Stuhl am klarsten den innersten Kern des Freimaurerordens erfaßte" (s. Taxil 2, 390).

Wenn demnach die Neuschule nach dem Recept der Brüder ihre Wirksamkeit entfaltet, so wird sie die Geschichte wie ein Teufel durch Lügen entstellen, die Männer der Revolution mit Ruhm bekleiden, katholische Fürsten verkleinern und ihre Feinde groß

nennen, alle „Confessionen" als gleich gut bezeichnen und die Jugend auf die Formel vorbereiten, daß die Bibel ein Fabelbuch und der Mensch durch seine Freiheit und Vernunft sein eigener Herr sei. Sie wird nicht ermangeln, den Kindern verständlich zu machen, was der Wiener Oberlehrer Huber sagte, nämlich, daß eine unüberbrückbare Kluft zwischen den Anschauungen des Lehrers und des Priesters vorhanden sei.

Wird die Schule auf diesem Wege nicht die Massen zum Socialismus erziehen und abermals Katastrophen vorbereiten, wie sie das letzte Jahrhundert von Frankreich her durch den Maurerbund über die Welt gebracht hat? Ausdrücklich erklärte die „Latomia" 1849 „den Socialismus als einen vortrefflichen Bundesgenossen der Maurerei" (Pachtler 457). Ja, jede sociale Gestaltung ohne Gott ist ein Spott auf ihn; solange die Rechte Gottes mißkannt werden, wird auch die Verwirrung in den Rechten zweiter Ordnung herrschen, und diese Verwirrung führt zur Schreckensherrschaft. In den Republiken gelingt es der nächtlichen Verschwörung leicht, in die vielköpfige Regierung ihre Helden einzuführen oder sie ganz an sich zu reißen. In den Monarchien ist ein liberalisirtes Königthum eine Stufe des Uebergangs zur Alleinherrschaft des Bundes. Nur das christliche Königthum, in welchem „der Geist des Lammes" ist, besiegt die Macht der Finsternis. Das sind Sätze, welche jedes Blatt der Geschichte lehrt. Indem aber die berufenen Factoren schweigend es dulden, daß die öffentlichen Mittel zur Erziehung des Volkes, welche die Lehranstalten, Presse, Kunst und Bühne bieten, einer „unabhängigen" Moral das Wort reden, ist unausbleiblich der Tag, wo sich die Massen erheben und im Bewußtsein der „eignen Souveränität" zur Revolte schreiten. Nachdem man sie gelehrt hat, gleiches Recht für Alle zu fordern, werden sie die Hochgebirge selbst abtragen, um ihre Thäler damit zu füllen. Denn die alte Lehre haben sie vergessen, daß gleiche Rechte nur denjenigen gebühren, die unter gleichen Pflichten stehen. Die Obrigkeit übt andere Rechte als der Untergebene, und gar verschieden ist die Größe der beiderseitigen Pflicht. Aber Thorheit ist dieser Satz in dem System der Brüder, dessen Obrigkeit das „Ich", dessen Pflicht der Cultus dieses „Ich" ist. Gleiches Recht für Alle, donnert es in den Parlamenten, den Casinos, der Journalistik und rings um uns nach allen Seiten. Ist man denn rein von

Sinnen? Wird denn ein halbwegs gesunder Staat notorische Verbrecher mit gleicher Freiheit schalten lassen wie alle Bürger? Sperrt man diese gefährlichen Menschen nicht vielmehr ein, damit Unschuldige in Sicherheit leben? Fällt es einer weisen Regierung ein, gleiche Rechte mit ihren Landeskindern für daherkommende Fremde zu gewähren, die als obersten Grundsatz über Besitz und Eigenthum gar deutlich und leserlich auf ihre Fahne die Devise schreiben: wir sind die Herren der Welt; die Güter aller, die nicht wir sind, gelten uns herrenlos gleich dem Sand des Meeres? O wahrlich, wenn eine Regierung das „gleiche Recht für Alle," in solcher Art durchführte, so wäre es nicht wunderbar, wenn die Fremden das heimische Volk schwer schädigen, aber dann endlich auch die rächende Nemesis diesem zertretenen Volk die blutige Waffe reichen würde, um nach dem Recht der Nothwehr jene zu vertreiben, die das Land verdarben. Und wenn eine Regierung sich mit der Phrase von dem „gleichen Recht für Alle" entschuldigend der Meinung Ausdruck gäbe, daß jeder selbst aufpassen müsse, um nicht betrogen zu werden; so ist leicht zu begreifen, daß sie verächtlich würde auch bei schlichtem, unstudirtem Volke. Denn auch dieses geringe Volk ruft ihr zu, daß sie das Amt des Hirten zu versehen habe, der die Schafe vor den Wölfen schütze. Würde also nicht in den Augen des geringsten Mannes eine Obrigkeit verhaßt werden, die da sagen würde, der Hirte müsse bei dem gleichen Recht für Alle auch den Wölfen Platz im Stalle machen? Wäre es nicht der helle Wahnsinn, den Schafen dieses neue Recht für Alle mit dem Sprüchlein zu empfehlen, daß die Wölfe nicht so gefährlich seien als man sage und übrigens jeder für sich selbst zu sorgen habe? Wenn wir nun nach der Phrase von dem gleichen Recht für Alle das Gesetz aufstellen, daß ohne Unterschied des Glaubens jeder Staatsbürger in jeder Schule das Lehramt erlangen könne, geben wir da nicht zu, daß man die Schafe auch den Wölfen opfern dürfe? Ist nicht in den Augen des überzeugten Christen ein Mann, dem das Kreuz ein Aergernis oder eine Thorheit ist, für das Kind gleich einem Wolf? Und das gute Recht des christlichen Vaters, sein Kind vor Wölfen zu bewahren, man wagt es, darüber weg zu reden, es zu ignoriren, es zu verachten? Kann eine Barbarei, eine Insolenz von Menschen gegen Menschen größer sein als diese? Die alten Märchen melden von einem Saturn, der seine Kinder verschlang. Aber

eine hochernste Wahrheit liegt in dem Märchen. Eine Regierung nämlich, die ihre Landeskinder den Feinden des christlichen Namens preisgibt, ist sie etwas anders als ein Saturn? Und nachdem es ihr gelungen sein wird, ihr Land zu verwüsten, ihr Volk zu entchristlichen, wird sie glauben, daß die brutalisirten Massen nun kommen werden, ihren Dank anders abzustatten als mit dem Beil der Jakobiner? Wenn also eine Regierung dächte, die Kirche nicht hören zu wollen, so sollte sie ihr eigenes Interesse hören.

Der Abgeordnete Weitlof brachte einen Fall vor, daß ein geistliches Schulorgan höchst unpädagogisch vor Kindern sprach. Gesetzt, die Mittheilung sei wahr, was beweiset sie? Bei der Schwäche, welche allen Menschen eigen ist, werden wir ohne Mühe noch manche Fälle finden können, wo gefehlt, ja nicht selten schwer gefehlt wurde. Wenn sich das Parlament die Acten der Landesschulräthe ausfolgen ließe, so würden wir amtlich belegte Thatsachen dieser Art in großer Menge zu lesen haben, und die Sache der Leser wäre es, zu untersuchen, ob die Zahl und die Art der Fehler in der Neuschule geringer war als ehedem. Aber ich rede über das Princip. Ich sage, daß man ein Princip nicht tödtet, indem man Uebertreter nennt und in beliebter Weise verallgemeinernd ausruft: so sind sie alle, wir werden ihnen somit nicht vertrauen! Ich sage, daß die bisherige Neuschule, weil noch nicht überall Leute à la Huber in sie eindringen konnten, zur Zeit die ganze Consequenz der „unabhängigen“ Moral noch freilich nicht erzielte. Aber ich sage, daß ihr Princip nothwendig dazu führen muß, die Jugend zu entchristlichen. Weshalb wollten die Lehrer in Reichenberg aus dem Satz von der „christlichen Moral“ das Wort „christlich“ streichen? Waren es nicht die Lehrer der Neuschule? Weshalb leugnete Dr. Dittes den Fundamentalsatz des Christenthums über die Bestimmung des Menschen? War er nicht der Chef der Neuschule dieser ganzen Monarchie? Weshalb erklärt sein Nachfolger im Amte, Dr. Hanak, die „Anwendung des Uebernatürlichen auf das Natürliche als die Mutter des Aberglaubens“? Ist er nicht das Haupt der Neuschule, dem bekannt sein muß, für was diese Schule kämpft? Es ist somit eine Wahnvorstellung, wenn man sagt, jedem Staatsbürger sei das Lehramt an jeder Schule zugänglich zu machen. Wohl hat jeder Bürger das Recht, zum Lehrer sich zu bilden; aber der Jude lehre bei Juden, der Protestant bei Protestanten,

der Neuheide bei Heiden und der Katholik bei Katholiken! Wir Katholiken wollen „die Anwendung des Uebernatürlichen auf das Natürliche", indem wir den natürlichen Menschen auf allen Lebensstufen der übernatürlichen Ordnung des Christenthums eingliedern. Wer uns sagt, daß wir auf diesem Wege den Aberglauben, den Fanatismus erzeugen, darf nicht beanspruchen, die Lehrer unserer Jugend bilden zu wollen. Er verletzt unser Heiligthum, er kränkt unsere tiefsten Ueberzeugungen er steht vor unseren Augen wie ein anderer Goliath, der den Gott Israels lästerte und jene Insolenz eines Voltaire wiederholt daß man den „Infamen" vernichten solle. Solch' eine Lästerung schreit zum Himmel um Rache, mehr als das Blut des erschlagenen Abel; denn die übernatürliche Heilslehre als die Erzeugerin des Aberglaubens darstellen, heißt, für Christen den Mord der Seelen verlangen, das Blut des Gottessohnes schänden, die christlich Cultur durch den Vandalismus des Heidenthums vernichten Wir begreifen es, daß auf diesem Standpunkt der „Brüder", dem Dr. Hanak so klaren Ausdruck gab, eine Ueberwachung der Lehrer durch die geistlichen Behörden nicht erwünscht sein kann; um so energischer aber müssen die Katholiken auf ihrem wohlbegründeten Recht bestehen, daß der Episcopat die katholische Schule überwache damit Lehrer und Unterricht allseitig zur Geltung bringen, daß Christus ist der Weg, die Wahrheit und das Leben.

Die Loge hat hinreichend deutlich gezeigt, daß die Neuschul ihr Product ist; sie hat genugsam verlautbart, daß Luzifer und der Götze der „Humanität" für sie an Gottes Stelle steht, daß der Kampf gegen das Christenthum ihr Lebenselement ist und deshalb Altar und Thron gleichmäßig bedroht sind, wenn man die Jugend diesen Händen überläßt. Bekämpfet, sagte deshalb Pius IX. 1873, bekämpfet jene nächtlichen Vereine, die ungescheu behaupten, sie zielten auf gesellschaftlichen Nutzen und Fortschritt während sie die Kirche Gottes unter hartes Sclavenjoch zu beugen suchen, um sie, alle Mittel der Macht mißbrauchend, durch wiederholte Schläge niederzuwerfen, zu zertreten und wo möglich aus der Welt wegzuschaffen; auch die gegenwärtige Drangsal sagte der unsterbliche Oberhirt, rührt vorzüglich von den heillosen Anschlägen und Ränken gerade der Geheimbünde her; der Papst beklagt es dann tief, daß jene, welche die verderbliche Pest hätten abwenden können, den Hirten der Kirche wenig Glauben schenkten

haben da klar gesprochen; Gesetz und Pflicht soll sein, was sie bestimmen; wer diesem Gesetz sich fügt, heißt „religiös", heißt „gut und ehrlich"! Wir danken dafür! Man proclamirt eine „unabhängige Moral", die von Gott und Christus absieht, um die Menschheit unter das Wohlgefallen und die Laune insolenter Gottesleugner und Christusfeinde zu bringen!! O arme Neuschule, die „unabhängig von jedem Einfluß der Kirche" den „Brüdern" dienen soll! Wenn Br. ∴ Amelung in Jena den Satz aufstellte, „das sittlich Gute sei das „Rein-Menschliche", so ist dem Gesagten zufolge das Menschliche gemeint, wie es sich im Prisma des Logen-Ichs darstellt (Pachtler 277). Br. ∴ Alting sprach 1872: „Was ist der Geist und das Fundament unseres Ordens? Ist es nicht die Befreiung des Menschengeistes von fremder Autorität? Priester und Fürsten wollen das nicht, sondern möchten die Fesseln beibehalten" (Taxil 2, 374). Br. ∴ Pestalozzi schreibt 1874 in der „Bauhütte": „Vom Protestantismus, der sich in verschiedene machtlose Confessionen zerbröckelt hat, ist nur noch als von einer statistischen Rubrik zu handeln. Nur die jesuitisch zusammengeschweißte Organisation der katholischen Welt ist noch ein Factor, der beim Entwicklungsgange der Menschheit zur Humanität als formidabeler Hemmschuh mitspielt. Das dürfen die Maurer nicht übersehen. Wir sind keine Christen mehr, wir sind Freimaurer, nichts mehr und nichts weniger und damit Punctum!" (Taxil 2, 382). „Die römische Kirche", sagt der jüdische Br. ∴ Findel, „hat jeden Aberglauben, jede Tyrannei geschützt. Jeder Maurer wird unschwer herausfinden, worauf unsere Arbeit gerichtet sein muß, nämlich auf die Zertrümmerung des kirchlichen Autoritätsprincips, wie es sich in der Erziehung und Schulung des Volkes zur Stunde noch geltend macht. Wie die Dinge liegen, überantwortet jeder papsttreue Katholik seine Kinder dem Fanatismus und Aberglauben, hilft Fesseln schmieden für den freien Volksgeist, schürt den Haß unter den Confessionen und leidet unter dem Fluch aller denkenden Bürger" (d. h. Freimaurer und Genossen) „des 19. Jahrhunderts" (ib.). Sind Sie nun klar, mein Herr, daß ich die Neuschule richtig taxire? Kann Ihnen noch die Lust kommen, mir einzureden, die Loge verlange die Neuschule aus einem anderen Grunde, als um das Christenthum, die Autorität der katholischen Kirche zu untergraben und als höchstes Moralprincip den Willen der Maurerei

das „Rein-Menschliche" im Sinne der „Brüder" zur Herrschaft zu bringen? „Aberglauben und Fanatismus" ist den „Brüdern" das christliche Gesetz des papsttreuen Katholiken; die Erziehung und Schulung des Volkes", welche wir anstreben, ist auf die Erhaltung des „Aberglaubens und des Fanatismus" gerichtet; deshalb verlangt die Loge mit ihren Genossen die Neuschule, die von „dem Einfluß der Kirche unabhängige Schule"! Laut verkündigt die Maurerei in ihren Organen und Reden dieses neue Evangelium. Ja an der heiligsten Stätte der Welt, in Jerusalem, vernehmen wir sogar Logengedanken. Oder hat es einen anderen Sinn, was ein Reisender der Neuzeit in seiner „Orientreise" (1884, S. 121) schreibt, indem er sagt: „Jerusalem hatten wir jetzt vor uns. Ganz eigenthümlich mystische Gefühle religiöser Schwärmerei bemächtigen sich jedes Pilgers und man nähert sich dem Fanatismus. Mir ist es ganz begreiflich, wie sehr diese Stätte seit Jahrhunderten stets der Hauptsitz der Aeußerungen des vehementesten Fanatismus war und immer sein wird. . . . Wer lange in Jerusalem bleibt, muß endlich ein Fanatiker werden; man lebt sich dort, vom ersten Anblick der Stadt angefangen, in einen mystisch schwärmerischen Gedankenkreis hinein, der leicht dauernde Macht gewinnt. Es sind das dieselben Gefühle, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen jene wilde Kraft verliehen". In der That, man traut seinen Augen kaum, wenn man liest, daß Jemand den erhabensten Ort der Welt, wo Gottes Sohn als Opferlamm für die Menschheit starb, als die Geburtsstätte des Fanatismus und der Schwärmerei bezeichnet, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen ihre wilde Kraft verliehen!

3. Die Kreuzzüge eine Ausgeburt des Fanatismus! Ist das nicht die Sprache, wie sie ein Feind des christlichen Namens, ein Freigeist, ein Logenbruder führt? Nie sah die Welt, sagt ein Mann wie Gfrörer (Gregor VII., S. 965 f.), ein ähnliches Unternehmen, bei welchem so reine und sittliche Triebfedern den Ton angaben, nie ein Heer wie jenes, das, obgleich aus allen Ecken der Christenheit gesammelt, fast ohne äußere Mittel durch Einöden zog, den Islam niederwarf, die Mauern Jerusalems erstieg und ein lateinisches Reich in Asien gründete. Wie unter Gregors Pontificat in den niederen Schichten die Ketzerei verschwand, so hat sein Beispiel den höheren Classen einen

haben da klar gesprochen; Gesetz und Pflicht soll sein, was sie bestimmen; wer diesem Gesetz sich fügt, heißt „religiös“, heißt „gut und ehrlich“! Wir danken dafür! Man proclamirt eine „unabhängige Moral“, die von Gott und Christus absieht, um die Menschheit unter das Wohlgefallen und die Laune insolenter Gottesleugner und Christusfeinde zu bringen!! O arme Neuschule, die „unabhängig von jedem Einfluß der Kirche“ den „Brüdern“ dienen soll! Wenn Br. ∴ Amelung in Jena den Satz aufstellte, „das sittlich Gute sei das „Rein-Menschliche“, so ist dem Gesagten zufolge das Menschliche gemeint, wie es sich im Prisma des Logen-Ichs darstellt (Pachtler 277). Br. ∴ Alting sprach 1872: „Was ist der Geist und das Fundament unseres Ordens? Ist es nicht die Befreiung des Menschengeistes von fremder Autorität? Priester und Fürsten wollen das nicht, sondern möchten die Fesseln beibehalten“ (Taxil 2, 374). Br. ∴ Pestalozzi schreibt 1874 in der „Bauhütte“: „Vom Protestantismus, der sich in verschiedene machtlose Confessionen zerbröckelt hat, ist nur noch als von einer statistischen Rubrik zu handeln. Nur die jesuitisch zusammengeschweißte Organisation der katholischen Welt ist noch ein Factor, der beim Entwicklungsgange der Menschheit zur Humanität als formidabeler Hemmschuh mitspielt. Das dürfen die Maurer nicht übersehen. Wir sind keine Christen mehr, wir sind Freimaurer, nichts mehr und nichts weniger und damit Punctum!“ (Taxil 2, 382). „Die römische Kirche“, sagt der jüdische Br. ∴ Findel, „hat jeden Aberglauben, jede Tyrannei geschützt. Jeder Maurer wird unschwer herausfinden, worauf unsere Arbeit gerichtet sein muß, nämlich auf die Zertrümmerung des kirchlichen Autoritätsprincips, wie es sich in der Erziehung und Schulung des Volkes zur Stunde noch geltend macht. Wie die Dinge liegen, überantwortet jeder papsttreue Katholik seine Kinder dem Fanatismus und Aberglauben, hilft Fesseln schmieden für den freien Volksgeist, schürt den Haß unter den Confessionen und leidet unter dem Fluch aller denkenden Bürger“ (d. h. Freimaurer und Genossen) „des 19. Jahrhunderts“ (ib.). Sind Sie nun klar, mein Herr, daß ich die Neuschule richtig taxire? Kann Ihnen noch die Lust kommen, mir einzureden, die Loge verlange die Neuschule aus einem anderen Grunde, als um das Christenthum, die Autorität der katholischen Kirche zu untergraben und als höchstes Moralprincip den Willen der Maurerei

das „Rein-Menschliche“ im Sinne der „Brüder“ zur Herrschaft zu bringen? „Aberglauben und Fanatismus“ ist den „Brüdern“ das christliche Gesetz des papsttreuen Katholiken; die Erziehung und Schulung des Volkes“, welche wir anstreben, ist auf die Erhaltung des „Aberglaubens und des Fanatismus“ gerichtet; deshalb verlangt die Loge mit ihren Genossen die Neuschule, die von „dem Einfluß der Kirche unabhängige Schule“! Laut verkündigt die Maurerei in ihren Organen und Reden dieses neue Evangelium. Ja an der heiligsten Stätte der Welt, in Jerusalem, vernehmen wir sogar Logengedanken. Oder hat es einen anderen Sinn, was ein Reisender der Neuzeit in seiner „Orientreise“ (1884, S. 121) schreibt, indem er sagt: „Jerusalem hatten wir jetzt vor uns. Ganz eigenthümlich mystische Gefühle religiöser Schwärmerei bemächtigen sich jedes Pilgers und man nähert sich dem Fanatismus. Mir ist es ganz begreiflich, wie sehr diese Stätte seit Jahrhunderten stets der Hauptsitz der Aeußerungen des vehementesten Fanatismus war und immer sein wird. . . . Wer lange in Jerusalem bleibt, muß endlich ein Fanatiker werden; man lebt sich dort, vom ersten Anblick der Stadt angefangen, in einen mystisch schwärmerischen Gedankenkreis hinein, der leicht dauernde Macht gewinnt. Es sind das dieselben Gefühle, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen jene wilde Kraft verliehen“. In der That, man traut seinen Augen kaum, wenn man liest, daß Jemand den erhabensten Ort der Welt, wo Gottes Sohn als Opferlamm für die Menschheit starb, als die Geburtsstätte des Fanatismus und der Schwärmerei bezeichnet, welche die Kreuzfahrer kein Opfer an Gut und Blut scheuen ließen und allen Religionskriegen ihre wilde Kraft verliehen!

3. Die Kreuzzüge eine Ausgeburt des Fanatismus! Ist das nicht die Sprache, wie sie ein Feind des christlichen Namens, ein Freigeist, ein Logenbruder führt? Nie sah die Welt, sagt ein Mann wie Gfrörer (Gregor VII., S. 965 f.), ein ähnliches Unternehmen, bei welchem so reine und sittliche Triebfedern den Ton angaben, nie ein Heer wie jenes, das, obgleich aus allen Ecken der Christenheit gesammelt, fast ohne äußere Mittel durch Einöden zog, den Islam niederwarf, die Mauern Jerusalems erstieg und ein lateinisches Reich in Asien gründete. Wie unter Gregors Pontificat in den niederen Schichten die Ketzerei verschwand, so hat sein Beispiel den höheren Classen einen

Glauben eingehaucht, der Berge versetzte. Der Gedanke des ersten Kreuzzuges ist in seinem Haupte erwacht. Es schien ein Feuer über die Völker ausgegossen, das in jeder Stadt, in jedem Verein eine neue Flamme entzündete. Streit, Fehde, Gewaltthat hörte auf. Allen war ein hohes ideales Ziel gesteckt, das einen realen Anhalt hatte. Und wurde die himmlische Flamme im Verlaufe der großen Bewegung in vielen vom Rauche niedrigen Sinnes umhüllt, schlossen sich den Helden auch Elende an: so wissen wir, daß sich beim Aufbruch aus Aegypten an die Heerschaar Gottes, welche der Wunderstab Moses und Ahrons führte, auch Gesindel anhängte und daß selbst Gottes Sohn auf Erden das Werk des Heiles und die Gründung der Gottesstadt vollzog, obgleich er wußte, daß gleich Judas in seiner persönlichen Nähe eine Schlangenbrut fortziehend durch die Jahrhunderte den Baum des Lebens begeifern werde. Vgl. Weiteres bei Weiß, Weltgeschichte II, 2, 1138 ff.

4. Wie die Kreuzzüge eine That des christlichen Glaubens waren, so ist der Kampf des einzelnen gegen die Leidenschaft, gegen die Willkür und Laune, welche der Egoismus dictirt, nicht minder sein Werk. Nicht was gefällt, macht gut und ehrlich, sondern die Erfüllung des Gesetzes, das für Israel am Sinai verkündigt und, als die Vorbereitung dieses Volkes für den Apostolat der Welt vollendet war, durch seine Edelsten in der Kraft des heiligen Geistes mit dem Sühneblut von Golgotha zum Gemeingut aller Völker wurde. „Retter", „Heilande" gehen seitdem von dem Zion des N. B. aus, „um zu regieren den Berg Esaus", um die gleich Esau von Gott abtrünnige, aber bekehrte Menschheit fortdauernd zu weiden, mit gesunder Lehre zu speisen, durch das Gesetz des Herrn auf der geraden Straße des Heiles zu führen, „denn des Herrn ist die Herrschaft" (Obadja 21), des Herrn, nicht der Menschen, des Schöpfers und Erlösers der Welt, nicht der Rebellen!

Diese Rebellen gegen Gott und Christus donnern gegen „die Erziehung und Schulung des Volkes im Geiste Christi." Ihnen die Schule ausliefern, heißt das Licht in Finsternis, das Leben in den Tod verwandeln und die sichere Leuchte des göttlichen Gesetzes mit dem Irrlicht eines chaotischen Sumpfes vertauschen, das jene uns in einer Moral darbieten, welche die Willkür und den Despotismus der Selbstsucht predigt. Ich will

nicht reden von den Verwüstungen, welche dieses Princip bereits im Leben angerichtet hat; denn ich genüge meiner Aufgabe, indem ich das Princip als solches erkläre. Wenn Sie mir aber bemerkten, daß doch auch unter Katholiken recht viele Fehler zum Vorschein kommen, so bitte ich Sie, die Geschichte zu lesen. Der Schwedenkönig Carl XII. schlug gar manchesmal den sogenannten großen Peter. Aber der Russe sagte trefflich eines Tages: Wohl oft noch wird uns dieser Schwede schlagen, aber endlich wird er uns auch siegen lehren! Und so geschah es. Peter gab acht auf die eigenen Fehler, studirte des Gegners Weisen und Ziele, und siehe — es kam die Zeit, daß der Feind erlag und der Besiegte Sieger blieb. So auch ergeht es den Christen, welche treu am Glauben halten. Die Macht der Leidenschaft, die Verführung der Welt, die Versuchung der Finsternis wirft sie nicht selten zu Boden. Wie David eine schwache Stunde hatte, so vergaß sich Petrus und Papst Marzellinus opferte dem Jupiter, aber sie fielen und standen wieder auf! Die Gläubigen wissen eben, was die Gewalten der Hölle besiegt: haec est victoria, quae vincit mundum, fides nostra! Auf diesem Standpunkt beharrend, werden sie Meister des alten Adam, und, in Demuth bekennend, daß niemand ohne Sünde ist, ergreifen sie den Schild des Glaubens, um durch Buße ihre Schuld zu sühnen, und hinfort wachsam, werden sie endlich bleibend Sieger, voll des Friedens, den die Welt nicht geben kann und entschlossen, lieber zu sterben, als wieder zu fallen. Das ist die Geschichte der Meisten, die „papsttreu“ über die Erde gehen, während nicht wenige von ihnen die Krone jener Auserwählten tragen, die unbefleckt das Gewand der Unschuld bewahrten und ein langes Leben hindurch als Heroen der Tugend, ein Segen der Menschheit, ein Schauspiel der Freude für Himmel und Erde waren.

5. Was kann dem gegenüber jene autoritätslose Moral des Egoismus leisten, welche die Loge der Neuschule und durch die Schule der ganzen Menschheit bestimmt? Ich rede nicht von Persönlichkeiten; aber urtheilen Sie selbst, ob irgend eine Persönlichkeit, welche immer es sein mag, auf diesem Wege zum Frieden gelangen kann. Man müßte ganze Bücher schreiben, wollte man durch Aussprüche der Maurer die Willkür des Egoismus belegen, die ihr Moralprincip enthält. Es mögen also etliche Sätze genügen. So sagte der bekannte Br. ∴ Helvetius:

1. Seine Leidenschaften zügeln wollen, heißt den Staat vernichten. 2. Es hat wenig zu sagen, daß die Menschen schlecht seien, wenn sie nur aufgeklärt sind. 3. Wenn Gatten einander nicht mehr lieben, so ist das Gesetz des Zusammenwohnens hart und barbarisch. 4. Da die sinnliche Liebe allgemein als großes Vergnügen gilt, so muß man die Herzensreinigkeit für etwas Schädliches halten, Weibergemeinschaft einführen und alle Kinder für Staatseigenthum erklären (Pachtler 292). Helvetius faßte den Plan zu der Loge der „neun Schwestern“, die der wüthende Atheist Lalande dann stiftete, und der Voltaire, Danton, Brissot Condorcet, des Moulins und viele andere bekannte Leute angehörten, welche die glühendsten Vertheidiger der Revolution waren, aber auch von der Revolution verschlungen wurden. Was übrigens Helvetius über den Libertinismus sagt, ist so sehr Gemeingut jener „Brüder“, die als völlig „Eingeweihte“ den Hochgraden angehören, daß nach Leo Taxil's glaubwürdiger Mittheilung (2 Bd., Beil. 1 Clavis Symbolorum) in grauenerregender Weise die erhabensten Lehren und Sinnbilder des Christenthums in dem Kreuz, der Rose und den sonstigen Symbolen der Maurer venerisch gedeutet werden! Steht auch außer Zweifel, daß die meisten „Brüder“ von diesen extremen Dingen keine Ahnung haben und sich mit Abscheu davon abwenden würden, so ist aber doch klar, daß diese „Blauen“ eben halbe Leute sind, die aus Bornirtheit nicht fassen, daß auf dem Standpunkt der „unabhängigen Moral“ auch der Libertinismus mit seinen größten Extravaganzen demjenigen frei stehen muß, der an ihm Gefallen findet. Ein Phäakenleben ist ein Greuel, aber nicht für den, der es liebt und den Anspruch erhebt, keiner Autorität unterworfen zu sein. Von Bedeutung ist aber, daß eben die Hochgrade das Centrum des nächtlichen Bundes bilden. Sie sind es, die Alles regieren, die den Schlachtplan entwerfen und die Mittel bestimmen, ein Volk um das Christenthum zu bringen und sich unterthan zu machen. Man kann sich daher nicht wundern, daß von hier aus die Parole kommt: Untergrabet im Volk die Sittlichkeit! So schrieb ein Chef der Loge, Br. ∴ Piccolo, nach des alten Bileam Rath: „Die Hauptsache ist, daß man den Menschen um seine Sittlichkeit bringe. Schon von Natur aus ist er geneigt, verbotenen Vergnügungen nachzugehen. Der beste Dolch, um die Kirche ins Herz zu treffen, ist die Corruption! Also ans Werk!

Bis ans Ende"! (Taxil 2, 560). Ohne Zweifel ein probates Mittel! Die Geschichte zeigt es. Gottes Geist wich von Israel, als sich das Volk durch Moab nach Bileams Rath verführen ließ. Wenn also Bischof Dupanloup einst die Presse anklagte, daß sie die Gottlosigkeit volksthümlich mache, das Gift zersetzender Lehren in das Herz der Nation versenke, die Gesellschaft mit Atheismus, Sensualismus und „unabhängiger" Moral durchsäuere, so wäre beizufügen, daß diese Presse, eben dieselbe, welche aller Orten die Neuschule verlangt und schützt, das Organ der Hochgrade der „Brüder" ist. Als dem Seher auf Patmos einst die abtrünnige Gesellschaft der letzten Zeiten gezeigt wurde, da sah er sie mit dem „Stempel des Thieres" an der Stirne. Können wir uns wundern, daß die „Humanität" der Logen-Moral, welche die breiten Schichten des Volkes durch die Presse, das Theater und die Kunst tagtäglich in die Schule nimmt und die Jugend stufenweise für diese Leistungen jener Volks-Hochschulen in der Neuschule präparirt, können wir uns wundern, daß diese „Humanität" mit ihrer Emancipation aller Gelüste ein Meer der Sittenverderbnis über die Welt bringt und die Massen brutalisirt?

6. Papst Leo XII. klagt 1825 in seiner Bulle gegen die Maurer: „Wir haben die Fürsten gewarnt und die Fürsten haben geschlafen, wir haben die Minister in Kenntnis gesetzt, und sie haben nicht gewacht. Daher stammt das Unheil, das wir zu beklagen haben. . . Man darf nicht meinen, daß wir fälschlich und verleumderisch den Geheimbünden diese und andere Uebel zuschreiben. Ihre Werke über Religion und Staatswesen, ihre Verachtung gegen die Autorität, ihr Haß gegen das legitime Königthum, ihre Angriffe gegen die Gottheit Christi und das Dasein Gottes selbst, ihr eingestandener Materialismus, ihre Regeln und Statuten sind ebenso viele Beweise für ihre Anstrengungen zum Sturze der legitimen Fürsten und der Fundamente der Kirche." Die Maurer-Zeitschrift „Latomia" sagte 1861, S. 317 über die Anklagen der Päpste gegen den Bund, welche in gleicher Weise jüngst Leo XIII. wiederholte, daß „der päpstliche Stuhl am klarsten den innersten Kern des Freimaurerordens erfaßte" (s. Taxil 2, 390).

Wenn demnach die Neuschule nach dem Recept der Brüder ihre Wirksamkeit entfaltet, so wird sie die Geschichte wie ein Teufel durch Lügen entstellen, die Männer der Revolution mit Ruhm bekleiden, katholische Fürsten verkleinern und ihre Feinde groß

nennen, alle „Confessionen“ als gleich gut bezeichnen und die Jugend auf die Formel vorbereiten, daß die Bibel ein Fabelbuch und der Mensch durch seine Freiheit und Vernunft sein eigener Herr sei. Sie wird nicht ermangeln, den Kindern verständlich zu machen, was der Wiener Oberlehrer Huber sagte, nämlich, daß eine unüberbrückbare Kluft zwischen den Anschauungen des Lehrers und des Priesters vorhanden sei.

Wird die Schule auf diesem Wege nicht die Massen zum Socialismus erziehen und abermals Katastrophen vorbereiten, wie sie das letzte Jahrhundert von Frankreich her durch den Maurerbund über die Welt gebracht hat? Ausdrücklich erklärte die „Latomia“ 1849 „den Socialismus als einen vortrefflichen Bundesgenossen der Maurerei“ (Pachtler 457). Ja, jede sociale Gestaltung ohne Gott ist ein Spott auf ihn; solange die Rechte Gottes mißkannt werden, wird auch die Verwirrung in den Rechten zweiter Ordnung herrschen, und diese Verwirrung führt zur Schreckensherrschaft. In den Republiken gelingt es der nächtlichen Verschwörung leicht, in die vielköpfige Regierung ihre Helden einzuführen oder sie ganz an sich zu reißen. In den Monarchien ist ein liberalisirtes Königthum eine Stufe des Uebergangs zur Alleinherrschaft des Bundes. Nur das christliche Königthum, in welchem „der Geist des Lammes“ ist, besiegt die Macht der Finsternis. Das sind Sätze, welche jedes Blatt der Geschichte lehrt. Indem aber die berufenen Factoren schweigend es dulden, daß die öffentlichen Mittel zur Erziehung des Volkes, welche die Lehranstalten, Presse, Kunst und Bühne bieten, einer „unabhängigen“ Moral das Wort reden, ist unausbleiblich der Tag, wo sich die Massen erheben und im Bewußtsein der „eignen Souveränität“ zur Revolte schreiten. Nachdem man sie gelehrt hat, gleiches Recht für Alle zu fordern, werden sie die Hochgebirge selbst abtragen, um ihre Thäler damit zu füllen. Denn die alte Lehre haben sie vergessen, daß gleiche Rechte nur denjenigen gebühren, die unter gleichen Pflichten stehen. Die Obrigkeit übt andere Rechte als der Untergebene, und gar verschieden ist die Größe der beiderseitigen Pflicht. Aber Thorheit ist dieser Satz in dem System der Brüder, dessen Obrigkeit das „Ich“, dessen Pflicht der Cultus dieses „Ich“ ist. Gleiches Recht für Alle, donnert es in den Parlamenten, den Casinos, der Journalistik und rings um uns nach allen Seiten. Ist man denn rein von

Sinnen? Wird denn ein halbwegs gesunder Staat notorische Verbrecher mit gleicher Freiheit schalten lassen wie alle Bürger? Sperrt man diese gefährlichen Menschen nicht vielmehr ein, damit Unschuldige in Sicherheit leben? Fällt es einer weisen Regierung ein, gleiche Rechte mit ihren Landeskindern für daherkommende Fremde zu gewähren, die als obersten Grundsatz über Besitz und Eigenthum gar deutlich und leserlich auf ihre Fahne die Devise schreiben: wir sind die Herren der Welt; die Güter aller, die nicht wir sind, gelten uns herrenlos gleich dem Sand des Meeres? O wahrlich, wenn eine Regierung das „gleiche Recht für Alle," in solcher Art durchführte, so wäre es nicht wunderbar, wenn die Fremden das heimische Volk schwer schädigen, aber dann endlich auch die rächende Nemesis diesem zertretenen Volk die blutige Waffe reichen würde, um nach dem Recht der Nothwehr jene zu vertreiben, die das Land verdarben. Und wenn eine Regierung sich mit der Phrase von dem „gleichen Recht für Alle" entschuldigend der Meinung Ausdruck gäbe, daß jeder selbst aufpassen müsse, um nicht betrogen zu werden; so ist leicht zu begreifen, daß sie verächtlich würde auch bei schlichtem, unstudirtem Volke. Denn auch dieses geringe Volk ruft ihr zu, daß sie das Amt des Hirten zu versehen habe, der die Schafe vor den Wölfen schütze. Würde also nicht in den Augen des geringsten Mannes eine Obrigkeit verhaßt werden, die da sagen würde, der Hirte müsse bei dem gleichen Recht für Alle auch den Wölfen Platz im Stalle machen? Wäre es nicht der helle Wahnsinn, den Schafen dieses neue Recht für Alle mit dem Sprüchlein zu empfehlen, daß die Wölfe nicht so gefährlich seien als man sage und übrigens jeder für sich selbst zu sorgen habe? Wenn wir nun nach der Phrase von dem gleichen Recht für Alle das Gesetz aufstellen, daß ohne Unterschied des Glaubens jeder Staatsbürger in jeder Schule das Lehramt erlangen könne, geben wir da nicht zu, daß man die Schafe auch den Wölfen opfern dürfe? Ist nicht in den Augen des überzeugten Christen ein Mann, dem das Kreuz ein Aergernis oder eine Thorheit ist, für das Kind gleich einem Wolf? Und das gute Recht des christlichen Vaters, sein Kind vor Wölfen zu bewahren, man wagt es, darüber weg zu reden, es zu ignoriren, es zu verachten? Kann eine Barbarei, eine Insolenz von Menschen gegen Menschen größer sein als diese? Die alten Märchen melden von einem Saturn, der seine Kinder verschlang. Aber

eine hochernste Wahrheit liegt in dem Märchen. Eine Regierung nämlich, die ihre Landeskinder den Feinden des christlichen Namens preisgibt, ist sie etwas anders als ein Saturn? Und nachdem es ihr gelungen sein wird, ihr Land zu verwüsten, ihr Volk zu entchristlichen, wird sie glauben, daß die brutalisirten Massen nun kommen werden, ihren Dank anders abzustatten als mit dem Beil der Jakobiner? Wenn also eine Regierung dächte, die Kirche nicht hören zu wollen, so sollte sie ihr eigenes Interesse hören.

Der Abgeordnete Weitlof brachte einen Fall vor, daß ein geistliches Schulorgan höchst unpädagogisch vor Kindern sprach. Gesetzt, die Mittheilung sei wahr, was beweiset sie? Bei der Schwäche, welche allen Menschen eigen ist, werden wir ohne Mühe noch manche Fälle finden können, wo gefehlt, ja nicht selten schwer gefehlt wurde. Wenn sich das Parlament die Acten der Landesschulräthe ausfolgen ließe, so würden wir amtlich belegte Thatsachen dieser Art in großer Menge zu lesen haben, und die Sache der Leser wäre es, zu untersuchen, ob die Zahl und die Art der Fehler in der Neuschule geringer war als ehedem. Aber ich rede über das Princip. Ich sage, daß man ein Princip nicht tödtet, indem man Uebertreter nennt und in beliebter Weise verallgemeinernd ausruft: so sind sie alle, wir werden ihnen somit nicht vertrauen! Ich sage, daß die bisherige Neuschule, weil noch nicht überall Leute à la Huber in sie eindringen konnten, zur Zeit die ganze Consequenz der „unabhängigen“ Moral noch freilich nicht erzielte. Aber ich sage, daß ihr Princip nothwendig dazu führen muß, die Jugend zu entchristlichen. Weshalb wollten die Lehrer in Reichenberg aus dem Satz von der „christlichen Moral“ das Wort „christlich“ streichen? Waren es nicht die Lehrer der Neuschule? Weshalb leugnete Dr. Dittes den Fundamentalsatz des Christenthums über die Bestimmung des Menschen? War er nicht der Chef der Neuschule dieser ganzen Monarchie? Weshalb erklärt sein Nachfolger im Amte, Dr. Hanak, die „Anwendung des Uebernatürlichen auf das Natürliche als die Mutter des Aberglaubens“? Ist er nicht das Haupt der Neuschule, dem bekannt sein muß, für was diese Schule kämpft? Es ist somit eine Wahnvorstellung, wenn man sagt, jedem Staatsbürger sei das Lehramt an jeder Schule zugänglich zu machen. Wohl hat jeder Bürger das Recht, zum Lehrer sich zu bilden; aber der Jude lehre bei Juden, der Protestant bei Protestanten,

der Neuheide bei Heiden und der Katholik bei Katholiken! Wir Katholiken wollen „die Anwendung des Uebernatürlichen auf das Natürliche", indem wir den natürlichen Menschen auf allen Lebensstufen der übernatürlichen Ordnung des Christenthums eingliedern. Wer uns sagt, daß wir auf diesem Wege den Aberglauben, den Fanatismus erzeugen, darf nicht beanspruchen, die Lehrer unserer Jugend bilden zu wollen. Er verletzt unser Heiligthum, er kränkt unsere tiefsten Ueberzeugungen, er steht vor unseren Augen wie ein anderer Goliath, der den Gott Israels lästerte und jene Insolenz eines Voltaire wiederholt, daß man den „Infamen" vernichten solle. Solch' eine Lästerung schreit zum Himmel um Rache, mehr als das Blut des erschlagenen Abel; denn die übernatürliche Heilslehre als die Erzeugerin des Aberglaubens darstellen, heißt, für Christen den Mord der Seelen verlangen, das Blut des Gottessohnes schänden, die christliche Cultur durch den Vandalismus des Heidenthums vernichten! Wir begreifen es, daß auf diesem Standpunkt der „Brüder", dem Dr. Hanak so klaren Ausdruck gab, eine Ueberwachung der Lehrer durch die geistlichen Behörden nicht erwünscht sein kann; um so energischer aber müssen die Katholiken auf ihrem wohlbegründeten Recht bestehen, daß der Episcopat die katholische Schule überwache, damit Lehrer und Unterricht allseitig zur Geltung bringen, daß Christus ist der Weg, die Wahrheit und das Leben.

Die Loge hat hinreichend deutlich gezeigt, daß die Neuschule ihr Product ist; sie hat genugsam verlautbart, daß Luzifer und der Götze der „Humanität" für sie an Gottes Stelle steht, daß der Kampf gegen das Christenthum ihr Lebenselement ist und deshalb Altar und Thron gleichmäßig bedroht sind, wenn man die Jugend diesen Händen überläßt. Bekämpfet, sagte deshalb Pius IX. 1873, bekämpfet jene nächtlichen Vereine, die ungescheut behaupten, sie zielten auf gesellschaftlichen Nutzen und Fortschritt, während sie die Kirche Gottes unter hartes Sclavenjoch zu beugen suchen, um sie, alle Mittel der Macht mißbrauchend, durch wiederholte Schläge niederzuwerfen, zu zertreten und wo möglich aus der Welt wegzuschaffen; auch die gegenwärtige Drangsal, sagte der unsterbliche Oberhirt, rührt vorzüglich von den heillosen Anschlägen und Ränken gerade der Geheimbünde her; der Papst beklagt es dann tief, daß jene, welche die verderbliche Pest hätten abwenden können, den Hirten der Kirche wenig Glauben schenkten.

Hole man nach, was versäumt worden ist, wenn man an der Ueberzeugung festhält, daß „in keinem andern Namen Heil zu finden ist, als im Namen Jesu"; hat man aber unseliger Weise mit diesem Glauben gebrochen, so respectire man das Recht jener vielen Millionen, welche als Christen leben und sterben wollen und erwäge inzwischen, daß die Revolution von 1789, 1830, 1848 nach eigenem Geständnis („Freimaurerzeitung" 24. Dec. 1864, Taxil 2, 373) ein Werk der „Brüder" war, dessen Wiederholung man nicht verhindert, indem man die „Brüder" duldet oder gar beschützt. Dächte man, daß die „Brüder", welche man mit Vertrauen ehrte, auf hohe und höchste Posten in der Armee und Regierung berief, durch heilige Eide ihrem Lande und ihrer Fahne verbunden seien, so würde man Kindern gleich raisonniren. Denn die Verpflichtungen, welche der Bruder als Maurer aufnahm, gehen allen Eiden gegen Vaterland und Fahne vor (Taxil 2, 551). Die Geschichte ist daher voll von Fällen, in welchen die Brüder ihr Vaterland verriethen. Ein siegreicher General muß auf das Commando der Loge von der Verfolgung des Sieges abstehen; eine Armee, deren Spitzen der Loge angehören, wird zur Unthätigkeit verurtheilt oder geopfert, wenn es die Maurer-Großherren verordnen. General Br. ∴ Dumouriez ging über Einschreiten der Loge zu den Preußen über; zur Zeit der ersten Republik war es die Mainzer „Brüderschaft", welche die Uebergabe der festen Stadt an die Franzosen bestimmte (ib.). Zahlreiche sonstige Beispiele von Vaterlandsverrath durch die „Brüder" findet man bei Pachtler „der stille Krieg" S. 185—213, und Eckert, den die Loge ermorden ließ, „Magazin" (3. H., S. 40 bis 178; 4. H., S. 159—180). Natürlich, die Tiara wie die Krone (Taxil 2, 286) hat ja der Bruder, als er zum Ritter geschlagen wurde, mit Füßen treten müssen.

9. Abschied.

Die acht Briefe, mein Freund, welche ich bisher meinem Secretär Dr. Frey für Sie dictirte, enthalten alles Wesentliche, was ich über die Schule denke.

Als Nachschrift füge ich nur noch die Bemerkung bei, daß der Antrag des Fürsten Liechtenstein, soferne er die Confessionalität der Schule verlangt, wie Sie nach Allem begreifen, für uns Katholiken unantastbar ist wie das Heiligthum.

Das Gerede, wir wollten zur Natur zurück [illegible]
Denn die Zwangsarbeit war durch Zeitverhältnisse [illegible]
mit dem christlichen Princip nicht identisch sind [illegible]
besser Recht auf die Schule zu vertheidigen [illegible]
Sclaverei zu begründen? Ist den „Brüdern" Voltaire [illegible]
auch wir nur Panier, so fürchten wir uns nicht [illegible]
für die wir leben und sterben wollen, wird sich [illegible]
„zweischneidig" Schwert in unserer Hand [illegible]
der Psalmist, in manibus fidelium! Das [illegible]
Christi Joch, sondern des Widerchrists!

Ihre Freunde scheuen sich nicht, zu sagen, die katholische
Schule, welche wir für die katholische Jugend verlangen, [illegible]
darnach angethan, das „Bildungsniveau zurückzuschrauben" [illegible]
daß man sich nicht schämt der Ignoranz, wenn man glaubt [illegible]
Frechheit solcher Behauptung sei nicht entscheidend! Hat denn [illegible]
katholische Schule sich nicht bewährt als die [illegible]
schaft? Ist sie es nicht, welche die [illegible]
von Hippo und eines Thomas von Aquin [illegible]
kein Sterblicher reicht, der außerhalb der [illegible]
blühet? Ist sie es nicht, in deren Schatten ein Dante [illegible]
vantes, ein Calderon und vieler nicht zu nennen [illegible]
auch der unerreichte Shakespeare (vgl. Shakespeare [illegible]
Dr. Arthur Hager, Freiburg bei Herder [illegible]
Kräfte entwickelten? Ist sie es nicht [illegible]
der Kunst genährt hat, die in Malerei [illegible]
majestätischen Bauten unserer Cathedralen [illegible]
schaffen? Und indem, wie [illegible]
Erinnerung brachte, indem eben die katholische [illegible]
heberin auch der Universitäten [illegible]
Überzeugung Gewähr geleistet, daß [illegible]
„besseren Menschen" des [illegible]
O nein, mein Freund, Sie [illegible]
und wissen recht wohl, daß [illegible]
dem rund und [illegible]
Wissenschaftler zu [illegible]

[illegible]

eine hochernste Wahrheit liegt in dem Märchen. Eine Regierung nämlich, die ihre Landeskinder den Feinden des christlichen Namens preisgibt, ist sie etwas anders als ein Saturn? Und nachdem es ihr gelungen sein wird, ihr Land zu verwüsten, ihr Volk zu entchristlichen, wird sie glauben, daß die brutalisirten Massen nun kommen werden, ihren Dank anders abzustatten als mit dem Beil der Jakobiner? Wenn also eine Regierung dächte, die Kirche nicht hören zu wollen, so sollte sie ihr eigenes Interesse hören.

Der Abgeordnete Weitlof brachte einen Fall vor, daß ein geistliches Schulorgan höchst unpädagogisch vor Kindern sprach. Gesetzt, die Mittheilung sei wahr, was beweiset sie? Bei der Schwäche, welche allen Menschen eigen ist, werden wir ohne Mühe noch manche Fälle finden können, wo gefehlt, ja nicht selten schwer gefehlt wurde. Wenn sich das Parlament die Acten der Landesschulräthe ausfolgen ließe, so würden wir amtlich belegte Thatsachen dieser Art in großer Menge zu lesen haben, und die Sache der Leser wäre es, zu untersuchen, ob die Zahl und die Art der Fehler in der Neuschule geringer war als ehedem. Aber ich rede über das Princip. Ich sage, daß man ein Princip nicht tödtet, indem man Uebertreter nennt und in beliebter Weise verallgemeinernd ausruft: so sind sie alle, wir werden ihnen somit nicht vertrauen! Ich sage, daß die bisherige Neuschule, weil noch nicht überall Leute à la Huber in sie eindringen konnten, zur Zeit die ganze Consequenz der „unabhängigen" Moral noch freilich nicht erzielte. Aber ich sage, daß ihr Princip nothwendig dazu führen muß, die Jugend zu entchristlichen. Weshalb wollten die Lehrer in Reichenberg aus dem Satz von der „christlichen Moral" das Wort „christlich" streichen? Waren es nicht die Lehrer der Neuschule? Weshalb leugnete Dr. Dittes den Fundamentalsatz des Christenthums über die Bestimmung des Menschen? War er nicht der Chef der Neuschule dieser ganzen Monarchie? Weshalb erklärt sein Nachfolger im Amte, Dr. Hanak, die „Anwendung des Uebernatürlichen auf das Natürliche als die Mutter des Aberglaubens"? Ist er nicht das Haupt der Neuschule, dem bekannt sein muß, für was diese Schule kämpft? Es ist somit eine Wahnvorstellung, wenn man sagt, jedem Staatsbürger sei das Lehramt an jeder Schule zugänglich zu machen. Wohl hat jeder Bürger das Recht, zum Lehrer sich zu bilden: aber der Jude lehre bei Juden, der Protestant bei Protestanten.

Hole man nach, was versäumt worden ist, wenn man an der Ueberzeugung festhält, daß „in keinem andern Namen Heil zu finden ist, als im Namen Jesu"; hat man aber unseliger Weise mit diesem Glauben gebrochen, so respectire man das Recht jener vielen Millionen, welche als Christen leben und sterben wollen und erwäge inzwischen, daß die Revolution von 1789, 1830, 1848 nach eigenem Geständnis („Freimaurerzeitung" 24. Dec. 1864, Taxil 2, 373) ein Werk der „Brüder" war, dessen Wiederholung man nicht verhindert, indem man die „Brüder" duldet oder gar beschützt. Dächte man, daß die „Brüder", welche man mit Vertrauen ehrte, auf hohe und höchste Posten in der Armee und Regierung berief, durch heilige Eide ihrem Lande und ihrer Fahne verbunden seien, so würde man Kindern gleich raisonniren. Denn die Verpflichtungen, welche der Bruder als Maurer aufnahm, gehen allen Eiden gegen Vaterland und Fahne vor (Taxil 2, 551). Die Geschichte ist daher voll von Fällen, in welchen die Brüder ihr Vaterland verriethen. Ein siegreicher General muß auf das Commando der Loge von der Verfolgung des Sieges abstehen; eine Armee, deren Spitzen der Loge angehören, wird zur Unthätigkeit verurtheilt oder geopfert, wenn es die Maurer-Großherren verordnen. General Br. ∴ Dumouriez ging über Einschreiten der Loge zu den Preußen über; zur Zeit der ersten Republik war es die Mainzer „Brüderschaft", welche die Uebergabe der festen Stadt an die Franzosen bestimmte (ib.). Zahlreiche sonstige Beispiele von Vaterlandsverrath durch die „Brüder" findet man bei Pachtler „der stille Krieg" S. 185—213, und Eckert, den die Loge ermorden ließ, „Magazin" (3. H., S. 40 bis 178; 4. H., S. 159—180). Natürlich, die Tiara wie die Krone (Taxil 2, 286) hat ja der Bruder, als er zum Ritter geschlagen wurde, mit Füßen treten müssen.

---

9. Abschied.

Die acht Briefe, mein Freund, welche ich bisher meinem Secretär Dr. Frey für Sie dictirte, enthalten alles Wesentliche, was ich über die Schule denke.

Als Nachschrift füge ich nur noch die Bemerkung bei, daß der Antrag des Fürsten Liechtenstein, soferne er die Confessionalität der Schule verlangt, wie Sie nach Allem begreifen, für uns Katholiken unantastbar ist wie das Heiligthum.

Das Gerede, wir wollten zur Robot zurück, ist blöder Aberwitz. Denn die Zwangsarbeit war durch Zeitverhältnisse erzeugt, die mit dem christlichen Princip nicht identisch sind. Oder ist Christus, dessen Recht auf die Schule wir vertheidigen, etwa gekommen, die Sclaverei zu begründen? Ist den „Brüdern“ Voltaire und Luzifer nach wie vor Panier, so fürchten wir uns nicht; Gottes Sache, für die wir leben und sterben wollen, wird sich erweisen als ein zweischneidig' Schwert in unserer Hand: gladii ancipites, sagt der Psalmist, in manibus fidelium! Das Sclavenjoch ist nicht Christi Joch, sondern des Widerchrist!

Ihre Freunde scheuen sich nicht, zu sagen, die katholische Schule, welche wir für die katholische Jugend verlangen, sei darnach angethan, das „Bildungsniveau zurückzuschrauben“! O, daß man sich nicht schämt der Ignoranz, wenn man glaubt, die Frechheit solcher Behauptung sei nicht entehrend! Hat denn die katholische Schule sich nicht bewährt als die Mutter echter Wissenschaft? Ist sie es nicht, welche die Riesengeister eines Augustin von Hippo und eines Thomas von Aquin besitzt, an deren Höhe kein Sterblicher reicht, der außerhalb der Kirche blühte oder blühet? Ist sie es nicht, in deren Schatten ein Dante, ein Cervantes, ein Calderon und vieler nicht zu gedenken, vor allem auch der unerreichte Shakespeare (vgl. Shakespeares Werke von Dr. Arthur Hager, Freiburg bei Herder 1880) ihre gigantischen Kräfte entwickelten? Ist sie es nicht, deren Milch unsere Heroen der Kunst genährt hat, die in Malerei und Bildnerei und in den majestätischen Bauten unserer Cathedralen unsterbliche Werke schufen? Und indem, wie jüngst wieder P. Denifle der Welt in Erinnerung brachte, indem eben die katholische Kirche als die Urheberin auch der — Universitäten dasteht, hat sie doch wohl übergenug Gewähr geleistet, daß sie nicht gesonnen ist, die „besseren Menschen“ des Erdballes zu „Wilden“ zurückzubilden! O nein, mein Freund, Sie glauben solchen Schwatz ja selbst nicht und wissen recht wohl, daß Seume's „Wilder“ mit vollem Fug dem rund und recht nach der „Brüder“ Wunsch dressirten Wissenschaftler zurufen würde:

Du, wer bist du und was erst du?
Uebertünchte Höflichkeit!
Hummer, Lachs und Bärenschinken!
Wir Wilden sind doch bess're Menschen!

Glauben eingehaucht, der Berge versetzte. Der Gedanke des ersten Kreuzzuges ist in seinem Haupte erwacht. Es schien ein Feuer über die Völker ausgegossen, das in jeder Stadt, in jedem Verein eine neue Flamme entzündete. Streit, Fehde, Gewaltthat hörte auf. Allen war ein hohes ideales Ziel gesteckt, das einen realen Anhalt hatte. Und wurde die himmlische Flamme im Verlaufe der großen Bewegung in vielen vom Rauche niedrigen Sinnes umhüllt, schlossen sich den Helden auch Elende an: so wissen wir, daß sich beim Aufbruch aus Aegypten an die Heerschaar Gottes, welche der Wunderstab Moses und Ahrons führte, auch Gesindel anhängte und daß selbst Gottes Sohn auf Erden das Werk des Heiles und die Gründung der Gottesstadt vollzog, obgleich er wußte, daß gleich Judas in seiner persönlichen Nähe eine Schlangenbrut fortziehend durch die Jahrhunderte den Baum des Lebens begeifern werde. Vgl. Weiteres bei Weiß, Weltgeschichte II, 2, 1138 ff.

4. Wie die Kreuzzüge eine That des christlichen Glaubens waren, so ist der Kampf des einzelnen gegen die Leidenschaft, gegen die Willkür und Laune, welche der Egoismus dictirt, nicht minder sein Werk. Nicht was gefällt, macht gut und ehrlich, sondern die Erfüllung des Gesetzes, das für Israel am Sinai verkündigt und, als die Vorbereitung dieses Volkes für den Apostolat der Welt vollendet war, durch seine Edelsten in der Kraft des heiligen Geistes mit dem Sühneblut von Golgotha zum Gemeingut aller Völker wurde. „Retter“, „Heilande“ gehen seitdem von dem Zion des N. B. aus, „um zu regieren den Berg Esaus“, um die gleich Esau von Gott abtrünnige, aber bekehrte Menschheit fortdauernd zu weiden, mit gesunder Lehre zu speisen, durch das Gesetz des Herrn auf der geraden Straße des Heiles zu führen, „denn des Herrn ist die Herrschaft“ (Obadja 21), des Herrn, nicht der Menschen, des Schöpfers und Erlösers der Welt, nicht der Rebellen!

Diese Rebellen gegen Gott und Christus donnern gegen „die Erziehung und Schulung des Volkes im Geiste Christi.“ Ihnen die Schule ausliefern, heißt das Licht in Finsternis, das Leben in den Tod verwandeln und die sichere Leuchte des göttlichen Gesetzes mit dem Irrlicht eines chaotischen Sumpfes vertauschen, das jene uns in einer Moral darbieten, welche die Willkür und den Despotismus der Selbstsucht predigt. Ich will

nicht reden von den Verwüstungen, welche dieses Princip bereits im Leben angerichtet hat; denn ich genüge meiner Aufgabe, indem ich das Princip als solches erkläre. Wenn Sie mir aber bemerkten, daß doch auch unter Katholiken recht viele Fehler zum Vorschein kommen, so bitte ich Sie, die Geschichte zu lesen. Der Schwedenkönig Carl XII. schlug gar manchesmal den sogenannten großen Peter. Aber der Russe sagte trefflich eines Tages: Wohl oft noch wird uns dieser Schwede schlagen, aber endlich wird er uns auch siegen lehren! Und so geschah es. Peter gab acht auf die eigenen Fehler, studirte des Gegners Weisen und Ziele, und siehe — es kam die Zeit, daß der Feind erlag und der Besiegte Sieger blieb. So auch ergeht es den Christen, welche treu am Glauben halten. Die Macht der Leidenschaft, die Verführung der Welt, die Versuchung der Finsternis wirft sie nicht selten zu Boden. Wie David eine schwache Stunde hatte, so vergaß sich Petrus und Papst Marzellinus opferte dem Jupiter, aber sie fielen und standen wieder auf! Die Gläubigen wissen eben, was die Gewalten der Hölle besiegt: haec est victoria, quae vincit mundum, fides nostra! Auf diesem Standpunkt beharrend, werden sie Meister des alten Adam, und, in Demuth bekennend, daß niemand ohne Sünde ist, ergreifen sie den Schild des Glaubens, um durch Buße ihre Schuld zu sühnen, und hinfort wachsam, werden sie endlich bleibend Sieger, voll des Friedens, den die Welt nicht geben kann und entschlossen, lieber zu sterben, als wieder zu fallen. Das ist die Geschichte der Meisten, die „papsttreu“ über die Erde gehen, während nicht wenige von ihnen die Krone jener Auserwählten tragen, die unbefleckt das Gewand der Unschuld bewahrten und ein langes Leben hindurch als Heroen der Tugend, ein Segen der Menschheit, ein Schauspiel der Freude für Himmel und Erde waren.

5. Was kann dem gegenüber jene autoritätslose Moral des Egoismus leisten, welche die Loge der Neuschule und durch die Schule der ganzen Menschheit bestimmt? Ich rede nicht von Persönlichkeiten; aber urtheilen Sie selbst, ob irgend eine Persönlichkeit, welche immer es sein mag, auf diesem Wege zum Frieden gelangen kann. Man müßte ganze Bücher schreiben, wollte man durch Aussprüche der Maurer die Willkür des Egoismus belegen, die ihr Moralprincip enthält. Es mögen also etliche Sätze genügen. So sagte der bekannte Br. ∴ Helvetius:

1. Seine Leidenschaften zügeln wollen, heißt den Staat vernichten. 2. Es hat wenig zu sagen, daß die Menschen schlecht seien, wenn sie nur aufgeklärt sind. 3. Wenn Gatten einander nicht mehr lieben, so ist das Gesetz des Zusammenwohnens hart und barbarisch. 4. Da die sinnliche Liebe allgemein als großes Vergnügen gilt, so muß man die Herzensreinigkeit für etwas Schädliches halten, Weibergemeinschaft einführen und alle Kinder für Staatseigenthum erklären (Pachtler 292). Helvetius faßte den Plan zu der Loge der „neun Schwestern“, die der wüthende, Atheist Lalande dann stiftete, und der Voltaire, Danton, Brissot Condorcet, des Moulins und viele andere bekannte Leute angehörten, welche die glühendsten Vertheidiger der Revolution waren, aber auch von der Revolution verschlungen wurden. Was übrigens Helvetius über den Libertinismus sagt, ist so sehr Gemeingut jener „Brüder“, die als völlig „Eingeweihte“ den Hochgraden angehören, daß nach Leo Taxil's glaubwürdiger Mittheilung (2 Bd., Beil. 1 Clavis Symbolorum) in grauenerregender Weise die erhabensten Lehren und Sinnbilder des Christenthums in dem Kreuz, der Rose und den sonstigen Symbolen der Maurer venerisch gedeutet werden! Steht auch außer Zweifel, daß die meisten „Brüder“ von diesen extremen Dingen keine Ahnung haben und sich mit Abscheu davon abwenden würden, so ist aber doch klar, daß diese „Blauen“ eben halbe Leute sind, die aus Bornirtheit nicht fassen, daß auf dem Standpunkt der „unabhängigen Moral“ auch der Libertinismus mit seinen größten Extravaganzen demjenigen frei stehen muß, der an ihm Gefallen findet. Ein Phäakenleben ist ein Greuel, aber nicht für den, der es liebt und den Anspruch erhebt, keiner Autorität unterworfen zu sein. Von Bedeutung ist aber, daß eben die Hochgrade das Centrum des nächtlichen Bundes bilden. Sie sind es, die Alles regieren, die den Schlachtplan entwerfen und die Mittel bestimmen, ein Volk um das Christenthum zu bringen und sich unterthan zu machen. Man kann sich daher nicht wundern, daß von hier aus die Parole kommt: Untergrabet im Volk die Sittlichkeit! So schrieb ein Chef der Loge, Br. ∴ Piccolo, nach des alten Bileam Rath: „Die Hauptsache ist, daß man den Menschen um seine Sittlichkeit bringe. Schon von Natur aus ist er geneigt, verbotenen Vergnügungen nachzugehen. Der beste Dolch, um die Kirche ins Herz zu treffen, ist die Corruption! Also ans Werk!

Bis ans Ende"! (Taxil 2, 560). Ohne Zweifel ein probates Mittel! Die Geschichte zeigt es. Gottes Geist wich von Israel, als sich das Volk durch Moab nach Bileams Rath verführen ließ. Wenn also Bischof Dupanloup einst die Presse anklagte, daß sie die Gottlosigkeit volksthümlich mache, das Gift zersetzender Lehren in das Herz der Nation versenke, die Gesellschaft mit Atheismus, Sensualismus und „unabhängiger" Moral durchsäuere, so wäre beizufügen, daß diese Presse, eben dieselbe, welche aller Orten die Neuschule verlangt und schützt, das Organ der Hochgrade der „Brüder" ist. Als dem Seher auf Patmos einst die abtrünnige Gesellschaft der letzten Zeiten gezeigt wurde, da sah er sie mit dem „Stempel des Thieres" an der Stirne. Können wir uns wundern, daß die „Humanität" der Logen-Moral, welche die breiten Schichten des Volkes durch die Presse, das Theater und die Kunst tagtäglich in die Schule nimmt und die Jugend stufenweise für diese Leistungen jener Volks-Hochschulen in der Neuschule präparirt, können wir uns wundern, daß diese „Humanität" mit ihrer Emancipation aller Gelüste ein Meer der Sittenverderbnis über die Welt bringt und die Massen brutalisirt?

6. Papst Leo XII. klagt 1825 in seiner Bulle gegen die Maurer: „Wir haben die Fürsten gewarnt und die Fürsten haben geschlafen, wir haben die Minister in Kenntnis gesetzt, und sie haben nicht gewacht. Daher stammt das Unheil, das wir zu beklagen haben. . . Man darf nicht meinen, daß wir fälschlich und verleumderisch den Geheimbünden diese und andere Uebel zuschreiben. Ihre Werke über Religion und Staatswesen, ihre Verachtung gegen die Autorität, ihr Haß gegen das legitime Königthum, ihre Angriffe gegen die Gottheit Christi und das Dasein Gottes selbst, ihr eingestandener Materialismus, ihre Regeln und Statuten sind ebenso viele Beweise für ihre Anstrengungen zum Sturze der legitimen Fürsten und der Fundamente der Kirche." Die Maurer-Zeitschrift „Latomia" sagte 1861, S. 317 über die Anklagen der Päpste gegen den Bund, welche in gleicher Weise jüngst Leo XIII. wiederholte, daß „der päpstliche Stuhl am klarsten den innersten Kern des Freimaurerordens erfaßte" (s. Taxil 2, 390).

Wenn demnach die Neuschule nach dem Recept der Brüder ihre Wirksamkeit entfaltet, so wird sie die Geschichte wie ein Teufel durch Lügen entstellen, die Männer der Revolution mit Ruhm bekleiden, katholische Fürsten verkleinern und ihre Feinde groß

nennen, alle „Confessionen“ als gleich gut bezeichnen und die Jugend auf die Formel vorbereiten, daß die Bibel ein Fabelbuch und der Mensch durch seine Freiheit und Vernunft sein eigener Herr sei. Sie wird nicht ermangeln, den Kindern verständlich zu machen, was der Wiener Oberlehrer Huber sagte, nämlich, daß eine unüberbrückbare Kluft zwischen den Anschauungen des Lehrers und des Priesters vorhanden sei.

Wird die Schule auf diesem Wege nicht die Massen zum Socialismus erziehen und abermals Katastrophen vorbereiten, wie sie das letzte Jahrhundert von Frankreich her durch den Maurerbund über die Welt gebracht hat? Ausdrücklich erklärte die „Latomia“ 1849 „den Socialismus als einen vortrefflichen Bundesgenossen der Maurerei“ (Pachtler 457). Ja, jede sociale Gestaltung ohne Gott ist ein Spott auf ihn; solange die Rechte Gottes mißkannt werden, wird auch die Verwirrung in den Rechten zweiter Ordnung herrschen, und diese Verwirrung führt zur Schreckensherrschaft. In den Republiken gelingt es der nächtlichen Verschwörung leicht, in die vielköpfige Regierung ihre Helden einzuführen oder sie ganz an sich zu reißen. In den Monarchien ist ein liberalisirtes Königthum eine Stufe des Uebergangs zur Alleinherrschaft des Bundes. Nur das christliche Königthum, in welchem „der Geist des Lammes“ ist, besiegt die Macht der Finsternis. Das sind Sätze, welche jedes Blatt der Geschichte lehrt. Indem aber die berufenen Factoren schweigend es dulden, daß die öffentlichen Mittel zur Erziehung des Volkes, welche die Lehranstalten, Presse, Kunst und Bühne bieten, einer „unabhängigen“ Moral das Wort reden, ist unausbleiblich der Tag, wo sich die Massen erheben und im Bewußtsein der „eignen Souveränität“ zur Revolte schreiten. Nachdem man sie gelehrt hat, gleiches Recht für Alle zu fordern, werden sie die Hochgebirge selbst abtragen, um ihre Thäler damit zu füllen. Denn die alte Lehre haben sie vergessen, daß gleiche Rechte nur denjenigen gebühren, die unter gleichen Pflichten stehen. Die Obrigkeit übt andere Rechte als der Untergebene, und gar verschieden ist die Größe der beiderseitigen Pflicht. Aber Thorheit ist dieser Satz in dem System der Brüder, dessen Obrigkeit das „Ich“, dessen Pflicht der Cultus dieses „Ich“ ist. Gleiches Recht für Alle, donnert es in den Parlamenten, den Casinos, der Journalistik und rings um uns nach allen Seiten. Ist man denn rein von

Sinnen? Wird denn ein halbwegs gesunder Staat notorische Verbrecher mit gleicher Freiheit schalten lassen wie alle Bürger? Sperrt man diese gefährlichen Menschen nicht vielmehr ein, damit Unschuldige in Sicherheit leben? Fällt es einer weisen Regierung ein, gleiche Rechte mit ihren Landeskindern für daherkommende Fremde zu gewähren, die als obersten Grundsatz über Besitz und Eigenthum gar deutlich und leserlich auf ihre Fahne die Devise schreiben: wir sind die Herren der Welt; die Güter aller, die nicht wir sind, gelten uns herrenlos gleich dem Sand des Meeres? O wahrlich, wenn eine Regierung das „gleiche Recht für Alle," in solcher Art durchführte, so wäre es nicht wunderbar, wenn die Fremden das heimische Volk schwer schädigen, aber dann endlich auch die rächende Nemesis diesem zertretenen Volk die blutige Waffe reichen würde, um nach dem Recht der Nothwehr jene zu vertreiben, die das Land verdarben. Und wenn eine Regierung sich mit der Phrase von dem „gleichen Recht für Alle" entschuldigend der Meinung Ausdruck gäbe, daß jeder selbst aufpassen müsse, um nicht betrogen zu werden; so ist leicht zu begreifen, daß sie verächtlich würde auch bei schlichtem, unstudirtem Volke. Denn auch dieses geringe Volk ruft ihr zu, daß sie das Amt des Hirten zu versehen habe, der die Schafe vor den Wölfen schütze. Würde also nicht in den Augen des geringsten Mannes eine Obrigkeit verhaßt werden, die da sagen würde, der Hirte müsse bei dem gleichen Recht für Alle auch den Wölfen Platz im Stalle machen? Wäre es nicht der helle Wahnsinn, den Schafen dieses neue Recht für Alle mit dem Sprüchlein zu empfehlen, daß die Wölfe nicht so gefährlich seien als man sage und übrigens jeder für sich selbst zu sorgen habe? Wenn wir nun nach der Phrase von dem gleichen Recht für Alle das Gesetz aufstellen, daß ohne Unterschied des Glaubens jeder Staatsbürger in jeder Schule das Lehramt erlangen könne, geben wir da nicht zu, daß man die Schafe auch den Wölfen opfern dürfe? Ist nicht in den Augen des überzeugten Christen ein Mann, dem das Kreuz ein Aergernis oder eine Thorheit ist, für das Kind gleich einem Wolf? Und das gute Recht des christlichen Vaters, sein Kind vor Wölfen zu bewahren, man wagt es, darüber weg zu reden, es zu ignoriren, es zu verachten? Kann eine Barbarei, eine Insolenz von Menschen gegen Menschen größer sein als diese? Die alten Märchen melden von einem Saturn, der seine Kinder verschlang. Aber

eine hochernste Wahrheit liegt in dem Märchen. Eine Regierung nämlich, die ihre Landeskinder den Feinden des christlichen Namens preisgibt, ist sie etwas anders als ein Saturn? Und nachdem es ihr gelungen sein wird, ihr Land zu verwüsten, ihr Volk zu entchristlichen, wird sie glauben, daß die brutalisirten Massen nun kommen werden, ihren Dank anders abzustatten als mit dem Beil der Jakobiner? Wenn also eine Regierung dächte, die Kirche nicht hören zu wollen, so sollte sie ihr eigenes Interesse hören.

Der Abgeordnete Weitlof brachte einen Fall vor, daß ein geistliches Schulorgan höchst unpädagogisch vor Kindern sprach. Gesetzt, die Mittheilung sei wahr, was beweiset sie? Bei der Schwäche, welche allen Menschen eigen ist, werden wir ohne Mühe noch manche Fälle finden können, wo gefehlt, ja nicht selten schwer gefehlt wurde. Wenn sich das Parlament die Acten der Landesschulräthe ausfolgen ließe, so würden wir amtlich belegte Thatsachen dieser Art in großer Menge zu lesen haben, und die Sache der Leser wäre es, zu untersuchen, ob die Zahl und die Art der Fehler in der Neuschule geringer war als ehedem. Aber ich rede über das Princip. Ich sage, daß man ein Princip nicht tödtet, indem man Uebertreter nennt und in beliebter Weise verallgemeinernd ausruft: so sind sie alle, wir werden ihnen somit nicht vertrauen! Ich sage, daß die bisherige Neuschule, weil noch nicht überall Leute à la Huber in sie eindringen konnten, zur Zeit die ganze Consequenz der „unabhängigen" Moral noch freilich nicht erzielte. Aber ich sage, daß ihr Princip nothwendig dazu führen muß, die Jugend zu entchristlichen. Weshalb wollten die Lehrer in Reichenberg aus dem Satz von der „christlichen Moral" das Wort „christlich" streichen? Waren es nicht die Lehrer der Neuschule? Weshalb leugnete Dr. Dittes den Fundamentalsatz des Christenthums über die Bestimmung des Menschen? War er nicht der Chef der Neuschule dieser ganzen Monarchie? Weshalb erklärt sein Nachfolger im Amte, Dr. Hanak, die „Anwendung des Uebernatürlichen auf das Natürliche als die Mutter des Aberglaubens"? Ist er nicht das Haupt der Neuschule, dem bekannt sein muß, für was diese Schule kämpft? Es ist somit eine Wahnvorstellung, wenn man sagt, jedem Staatsbürger sei das Lehramt an jeder Schule zugänglich zu machen. Wohl hat jeder Bürger das Recht, zum Lehrer sich zu bilden; aber der Jude lehre bei Juden, der Protestant bei Protestanten,

der Neuheide bei Heiden und der Katholik bei Katholiken! Wir Katholiken wollen „die Anwendung des Uebernatürlichen auf das Natürliche“, indem wir den natürlichen Menschen auf allen Lebensstufen der übernatürlichen Ordnung des Christenthums eingliedern. Wer uns sagt, daß wir auf diesem Wege den Aberglauben, den Fanatismus erzeugen, darf nicht beanspruchen, die Lehrer unserer Jugend bilden zu wollen. Er verletzt unser Heiligthum, er kränkt unsere tiefsten Ueberzeugungen, er steht vor unseren Augen wie ein anderer Goliath, der den Gott Israels lästerte und jene Insolenz eines Voltaire wiederholt, daß man den „Infamen“ vernichten solle. Solch' eine Lästerung schreit zum Himmel um Rache, mehr als das Blut des erschlagenen Abel; denn die übernatürliche Heilslehre als die Erzeugerin des Aberglaubens darstellen, heißt, für Christen den Mord der Seelen verlangen, das Blut des Gottessohnes schänden, die christliche Cultur durch den Vandalismus des Heidenthums vernichten! Wir begreifen es, daß auf diesem Standpunkt der „Brüder“, dem Dr. Hanak so klaren Ausdruck gab, eine Ueberwachung der Lehrer durch die geistlichen Behörden nicht erwünscht sein kann; um so energischer aber müssen die Katholiken auf ihrem wohlbegründeten Recht bestehen, daß der Episcopat die katholische Schule überwache, damit Lehrer und Unterricht allseitig zur Geltung bringen, daß Christus ist der Weg, die Wahrheit und das Leben.

Die Loge hat hinreichend deutlich gezeigt, daß die Neuschule ihr Product ist; sie hat genugsam verlautbart, daß Luzifer und der Götze der „Humanität“ für sie an Gottes Stelle steht, daß der Kampf gegen das Christenthum ihr Lebenselement ist und deshalb Altar und Thron gleichmäßig bedroht sind, wenn man die Jugend diesen Händen überläßt. Bekämpfet, sagte deshalb Pius IX. 1873, bekämpfet jene nächtlichen Vereine, die ungescheut behaupten, sie zielten auf gesellschaftlichen Nutzen und Fortschritt, während sie die Kirche Gottes unter hartes Sclavenjoch zu beugen suchen, um sie, alle Mittel der Macht mißbrauchend, durch wiederholte Schläge niederzuwerfen, zu zertreten und wo möglich aus der Welt wegzuschaffen; auch die gegenwärtige Drangsal, sagte der unsterbliche Oberhirt, rührt vorzüglich von den heillosen Anschlägen und Ränken gerade der Geheimbünde her; der Papst beklagt es dann tief, daß jene, welche die verderbliche Pest hätten abwenden können, den Hirten der Kirche wenig Glauben schenkten.

eine hochernste Wahrheit liegt in dem Märchen. Eine Regierung nämlich, die ihre Landeskinder den Feinden des christlichen Namens preisgibt, ist sie etwas anders als ein Saturn? Und nachdem es ihr gelungen sein wird, ihr Land zu verwüsten, ihr Volk zu entchristlichen, wird sie glauben, daß die brutalisirten Massen nun kommen werden, ihren Dank anders abzustatten als mit dem Beil der Jakobiner? Wenn also eine Regierung dächte, die Kirche nicht hören zu wollen, so sollte sie ihr eigenes Interesse hören.

Der Abgeordnete Weitlof brachte einen Fall vor, daß ein geistliches Schulorgan höchst unpädagogisch vor Kindern sprach. Gesetzt, die Mittheilung sei wahr, was beweiset sie? Bei der Schwäche, welche allen Menschen eigen ist, werden wir ohne Mühe noch manche Fälle finden können, wo gefehlt, ja nicht selten schwer gefehlt wurde. Wenn sich das Parlament die Acten der Landesschulräthe ausfolgen ließe, so würden wir amtlich belegte Thatsachen dieser Art in großer Menge zu lesen haben, und die Sache der Leser wäre es, zu untersuchen, ob die Zahl und die Art der Fehler in der Neuschule geringer war als ehedem. Aber ich rede über das Princip. Ich sage, daß man ein Princip nicht tödtet, indem man Uebertreter nennt und in beliebter Weise verallgemeinernd ausruft: so sind sie alle, wir werden ihnen somit nicht vertrauen! Ich sage, daß die bisherige Neuschule, weil noch nicht überall Leute à la Huber in sie eindringen konnten, zur Zeit die ganze Consequenz der „unabhängigen“ Moral noch freilich nicht erzielte. Aber ich sage, daß ihr Princip nothwendig dazu führen muß, die Jugend zu entchristlichen. Weshalb wollten die Lehrer in Reichenberg aus dem Satz von der „christlichen Moral“ das Wort „christlich“ streichen? Waren es nicht die Lehrer der Neuschule? Weshalb leugnete Dr. Dittes den Fundamentalsatz des Christenthums über die Bestimmung des Menschen? War er nicht der Chef der Neuschule dieser ganzen Monarchie? Weshalb erklärt sein Nachfolger im Amte, Dr. Hanak, die „Anwendung des Uebernatürlichen auf das Natürliche als die Mutter des Aberglaubens“? Ist er nicht das Haupt der Neuschule, dem bekannt sein muß, für was diese Schule kämpft? Es ist somit eine Wahnvorstellung, wenn man sagt, jedem Staatsbürger ist das Lehramt an jeder Schule zugänglich zu machen. Wohl hat jeder Bürger das Recht, zum Lehrer sich zu bilden; aber Jude lehre bei Juden, der Protestant bei Protestanten

Hole man nach, was versäumt worden ist, wenn man an der Ueberzeugung festhält, daß „in keinem andern Namen Heil zu finden ist, als im Namen Jesu"; hat man aber unseliger Weise mit diesem Glauben gebrochen, so respectire man das Recht jener vielen Millionen, welche als Christen leben und sterben wollen und erwäge inzwischen, daß die Revolution von 1789, 1830, 1848 nach eigenem Geständnis („Freimaurerzeitung" 24. Dec. 1864, Taxil 2, 373) ein Werk der „Brüder" war, dessen Wiederholung man nicht verhindert, indem man die „Brüder" duldet oder gar beschützt. Dächte man, daß die „Brüder", welche man mit Vertrauen ehrte, auf hohe und höchste Posten in der Armee und Regierung berief, durch heilige Eide ihrem Lande und ihrer Fahne verbunden seien, so würde man Kindern gleich raisonniren. Denn die Verpflichtungen, welche der Bruder als Maurer aufnahm, gehen allen Eiden gegen Vaterland und Fahne vor (Taxil 2, 551). Die Geschichte ist daher voll von Fällen, in welchen die Brüder ihr Vaterland verriethen. Ein siegreicher General muß auf das Commando der Loge von der Verfolgung des Sieges abstehen; eine Armee, deren Spitzen der Loge angehören, wird zur Unthätigkeit verurtheilt oder geopfert, wenn es die Maurer-Großherren verordnen. General Br. ∴ Dumouriez ging über Einschreiten der Loge zu den Preußen über; zur Zeit der ersten Republik war es die Mainzer „Brüderschaft", welche die Uebergabe der festen Stadt an die Franzosen bestimmte (ib.). Zahlreiche sonstige Beispiele von Vaterlandsverrath durch die „Brüder" findet man bei Pachtler „der stille Krieg" S. 185—213, und Eckert, den die Loge ermorden ließ, „Magazin" (3. H., S. 40 bis 178; 4. H., S. 159—180). Natürlich, die Tiara wie die Krone (Taxil 2, 286) hat ja der Bruder, als er zum Ritter geschlagen wurde, mit Füßen treten müssen.

---

9. Abschied.

Die acht Briefe, mein Freund, welche ich bisher meinem Secretär Dr. Frey für Sie dictirte, enthalten alles Wesentliche, was ich über die Schule denke.

Als Nachschrift füge ich nur noch die Bemerkung bei, daß der Antrag des Fürsten Liechtenstein, soferne er die Confessionalität der Schule verlangt, wie Sie nach Allem begreifen, für uns Katholiken unantastbar ist wie das Heiligthum.

Das Gerede, wir wollten zur Robot zurück, ist blöder Aberwitz. Denn die Zwangsarbeit war durch Zeitverhältnisse erzeugt, die mit dem christlichen Princip nicht identisch sind. Oder ist Christus, dessen Recht auf die Schule wir vertheidigen, etwa gekommen, die Sclaverei zu begründen? Ist den „Brüdern“ Voltaire und Luzifer nach wie vor Panier, so fürchten wir uns nicht; Gottes Sache, für die wir leben und sterben wollen, wird sich erweisen als ein zweischneidig' Schwert in unserer Hand: gladii ancipites, sagt der Psalmist, in manibus fidelium! Das Sclavenjoch ist nicht Christi Joch, sondern des Widerchrist!

Ihre Freunde scheuen sich nicht, zu sagen, die katholische Schule, welche wir für die katholische Jugend verlangen, sei darnach angethan, das „Bildungsniveau zurückzuschrauben“! O, daß man sich nicht schämt der Ignoranz, wenn man glaubt, die Frechheit solcher Behauptung sei nicht entehrend! Hat denn die katholische Schule sich nicht bewährt als die Mutter echter Wissenschaft? Ist sie es nicht, welche die Riesengeister eines Augustin von Hippo und eines Thomas von Aquin besitzt, an deren Höhe kein Sterblicher reicht, der außerhalb der Kirche blühte oder blühet? Ist sie es nicht, in deren Schatten ein Dante, ein Cervantes, ein Calderon und vieler nicht zu gedenken, vor allem auch der unerreichte Shakespeare (vgl. Shakespeares Werke von Dr. Arthur Hager, Freiburg bei Herder 1880) ihre gigantischen Kräfte entwickelten? Ist sie es nicht, deren Milch unsere Heroen der Kunst genährt hat, die in Malerei und Bildnerei und in den majestätischen Bauten unserer Cathedralen unsterbliche Werke schufen? Und indem, wie jüngst wieder P. Denifle der Welt in Erinnerung brachte, indem eben die katholische Kirche als die Urheberin auch der — Universitäten dasteht, hat sie doch wohl übergenug Gewähr geleistet, daß sie nicht gesonnen ist, die „besseren Menschen“ des Erdballes zu „Wilden“ zurückzubilden! O nein, mein Freund, Sie glauben solchen Schwatz ja selbst nicht und wissen recht wohl, daß Seume's „Wilder“ mit vollem Fug dem rund und recht nach der „Brüder“ Wunsch dressirten Wissenschaftler zurufen würde:

Du, wer bist du und was erst du?
Uebertünchte Höflichkeit!
Hummer, Lachs und Bärenschinken!
Wir Wilden sind doch beff're Menschen!

Shakespeare meldete seiner Zeit von einem Elenden, daß er zu Hause ein Strohwisch, im Amte ein Wicht war. Urtheilen Sie selbst, ob nicht die Logenschule, welche Gott und Christus bekämpft, Menschen aufbringen muß, die beides sind: Strohwisch und Wicht, zu Haus und im Amte; denn die Wissenschaft, welche von Gott, dem Urgrund der Dinge, absieht, ist wahrlich elende Spreu und frevelhafte Himmelsstürmerei zugleich!

Und hiemit denn, Verehrtester, überlasse ich Sie Ihren Gedanken; überlegen Sie in stiller Brust den Ernst der Dinge, über die ich schrieb!

Für jene aber, welchen ich unsere Correspondenz mit Ihrer Erlaubnis durch den Druck ins Angesicht gebe, will ich das Motiv dieser Drucklegung, wenn sie es noch nicht auszufinden vermochten, mit den unsterblichen Worten unseres großen, katholischen Görres kundthun, daß seit geraumer Zeit ein so fataler Höllengestank von Schwefeldampf und arsenikalischem Knoblauchduft auf Erden sich verspüren läßt, daß die Mofetta allen honetten Christenmenschen den Athem versetzen will. Viele lieben den Ruch; er prickelt ihnen angenehm in der Nase, befördert die schleimigen Absonderungen und bringt ihre Lebensgeister in eine fröhliche Bewegung; das ist Natursympathie, simile simili gaudet. Anderen aber, wozu auch ich gehöre, ist der Schwaden verhaßt wie Tod und Pestilenz, und die böse Grubenwitterung liegt wie Kobold und Alp drückend auf ihrer Brust. Da wollte ich denn vorerst nur ein wenig mit Heilthum räuchern und etwas Luftzug machen, zur Erleichterung und Erfrischung der Beklommenen, freilich wieder den Anderen zum Verdruß; die aber werden sich die kleine Beschwer mit dem Kirchengeruch doch wohl gefallen lassen, da ja auch wir Andere ihre Assa foetida hinnehmen müssen.



Inhalt.

